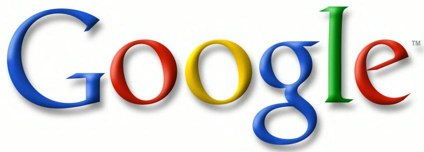
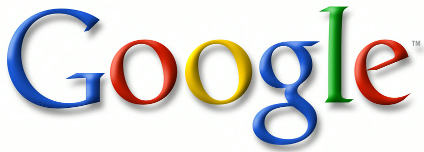





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



HISTOIR
NATUREL

OISEAUX.

TOME DIX-SEPTI

PAR BUFFON,

DÉDIÉE AU CITOYEN LACEPEI

MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL.

OISEAUX.

TOME DIX-SEPTIEME.



gift
Frederick M. G[illegible]
1-13-2000

HISTOIR
NATUREL

LES GOÉLANI
ET
LES MOUETTES *

CES deux noms, tantôt réunis et
séparés, ont moi-

pelé *mouettes*, et que quelques
remment appliqué ces deux
synonymes à ces mêmes
endant il doit subsister en être
ion nominale quelques traces
gine, ou quelques indices de
nces, et il me semble que les
nd et *mouette* ont en latin
spondans *larus* et *gavia*, dont
doit se traduire par *goéland*,
nd par *mouette*. Il me paroît de
le nom *goéland* désigne les plus
spèces de ce genre, et que celui
te ne doit être appliqué qu'aux
ites espèces. On peut même sui-
ue chez les Grecs les vestiges de
vision; car le mot κέπφος, qui se lit
ristote, dans Aratus et ailleurs,
e une espèce ou une branche parti-
e de la famille du λάρος ou goéland.
s et le scholiaste d'Aristophane tra-
nt κέπφος par *larus*; et si Gaza ne
oint traduit de même dans Aristote,
que, suivant la conjecture de
us, ce traducteur avoit en vue le
ge des *Géorgiques* où Virgile pa-

Mais si la *fulica* des anciens es
foulque ou morelle, ce que lui
ici le poète latin, de présager la
en se jouant sur le sable, ne lui c
point du tout *, puisque la fou
vit pas dans la mer, et ne se j
sur le sable, où même elle ne
qu'avec peine. De plus, ce qu'
attribue à son κέπφος, d'avaler
de la mer comme une pâture, e
laisser prendre à cette amorce,
guère se rapporter qu'à un oiseau
comme le goéland ou la mouett
Aldrovande conclut-il de ces inc
comparées, que le nom de λάρ
Aristote est générique, et que

même genre. Mais une remarque que Turner a faite sur la voix de ces oiseaux, semble fixer ici nos incertitudes ; il regarde le mot κέπφος comme un son imitatif de la voix d'une mouette, qui termine ordinairement chaque reprise de ses cris aigus par un petit accent bref, une espèce d'éternument, *keph*, tandis que le goéland termine son cri par un son différent et plus grave, *cob*.

Le nom grec κέπφος répondra donc, dans notre division, au nom latin *gavia*, et désignera proprement les espèces inférieures du genre entier de ces oiseaux, c'est-à-dire, les mouettes ; de même le nom grec λάρος, ou *larus* en latin, traduit par *goéland*, sera celui des grandes espèces. Et pour établir un terme de comparaison dans cette échelle de grandeur, nous prendrons pour goélands tous ceux de ces oiseaux dont la taille surpasse celle du canard, et qui ont dix-huit ou vingt pouces de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, et nous appellerons *mouettes tous ceux qui* sont au-dessous de ces *dimensions ; il ré*sultera de cette division,

que la sixième espèce donnée par M. Brisson, sous la dénomination de *première mouette*, doit être mise au nombre des goélands, et que plusieurs des goélands de Linnæus ne seront que des mouettes. Mais, avant que d'entrer dans cette distinction des espèces, nous indiquerons les caractères généraux et les habitudes communes au genre entier des uns et des autres.

Tous ces oiseaux, goélands et mouettes, sont également voraces et criards : on peut dire que ce sont les vautours de la

féroce, ils se blessent sans motif apparent, et le premier dont le sang coule devient la victime des autres; car alors leur fureur s'accroît, et ils mettent en pièces le malheureux qu'ils avoient blessé sans raison. Cet excès de cruauté ne se manifeste guère que dans les grandes espèces; mais toutes, grandes et petites, étant en liberté, s'épient, se guettent sans cesse pour se piller et se dérober réciproquement la nourriture ou la proie. Tout convient à leur voracité; le poisson frais ou gâté; la chair sanglante, récente ou corrompue; les écailles, les os même, tout se digère ou se consume dans leur estomac : ils avalent l'amorce et l'hameçon; ils se précipitent avec tant de violence, qu'ils s'enferrent eux-mêmes sur une pointe que le pêcheur place sous le hareng ou la pélamide qu'il leur offre en appât, et cette manière n'est pas la seule dont on puisse les leurrer; Oppien a écrit qu'il suffit d'une planche peinte de quelques figures de poissons, pour que ces oiseaux viennent se briser contre : mais ces portraits de poissons devoient donc être aussi

parfaits que ceux des raisins de Parrhasius !

Les goélands et les mouettes ont également le bec tranchant, alongé, applati par les côtés, avec la pointe renforcée et recourbée en croc, et un angle saillant à la mandibule inférieure. Ces caractères, plus apparens et plus prononcés dans les goélands, se marquent néanmoins dans toutes les espèces de mouettes; c'est même ce qui les sépare des hirondelles de mer, qui n'ont ni le croc à la partie supérieure du bec, ni la saillie à l'inférieure, sans

pleine, et le doigt de derrière dégagé, mais très-petit. Leur tête est grosse; ils la portent mal et presque entre les épaules, soit qu'ils marchent ou qu'ils soient en repos. Ils courent assez vîte sur les rivages, et volent encore mieux au-dessus des flots; leurs longues ailes, qui, lorsqu'elles sont pliées, dépassent la queue, et la quantité de plumes dont leur corps est garni, les rendent très-légers. Ils sont aussi fournis d'un duvet fort épais *, qui est d'une couleur bleuâtre, sur-tout à l'estomac : ils naissent avec ce duvet; mais les autres plumes ne croissent que tard, et ils n'acquièrent complétement leurs couleurs, c'est-à-dire, le beau blanc sur le corps, et du noir ou gris bleuâtre sur le manteau, qu'après avoir passé par plusieurs mues, et dans leur troisième année. Oppien paroît avoir eu connois-

* Aldrovande prétend qu'en Hollande on fait beaucoup d'usage du duvet de mouettes; mais il est difficile de croire ce qu'il ajoute, savoir, que ce duvet se renfle en pleine lune, par une correspondance sympathique avec l'état de la mer, dont le flux est alors le plus enflé.

... troupes sur les rivages
la mer ; souvent on les voit couvrir
leur multitude les écueils et les falaises,
'ils font retentir de leurs cris impor-
is, et sur lesquels ils semblent four-
ler, les uns prenant leur vol, les
res s'abattant pour se reposer, et tou-
s en très-grand nombre. En général,
est pas d'oiseau plus commun sur les
s, et l'on en rencontre en mer jus-
cent lieues de distance. Ils fréquentent
es et les contrées voisines de la mer
tous les climats ; les navigateurs les
ouvés par-tout. Les plus grandes es-
paroissent attachées aux côtes des
lu Nord. On raconte que les goé-
les îles de Féroé ...

sans en craindre l'infection; ils y assouvissent à l'aise toute leur voracité, et en tirent en même temps l'ample pâture qu'exige la gourmandise innée de leurs petits. Ces oiseaux déposent à milliers leurs œufs et leurs nids jusque sur les terres glacées des deux zones polaires; ils ne les quittent pas en hiver, et semblent être attachés au climat où ils se trouvent, et peu sensibles au changement de toute température. Aristote, sous un ciel à la vérité infiniment plus doux, avoit déja remarqué que les goélands et les mouettes ne disparoissent point, et restent toute l'année dans les lieux où ils ont pris naissance.

Il en est de même sur nos côtes de France, où l'on voit plusieurs espèces de ces oiseaux en hiver comme en été; on leur donne sur l'Océan le nom de *mauves* ou *miaules*, et celui de *gabians* sur la Méditerranée: par-tout ils sont connus, notés par leur voracité et par la désagréable importunité de leurs cris redoublés. Tantôt ils suivent les plages basses de la mer, et tantôt ils se retirent dans le

creux des rochers, pc
son que les vagues
ils accompagnent les
profiter des débris de l
tude est sans doute
l'amitié pour l'homm
attribuoient à ces oi
chair n'est pas bonne
leur plumage n'a qu
dédaigne de les chass
approcher sans les tir
Curieux d'observer

quinze mois dans un jardin où nous pou-
vions les observer à toute heure. Ils don-
nèrent d'abord des signes évidens de leur
mauvais naturel, se poursuivant sans
cesse, et le plus grand ne souffrant jamais
que le petit mangeât ni se tînt à côté
de lui. On les nourrissoit de pain trempé
et d'intestins de gibier, de volaille et
autres débris de cuisine, dont ils ne rebu-
toient rien, et en même temps ils ne lais-
soient pas de recueillir et de chercher dans
le jardin les vers et les limaçons, qu'ils
savent bien tirer de leurs coquilles. Ils
alloient souvent se baigner dans un petit
bassin, et au sortir de l'eau ils se se-
couoient, battoient des ailes en s'élevant
sur leurs pieds, et lustroient ensuite leur
plumage, comme font les oies et les
canards. Ils rôdoient pendant la nuit, et
souvent on les a vus se promener à dix

..., ils accéléroient leur course en étendant leurs ailes : d'ordinaire ils marchoient lentement et d'assez mauvaise grace. Leur paresse se marquoit jusque dans leur colère; car quand le plus grand poursuivoit l'autre, il se contentoit de le suivre au pas, comme s'il n'eût pas été pressé de l'atteindre : ce dernier, à son tour, ne sembloit doubler le pas qu'autant qu'il le falloit pour éviter le combat; et dès qu'il se sentoit suffisamment éloigné, il s'arrêtoit, et répétoit la même manœuvre autant de fois qu'il étoit nécessaire pour être toujours hors de la portée de son ...

l'homme, un instrument qu'il déploie et qu'il étend aussi loin que sa pensée.

Ces oiseaux nous parurent avoir oublié pendant tout l'hiver l'usage de leurs ailes; ils ne marquèrent aucune envie de s'envoler : ils étoient, à la vérité, très-abondamment nourris, et leur appétit, tout véhément qu'il est, ne pouvoit guère les tourmenter; mais au printemps ils sentirent de nouveaux besoins et montrèrent d'autres desirs; on les vit s'efforcer de s'élever en l'air, et ils auroient pris leur essor si leurs ailes n'eussent pas été rognées de plusieurs pouces; ils ne pouvoient donc que s'élancer comme par bonds, ou pirouetter sur leurs pieds, les ailes étendues. Le sentiment d'amour qui renaît avec la saison, parut surmonter celui d'antipathie, et fit cesser l'inimitié entre ces deux oiseaux; chacun céda au doux instinct de chercher son semblable; et quoiqu'ils ne se convinssent pas, étant d'espèce trop différente, ils semblèrent se rechercher; ils mangèrent, dormirent et se reposèrent ensemble : mais des cris plaintifs et des mouvemens inquiets

... maintenant faire l'énumération des différentes espèces de ces oiseaux, dont les plus grandes seront comprises, comme nous l'avons dit, sous le nom de *goélands*, et les petites sous celui de *mouettes*.

LE GOÉLAND
A MANTEAU NOIR *.

Première espèce.

Nous lui donnons la première place comme au plus grand des goélands : il a deux pieds et quelquefois deux pieds et demi de longueur. Un grand manteau d'un noir ou noirâtre ardoisé lui couvre son large dos ; tout le reste du plumage est blanc. Son bec fort et robuste, long de trois pouces et demi, est jaunâtre, avec une tache rouge à l'angle saillant de la mandibule inférieure ; la paupière est d'un jaune aurore ; les pieds, avec leur membrane, sont d'une couleur de chair blanchâtre et comme farineux.

Le cri de ce grand goéland, que nous

* Voyez les planches enluminées, n° 990, sous la dénomination de *noir-manteau*.

[redacted]



[redacted]



... le prenoit, il jetoit un autre cri douloureux et très-aigre.

LE GOÉLAND A MANTEAU GRIS[1].

Seconde espèce.

Le gris cendré étendu sur le dos et les épaules est une livrée commune à plusieurs espèces de mouettes, et qui distingue ce goéland. Il est un peu moins grand que le précédent[2]; et à l'exception de son manteau gris et des échancrures noires aux grandes pennes de l'aile, il a de même tout le reste du plumage blanc. L'œil est brillant et l'iris jaune, comme dans l'épervier ; les pieds sont de couleur de chair livide ; le bec, qui dans les jeunes est presque noirâtre, est d'un jaune pâle dans les adultes, et d'un beau

[1] Voyez les planches enluminées, n° 253, sous *le nom de goéland cendré.*

[2] *Le module est trop* grand de moitié dans la *planche enluminée.*



... disputer la proie : n
il s'en venge sur les mouettes qui sont inférieures en force ; il les pille, poursuit et leur fait une guerre coi nuelle. Il fréquente beaucoup, dans mois de novembre et de décembre, 1 côtes de Normandie et de Picardie, où l'appelle *gros miaulard* et *bleu-mantea* comme l'on appelle *noir-manteau* celui la première espèce. Celui-ci a plusieu cris très-distincts qu'il nous a fait entend dans le jardin où il a vécu avec le préc dent. Le premier et le plus fréquent d ces cris semble rendre ces deux syllabe *quiou*, qui ...

que quand on le poursuivoit ou qu'on le serroit de près, et qui par conséquent étoit une expression de crainte ou de colère, peut se rendre par la syllabe *tia*, *tia*, prononcée en sifflant, et répétée fort vîte. On peut observer en passant que, dans tous les animaux, les cris de colère ou de crainte sont toujours plus aigus et plus brefs que les cris ordinaires. Enfin, vers le printemps, cet oiseau prit un nouvel accent de voix très-aigu et très-perçant, qu'on peut exprimer par le mot *quieute* ou *pieute*, tantôt bref et répété précipitamment, et tantôt traîné sur la finale *eute*, avec des intervalles marqués, comme ceux qui séparent les soupirs d'une personne affligée. Dans l'un et l'autre cas, ce cri paroît être l'expression plaintive du besoin inspiré par l'amour non satisfait.

GOÉLAND BRUN

Troisième espèce.

Ce goéland a le plumage d'un brun sombre, uniforme sur le corps entier, à l'exception du ventre, qui est rayé transversalement de brun sur fond gris, et des grandes pennes de l'aile, qui sont noires. Il est encore un peu moins grand que le précédent; sa longueur, du bec à l'extrémité de la queue, n'est que d'un pied huit pouces, et d'un pouce de moins du bec aux ongles, qui sont aigus et robustes. Ray observe que

listes semblent être convenus de rapporter l'oiseau *catarractes* d'Aristote, lequel, suivant que l'indique son nom, tombe sur l'eau comme un trait pour y saisir sa proie ; ce qui se rapporte très-bien à ce que dit Willughby de notre goéland, qu'il fond avec tant de rapidité sur un poisson que les pêcheurs attachent sur une planche pour l'attirer, qu'il s'y casse la tête. De plus, le *catarractes* d'Aristote est sûrement un oiseau de mer, puisque, suivant ce philosophe, il boit de l'eau marine *. Le goéland brun se trouve en effet sur les plus vastes mers, et l'espèce en paroît également établie sous les latitudes élevées du côté des deux poles ; elle est commune aux îles de Féroé et vers les

* Rien de moins vrai, sans doute, que ce que dit Oppien, que le *catarractes* se contente de déposer ses œufs sur les algues, et laisse au vent le soin de les faire couver ; si ce n'est ce qu'il ajoute, que vers le temps où les petits doivent éclore, le mâle et la femelle prennent chacun entre leurs serres les œufs d'où ils prévoient que doit sortir un petit de leur sexe, et que les laissant tomber à plusieurs reprises dans la mer, les petits éclosent dans cet exercice.

... est l'oiseau ...

...igateurs ont désigné sous le n...
de *cordonnier*, sans qu'on puisse entrev...
la raison de cette dénomination *. L...
Anglois, qui ont rencontré nombre ...
ces oiseaux dans le port Egmont, aux îl...
Falkland ou Malouines, leur ont donn...
le nom de *poules du port Egmont*, et ils e...
parlent souvent sous ce nom dans leurs
...elations. Nous ne pouvons mieux faire
...ue de transcrire ce qu'on en lit de plus
...étaillé dans le second Voyage du célèbre

* Suivant les notes que M. le vicomte de Querent a eu la bonté de nous communi... ...donniers se s...

capitaine Cook. « L'oiseau, dit-il, que, « dans notre premier voyage, nous avions « nommé *poule du port Egmont*, voltigea « plusieurs fois sur le vaisseau (par 64 « degrés 12 minutes latitude sud, et 40 « degrés longitude est) : nous reconnûmes « que c'étoit la grande mouette du Nord, « *larus catarractes*, commune dans les « hautes latitudes des deux hémisphères. « Elle étoit épaisse et courte, à peu près « de la grosseur d'une grande corneille, « d'une couleur de brun foncé ou de cho- « colat, avec une raie blanchâtre en

« et je n'ai vu qu'une seule fois un combat entre « une grande envergure (une frégate, suivant toute « apparence) et un *cordonnier* de la petite espèce : « il dura assez long-temps dans l'air ; chacun se « défendoit à coups d'ailes et de bec. Le cordon- « nier, infiniment plus foible, esquivoit par son « agilité les coups redoutables de son adversaire, « sans céder ; il étoit battu, lorsqu'un damier qui « se trouva dans le voisinage, accourut, passa et « repassa plusieurs fois entre les combattans, et « parvint à les séparer. Le cordonnier reconnois- « sant suivit son libérateur, et vint avec lui aux « environs du vaisseau. »

...io, au ... en abondance ... que ces
« ne s'éloignent jamais de l'Écosse, et q
« que jusqu'alors je n'en avois jama
« à plus de quarante lieues au large; ...
« je ne me souviens pas d'en avoir
« perçu moins de deux ensemble, au l...
« qu'ici j'en trouvai une seule qui ét...
« peut-être venue de fort loin sur les îl...
« de glaces. Quelques jours après nous e...
« vîmes une autre de la même espèce, ...
« qui s'élevoit à une grande hauteur au-
« dessus de nos têtes, et qui nous regar-
« doit avec beaucoup d'attention; ce qui
« fut une nouveauté pour nous, qui étions
« accoutumés à voir tous les oi...
« aquatiques de ce clim...
« la surface ...

LE GOÉLAND VARIÉ,

OU

LE GRISARD*.

Quatrième espèce.

Le plumage de ce goéland est haché et moucheté de gris brun sur fond blanc; les grandes pennes de l'aile sont noirâtres; le bec, noir, épais et robuste, est long de quatre pouces. Ce goéland est de la plus grande espèce; il a cinq pieds d'envergure, mesure prise sur un individu envoyé vivant de Montreuil-sur-mer, par M. Baillon. Ce grisard avoit long-temps vécu dans une basse-cour, où il avoit fait périr son camarade à force de le

* Voyez les planches enluminées, n° 266.

En anglois, *great grey gull;* et dans le pays de *Cornouailles, wagell;* en hollandois, *mallemuck.*



. ... corps, et prenoit aussi,
: la même voracité, de la chair crue,
nême de petits animaux entiers,
.me des taupes, des rats et des oi-
ıx *. Un goéland de même espèce,
Anderson avoit reçu de Groenland,
quoit les petits animaux, et se défen-
à grands coups de bec contre les
ns et les chats, auxquels il se plaisoit
ordre la queue. En lui montrant un
choir blanc, on étoit sûr de le faire
d'un ton perçant, comme si cet
lui eût représenté quelqu'un des
mis qu'il peut avoir à redouter en

ıs les grisards, suivant les observa-
de M. B...

dès la première mue, la teinte s'éclaircit: le ventre et le cou sont les premiers à blanchir, et après trois mues le plumage est tout ondé et moucheté de gris et de blanc, tel que nous l'avons décrit; ensuite le blanc gagne à mesure que l'oiseau vieillit, et les plus vieux grisards finissent par blanchir presque entièrement. L'on voit donc combien l'on hasarderoit de créer d'espèces dans une seule, si l'on se fondoit sur ce caractère unique, puisque la Nature y varie à ce point les couleurs suivant l'âge.

Dans le grisard, comme dans tous les autres goélands et mouettes, la femelle ne paroît différer du mâle que par la taille, qui est un peu moindre. Belon avoit déja observé que les grisards ne sont pas communs sur la Méditerranée; que ce n'est que par accident qu'il s'en rencontre dans les terres *, mais qu'ils se tiennent en grand nombre sur nos côtes

* M. Lottinger prétend avoir vu quelques uns de ces oiseaux sur les grands étangs de Lorraine, dans le temps des pêches; et M. Hermann nous parle d'un grisard tué aux environs de Strasbourg.

... néanmoins
... berceau de cette espèce paraît
être dans le Nord. Ces oiseaux sont les premiers que les vaisseaux rencontrent en approchant du Groenland, et ils suivent constamment ceux qui vont à la pêche de la baleine, jusqu'au milieu des glaces. Lorsqu'une baleine est morte et que son cadavre surnage, ils se jettent dessus par milliers et en enlèvent de tous côtés des lambeaux [1]. Quoique les pêcheurs s'efforcent de les écarter en les frappant à coups de gaules ou d'avirons, à peine leur font-ils lâcher prise, à moins de les assommer. C'est ...

Ce sont en effet de sots et vilains oisea
qui se battent et se mordent, dit Marte
en s'arrachant l'un l'autre les morceau
quoiqu'il y ait sur les grands cadavres
ils se repaissent, de quoi assouvir plei
ment leur voracité.

Belon trouve quelque rapport entre
tête du grisard et celle de l'aigle; mai
y en a bien plus entre ses mœurs bas
et celles du vautour. Sa constitution fc
et dure le rend capable de supporter
temps les plus rudes; aussi les navi
teurs ont remarqué qu'il s'inquiète p
des orages en mer : il est d'ailleurs b
garni de plumes, qui nous ont paru fa
la plus grande partie du volume de s
corps très-maigre. Cependant nous
pouvons pas assurer que ces oiseaux soi
tous et toujours maigres; car celui c
nous avons vu l'étoit par accident
avoit un hameçon accroché dans le
lais, qui s'y étoit recouvert d'une cal

ment, et prétend qu'il désigne la manière dont
oiseaux attroupés tombent sur les baleines, con
des nuées de moucherons; mais l'étymologie d'.
derson nous paroît la meilleure.

...son, il y a sous la p...
...e membrane à air, semblable à c...
du pélican. Ce même naturaliste obser...
que son *mallemucke* de Groenland est,
quelques égards, différent de celui ...
Spitzberg, décrit par Martens; et nou...
devons remarquer sur cela que Marten...
lui-même semble réunir sous ce nom de
mallemucke, deux oiseaux qu'il distingue
d'ailleurs, et dont le second, ou celui de
Spitzberg, paroît, à la structure de son
bec articulé de plusieurs pièces et surmonté de narines en tuyaux, aussi-bien
qu'à son croassement de grenouille, être
pétrel plutôt qu'un goéland. Au reste, il
paroît qu'on doit admettre dan...
du grisard une ra...

LE GOÉLAND A MANTEAU GRIS-BRUN, OU LE BOURGMESTRE [1].

Cinquième espèce.

Les Hollandois qui fréquentent les mers du Nord pour la pêche de la baleine, se voient sans cesse accompagnés par des nuées de mouettes et de goélands. Ils ont cherché à les distinguer par les noms significatifs ou imitatifs de *mallemucke*, *kirmew*, *ratsher*, *kutgeghef* [2], et ont appelé

[1] En anglois, *herring-gull;* en hollandois, *burghermeister;* et il nous paroît qu'on doit y rapporter le *krikie* des Norvégiens, le *skerro* des *Lappons*, et le *tattarok* des Groenlandois.

[2] Voyez l'article précédent et les suivans.

...ces peuplades turbulent
et voraces. Ce goéland bourgmestre e
en effet de la première grandeur, et auss
gros que le goéland noir-manteau. Il
le dos gris brun, ainsi que les pennes d
l'aile, dont les unes sont terminées d
blanc, les autres de noir, le reste du plumage blanc; la paupière est bordée de rouge ou de jaune; le bec est de cette dernière couleur, avec l'angle inférieur fort saillant et d'un rouge vif; ce que Martens exprime fort bien, en disant qu'il semble avoir une cerise au bec. Et c'est probablement par inadvertance ...

aux harengs. Dans les mers du Nord, ces oiseaux vivent des cadavres des grands poissons. « Lorsqu'on traîne une baleine « à l'arrière du vaisseau, dit Martens, ils « s'attroupent et viennent enlever de gros « morceaux de son lard : c'est alors qu'on « les tue plus aisément ; car il est presque « impossible de les atteindre dans leurs « nids, qu'ils posent au sommet et dans « les fentes des plus hauts rochers. Le « bourgmestre, ajoute-t-il, se fait redou- « ter du mallemucke, qui s'abat devant « lui, tout robuste qu'il est, et se laisse « battre et pincer sans se revancher. Lors- « que le bourgmestre vole, sa queue « blanche s'étale comme un éventail. « Son cri tient de celui du corbeau. Il « donne la chasse aux jeunes lumbs, et « souvent on le trouve auprès des chevaux « marins (*morses*), dont il paroît qu'il « avale la fiente. »

Suivant Willughby, les œufs de ce goéland sont blanchâtres, parsemés de quelques taches noirâtres, et aussi gros que des œufs de poule. Le P. Feuillée fait mention d'un oiseau des côtes du Chili et du

... un peu plus gr
ceux de la perdrix. Il ajoute qu'il a t
l'estomac de ce goéland tout remp
plumes de certains petits oiseaux des
de la mer du Sud, que les gens du
nomment *tocoquito*.

LE GOÉLAND
A MANTEAU GRIS ET BLANC.

Sixième espèce.

Il est assez probable que ce goéland, décrit par le P. Feuillée, et qui est à peu près de la grosseur du goéland à manteau gris, n'est qu'une nuance ou une variété de cette espèce, ou de quelque autre des précédentes, prise à un période différent d'âge : ses traits et sa figure semblent nous l'indiquer. Le manteau, dit Feuillée, est gris mêlé de blanc, ainsi que le dessus du cou, dont le devant est gris clair, de même que tout le *parement;* les pennes de la queue sont d'un minime obscur, et le sommet de la tête est gris. Il ajoute, comme une singularité, sur le nombre des articulations des doigts, que l'intérieur n'a que deux articulations, celui du

[redacted]

milieu trois, et l'extérieur quatre, ce qui le rend le plus long ; mais cette structure, la plus favorable à l'action de nager, en ce qu'elle met la plus grande largeur dans la rame du côté du plus grand arc de son mouvement, est la même dans un grand nombre d'oiseaux d'eau, et même dans plusieurs oiseaux de rivage : nous l'avons observé en particulier sur le jacana, la poule sultane, la poule d'eau. Le doigt extérieur a dans ces oiseaux quatre phalanges, celui du milieu trois, et l'inté-

[redacted]

LA MOUETTE BLANCHE *.

Première espèce.

D'APRÈS ce que nous avons dit des grisards qui blanchissent dans la vieillesse, on pourroit croire que cette mouette blanche n'est qu'un vieux grisard : mais elle est beaucoup moins grande que ce goéland ; elle n'a le bec ni si grand ni si fort, et son plumage, d'un blanc parfait, n'a aucune teinte ni tache de gris. Cette mouette blanche n'a guère que quinze pouces de longueur, du bout du bec à celui de la queue. On la reconnoît à la notice donnée dans le *Voyage au Spitzberg* du capitaine Phipps. Il observe fort bien que cette espèce n'a point été décrite par Linnæus, et que l'oiseau nommé par Martens *ratsher*, ou *le sénateur*, lui ressemble parfaitement, au caractère des pieds près, auxquels Martens n'attribue

* *Voyez les planches enluminées*, n° 994, sous *le nom de goéland blanc du Spitzberg*.

...nnoîtra à tout le reste no[illegible]
mouette blanche dans son *ratsher*. [illegible]
blancheur, dit-il, surpasse celle de [illegible]
neige; ce qui se marque lorsque l'oisea[illegible]
se promène sur les glaces avec une gravité qui lui a fait donner ce nom de *ratsher*, ou *sénateur*. Sa voix est basse et forte; et au lieu que les petites mouettes ou *kirmews* semblent dire *kir* ou *kair*, le sénateur dit *kar*. Il se tient ordinairement seul, à moins que quelque proie n'en [r]assemble un certain nombre. Martens [e]n a vu se poser sur le corps des morses [e]t se repaître de leur fien[illegible]

LE GOÉLAND A MANTEAU GRIS-BRUN, OU LE BOURGMESTRE [1].

Cinquième espèce.

Les Hollandois qui fréquentent les mers du Nord pour la pêche de la baleine, se voient sans cesse accompagnés par des nuées de mouettes et de goélands. Ils ont cherché à les distinguer par les noms significatifs ou imitatifs de *mallemucke*, *kirmew*, *ratsher*, *kutgeghef* [2], et ont appelé

[1] En anglois, *herring-gull;* en hollandois, *burghermeister;* et il nous paroît qu'on doit y rapporter le *krikie* des Norvégiens, le *skerro* des *Lappons*, et le *tattarok* des Groenlandois.

[2] *Voyez l'article précédent et les suivans.*

... ces peuplades turbulentes t voraces. Ce goéland bourgmestre est n effet de la première grandeur, et aussi ;ros que le goéland noir-manteau. Il a e dos gris brun, ainsi que les pennes de 'aile, dont les unes sont terminées de lanc, les autres de noir, le reste du lumage blanc; la paupière est bordée e rouge ou de jaune; le bec est de cette ernière couleur, avec l'angle inférieur rt saillant et d'un rouge vif; ce que artens exprime fort bien, en disant qu'il mble avoir une cerise au bec. Et c'est obablement par inadvertance, ou ... ...

aux harengs. Dans les mers du Nord, ces oiseaux vivent des cadavres des grands poissons. « Lorsqu'on traîne une baleine « à l'arrière du vaisseau, dit Martens, ils « s'attroupent et viennent enlever de gros « morceaux de son lard : c'est alors qu'on « les tue plus aisément; car il est presque « impossible de les atteindre dans leurs « nids, qu'ils posent au sommet et dans « les fentes des plus hauts rochers. Le « bourgmestre, ajoute-t-il, se fait redou- « ter du mallemucke, qui s'abat devant « lui, tout robuste qu'il est, et se laisse « battre et pincer sans se revancher. Lors- « que le bourgmestre vole, sa queue « blanche s'étale comme un éventail. « Son cri tient de celui du corbeau. Il « donne la chasse aux jeunes lumbs, et « souvent on le trouve auprès des chevaux « marins (*morses*), dont il paroît qu'il « avale la fiente. »

Suivant Willughby, les œufs de ce goéland sont blanchâtres, parsemés de quelques taches noirâtres, et aussi gros que des œufs de poule. Le P. Feuillée fait mention d'un oiseau des côtes du Chili et du

... naturaliste d
... ufs ne sont qu'un peu plus gro
ceux de la perdrix. Il ajoute qu'il a tr
l'estomac de ce goéland tout rempl
plumes de certains petits oiseaux des c
de la mer du Sud, que les gens du p
nomment *tocoquito.*

LE GOÉLAND

A MANTEAU GRIS ET BLANC.

Sixième espèce.

Il est assez probable que ce goéland, décrit par le P. Feuillee, et qui est à peu près de la grosseur du goéland à manteau gris, n'est qu'une nuance ou une variété de cette espèce, ou de quelque autre des précédentes, prise à un période différent d'âge : ses traits et sa figure semblent nous l'indiquer. Le manteau, dit Feuillée, est gris mêlé de blanc, ainsi que le dessus du cou, dont le devant est gris clair, de même que tout le *parement*; les pennes de la queue sont d'un minime obscur, et le sommet de la tête est gris. Il ajoute, comme une singularité, sur le nombre des articulations des doigts, que l'intérieur n'a que deux articulations, celui du

.. .. plus grand arc de son
uvement, est la même dans un grand
nbre d'oiseaux d'eau, et même dans
sieurs oiseaux de rivage : nous l'avons
ervé en particulier sur le jacana, la
le sultane, la poule d'eau. Le doigt
́ricur a dans ces oiseaux quatre pha-
;es, celui du milieu trois, et l'inté-
r deux phalanges seulement.

/

LA MOUETTE BLANCHE *.

Première espèce.

D'APRÈS ce que nous avons dit des grisards qui blanchissent dans la vieillesse, on pourroit croire que cette mouette blanche n'est qu'un vieux grisard : mais elle est beaucoup moins grande que ce goéland ; elle n'a le bec ni si grand ni si fort, et son plumage, d'un blanc parfait, n'a aucune teinte ni tache de gris. Cette mouette blanche n'a guère que quinze pouces de longueur, du bout du bec à celui de la queue. On la reconnoît à la notice donnée dans le *Voyage au Spitzberg* du capitaine Phipps. Il observe fort bien que cette espèce n'a point été décrite par Linnæus, et que l'oiseau nommé par Martens *ratsher*, ou *le sénateur*, lui ressemble parfaitement, au caractère des pieds près, auxquels Martens n'attribue

* *Voyez les planches enluminées*, n° 994, sous *le nom de goéland blanc du Spitzberg*.

..outra à tout le reste not mouette blanche dans son *ratsher*. S blancheur, dit-il, surpasse celle de l neige; ce qui se marque lorsque l'oiseau e promène sur les glaces avec une gravité qui lui a fait donner ce nom de *atsher*, ou *sénateur*. Sa voix est basse et orte; et au lieu que les petites mouettes ı *kirmews* semblent dire *kir* ou *kair*, le nateur dit *kar*. Il se tient ordinairement ıl, à moins que quelque proie n'en semble un certain nombre. Martens a vu se poser sur le corps des morses. e repaître de leur fiente

LA MOUETTE TACHETÉE,

OU

LE KUTGEGHEF *.

Seconde espèce.

« Dans le temps, dit Martens, que nous « découpions la graisse des baleines, quantité de ces oiseaux venoient criant près « de notre vaisseau; ils sembloient pro- « noncer *kutgeghef* ». Ce nom rend en effet l'espèce d'éternument, *keph, keph*, que diverses mouettes captives nous ont fait entendre, et d'où nous avons conjecturé que le nom grec κέπφος pouvoit bien dériver. Quant à la taille, cette mouette

* Voyez les planches enluminées, n° 387, sous la dénomination de *mouette cendrée tachetée*.

En Angleterre, au pays de Cornouailles, *tarrock*.

...eau, est distingué par
les traits de ce même gris, qui for-
sur le dessus du cou comme un
collier, et par des taches de blanc et
ir mélangé sur les couvertures de
avec des variétes néanmoins dont
allons faire mention. Le doigt de
e, qui est très-petit dans toutes les
tes, est presque nul dans celle-ci,
l'observent Belon et Ray; et c'est
sans doute que Martens ne lui
que trois doigts. Il ajoute que cette
e vole toujours avec rapidité contre
quelque violent qu'il soit : mais

Au reste, ce n'est pas seulement dans les mers du Nord que se trouve cette mouette tachetée; on la voit sur les côtes d'Angleterre, d'Écosse. Belon, qui l'a rencontrée en Grèce, dit qu'il l'eût reconnue au seul nom de *laros* qu'elle y porte encore; et Martens, après l'avoir observée au Spitzberg, l'a retrouvée dans la mer d'Espagne, un peu différente, à la vérité, mais assez reconnoissable pour ne pas s'y méprendre: d'où il infère très-judicieusement que des animaux d'une même espèce, mais placés dans des climats très-différens et très-éloignés, doivent toujours porter quelque empreinte de cette différence des climats. Elle est assez grande ici pour qu'on ait fait deux espèces d'une seule; car la *mouette cendrée* de M. Brisson doit certainement se rapporter à la mouette cendrée tachetée, comme le simple coup d'œil sur les deux figures qu'il en donne l'indique assez; mais ce qui le prouve, c'est la comparaison que nous avons faite d'une suite d'individus, *où toutes les nuances* du plus au moins *de noir et de blanc* dans l'aile se mar-

..que entièrement dénuée ..ir, telle que la *mouette cendrée* de isson : mais le demi-collier gris, ou [uefois noirâtre, marqué sur le haut ou, est un trait de ressemblance nune entre tous les individus de cette e.

grandes troupes de ces mouettes pa- subitement aux environs de Semur cois, au mois de février 1775 : on it fort aisément, et on en trouvoit tes ou demi-mortes de faim dans ies, dans les champs et au bord seaux ; en les ouvrant

LA GRANDE MOUETTE CENDRÉE,

OU

MOUETTE A PIEDS BLEUS *.

Troisième espèce.

La couleur bleuâtre des pieds et du bec, constante dans cette espèce, doit la distinguer des autres, qui ont généralement les pieds d'une couleur de chair plus ou moins vermeille ou livide. La mouette à pieds bleus a de seize à dix-sept pouces de longueur, de la pointe du bec à celle de la queue. Son manteau est d'un cendré clair; plusieurs des pennes de l'aile sont échancrées de noir; tout le reste du plumage est d'un blanc de neige.

* *Voyez les planches* enluminées, n° 977.

nuances de couleurs que prend su
vement le plumage de ces mouette
la suite de leurs mues, suivant les
rens âges. Dans la première anné
pennes des ailes sont noirâtres; ce
qu'après la seconde mue qu'elles pre
un noir décidé et qu'elles sont vari
taches blanches qui les relèvent. Au
jeune mouette n'a la queue blanch
bout en est toujours noir ou gris.
ce même temps, la tête et le dessu
cou sont marqués de quelques tac
qui peu à peu s'effacent et le cè
au blanc pur. Le bec et les

simples variétés individuelles, M. Baillon en ajoute quelques unes sur le naturel particulier de la mouette à pieds bleus. Elle s'apprivoise plus difficilement que les autres, et cependant elle paroît moins farouche en liberté ; elle se bat moins et n'est pas aussi vorace que la plupart des autres : mais elle n'est pas aussi gaie que la petite mouette dont nous allons parler. Captive dans un jardin, elle cherchoit les vers de terre : lorsqu'on lui présentoit de petits oiseaux, elle n'y touchoit que quand ils étoient à demi déchirés ; ce qui montre qu'elle est moins carnassière que les goélands ; et comme elle est moins vive et moins gaie que les petites mouettes dont il nous reste à parler, elle paroît tenir le milieu, tant pour le naturel que par la taille, entre les unes et les autres.

- — — —

ᴗᴇNDRÉE *.

Quatrième espèce.

---

différente couleur de ses pieds , e
plus petite taille , distinguent cett
ette de la précédente , à laquelle du
elle ressemble parfaitement par les
urs ; on voit le même cendré clair
uâtre sur le manteau , les mêmes
crures noires tachetées de blanc
andes pennes de l'aile

Les plus jeunes ont, comme pour livrée, des taches brunes sur les couvertures de l'aile : dans les plus vieilles, les plumes du ventre ont une légère teinte de couleur de rose, et ce n'est qu'à la seconde ou troisième année que les pieds et le bec deviennent d'un beau rouge ; auparavant ils sont livides.

Celle-ci et la mouette rieuse sont les deux plus petites de toute la famille ; elles ne sont que de la grandeur d'un gros pigeon, avec beaucoup moins d'épaisseur de corps. Ces mouettes cendrées n'ont que treize à quatorze pouces de longueur ; elles sont très-jolies, très-propres et fort remuantes, moins méchantes que les grandes, et sont cependant plus vives. Elles mangent beaucoup d'insectes ; on les voit, durant l'été, faire mille évolutions dans l'air après les scarabées et les mouches : elles en prennent une telle quantité, que souvent leur œsophage en est rempli jusqu'au bec. Elles suivent sur les rivières la marée montante *, et se répandent à quelques lieues

* *Quelquefois* elles les rencontrent fort haut :

.. Baillon, q
..servations, ajoute qu'elles s'h
ient aisément dans les jardins, et y viv
'insectes, de petits lézards et d'aut
eptiles : néanmoins on peut les nour
e pain trempé; mais il faut toujours le
onner beaucoup d'eau, parce qu'elles
vent à chaque instant le bec et les pieds
les sont fort criardes, sur-tout le
unes, et sur la côte de Picardie on le
pelle *petites miaulles*. Il paroît que le
n de *tattaret* leur a aussi été donné
tivement à leur cri; et rien n'em-
ne qu'on ne regarde comme les mêmes
aux ces mouettes gri...

est une mouette grise de la petite taille; suivant la courte description qu'en donne Camel dans sa Notice des oiseaux des Philippines, insérée dans les *Transactions philosophiques*.

Cinquième espèce.

E cri de cette petite mouette a quelque
semblance avec un éclat de rire, d'où
nt son surnom de *rieuse*. Elle paroît
peu plus grande qu'un pigeon ; mais
a, comme toutes les mouettes, bien
ns de corps que de volume apparent.
quantité de plumes fines dont elle est
tue, la rend très-légère : aussi vole-
e presque continuellement sur les
; et pour le peu de

blées. La ponte est de six œufs olivâtres tachetés de noir. Les jeunes sont bonnes à manger, et, suivant les auteurs de la *Zoologie britannique*, l'on en prend grand nombre dans les comtés d'Essex et de Stafford.

Quelques unes de ces mouettes rieuses s'établissent sur les rivières et même sur des étangs dans l'intérieur des terres *, et il paroît qu'elles fréquentent d'ailleurs les mers des deux continens. Catesby les a trouvées aux îles de Bahama; Fernandès les décrit sous le nom mexicain de *pipican*, et, comme toutes les autres mouettes, elles abondent sur-tout dans les contrées du Nord. Martens, qui les a observées à Spitzberg, et qui les nomme *kirmews*, dit qu'elles pondent sur une mousse blanchâtre, dans laquelle on distingue à peine leurs œufs, parce qu'ils sont à peu près de la couleur de cette mousse, c'est-à-dire, d'un blanc sale ou verdâtre, piqueté de noir; ils sont de la grosseur des œufs de pigeon, mais fort

* *On voit de ces oiseaux* sur la Tamise, près *de Gravesend, suivant Albin.*

... et qu'il les trouv... et du même goût que les œufs de vanneau. Le père et la mère s'élancent courageusement contre ceux qui enlèvent leur nichée, et cherchent même à les en écarter à coups de bec et en jetant de grands cris. Le nom de *kirmews*, dans sa première syllabe *kir*, exprime ce cri, suivant le même voyageur, qui cependant observe qu'il a trouvé des différences dans la voix de ces oiseaux, suivant qu'il les a rencontrés dans les régions polaires ou dans des parages moins septentrionaux, comme vers les côtes d'Écosse... Irlande, et dans les me...

aux variations de l'atmosphère et aux impressions de la température.

Martens remarque encore que ces mouettes, à Spitzberg, ont les plumes plus fines et plus chevelues qu'elles ne les ont dans nos mers. Cette différence tient encore au climat. Une autre qui ne nous paroît tenir qu'à l'âge, est dans la couleur du bec et des pieds : dans les uns ils sont rouges, et sont noirs dans les autres. Mais ce qui prouve que cette différence ne constitue pas deux espèces distinctes, c'est que la nuance intermédiaire s'offre dans plusieurs individus ; dont les uns ont le bec rouge et les pieds seulement rougeâtres ; d'autres le bec rouge à la pointe seulement, et dans le reste, noir. Ainsi nous ne reconnoîtrons qu'une mouette rieuse, toute la différence sur laquelle M. Brisson se fonde pour en faire deux espèces séparées, ne consistant que dans la couleur du bec et des pieds. Quant à celle du plumage, si la remarque de cet ornitho logiste est juste, notre planche enlum *née représente* la femelle de l'espèce, r *connoissable* en ce qu'elle a le front et

...eau est cendré ... cette coul...
du corps blanc. bleuâtre, et l...



LA MOUETTE D'HIVER *.

Sixième espèce.

Nous soupçonnons que l'oiseau désigné sous cette dénomination pourroit bien n'être pas autre que notre mouette tachetée, laquelle paroît en Angleterre pendant l'hiver dans l'intérieur des terres; et notre conjecture se fonde sur ce que ces oiseaux, dont la grandeur est la même, ne diffèrent dans les descriptions des naturalistes qu'en ce que la mouette d'hiver a du brun par-tout où notre mouette tachetée porte du gris, et l'on sait que le brun tient souvent la place du gris dans la première livrée de ces oiseaux, sans compter la facilité de confondre l'une et l'autre teinte dans une description ou

* *En anglois, winter-mew;* et dans le Cambridgshire, *coddimoddy.*

qu'il en soit, cette mouet
que l'on voit en Angleterre, se nourrit e
hiver de vers de terre; et les restes
demi digérés que ces oiseaux rejettent pa
le bec, forment cette matière gélatineuse
connue sous le nom de *star-shot* ou *star-gelly*.

Après l'énumération des espèces des
goélands et des mouettes, bien décrites
distinctement connues, nous ne pou-
ons qu'en indiquer quelques autres,
'on pourroit vraisemblablement rap-
ter aux précédentes, si les notices en
ient plus complètes.

cellent poisson, appelé en Islande *re nmagen*, l'apporte à terre et n'en mange que le foie ; sur quoi les paysans instruisent leurs enfans à courir sur la mouette aussitôt qu'elle arrive à terre, pour lui enlever sa proie.

3°. L'oiseau tué par M. Banks, par la latitude de 1 degré 7 minutes nord, et la longitude de 28 degrés 50 minutes, et qu'il nomma *mouette à pieds noirs*, ou *larus crepidatus*. Les excrémens de cet oiseau parurent d'un rouge vif, approchant de celui de la liqueur du coquillage *hélix* qui flotte dans ces mers. On peut croire que ce coquillage sert de nourriture à l'oiseau.

4°. La mouette nommée, par les insulaires de Luçon, *taringting*, et qui, au caractère de vivacité qu'on lui attribue, et à son habitude de courir rapidement sur les rivages, peut également être la petite mouette grise ou la mouette rieuse.

5°. La mouette du lac de Mexico, nommée par les habitans *acuicuitzcatl*, et dont Fernandès ne dit rien de plus.

6°. Enfin un goéland observé par M. le

...ne une sorte de noir-man teau, mais dont les pieds, au lieu d'être rouges, sont de couleur verd de mer.

LE LABBE,

OU

LE STERCORAIRE *.

VOICI un oiseau qu'on rangeroit parmi les mouettes, en ne considérant que sa taille et ses traits : mais s'il est de la famille, c'est un parent dénaturé ; car il est le persécuteur éternel et déclaré de plusieurs de ses proches, et particulièrement de la petite mouette cendrée tachetée, de l'espèce nommée *kutgeghef* par les pêcheurs du Nord. Il s'attache à elle, la poursuit sans relâche, et dès qu'il l'apperçoit, quitte tout pour se mettre à sa suite. Selon eux, c'est pour en avaler la fiente, et, dans cette idée, ils lui ont imposé le nom de *strundjager*, auquel répond celui de *stercoraire* : mais nous lui donne-

* *Voyez les planches* enluminées, nº 991.



... ou vomit *,
tant plus qu'il pêche souvent lui-m
qu'il mange aussi de la graisse de ba
et que dans la grande quantité de s
tances qu'offre la mer aux oiseau

* Quelques naturalistes ont écrit que cer
espèces de mouettes en poursuivent d'autres
manger leurs excrémens. J'ai fait tout ce qui
pendu de moi pour vérifier ce fait, que j'ai tou
répugné de croire. Je suis allé nombre de fo
bord de la mer, à l'effet d'y faire des observati
j'ai reconnu ce qui a donné lieu à cette fable
voici.

Les mouettes se font une guerre continuelle
la curée . de ...

abitent, il seroit bien étrange que lui-ci se fût réduit à un mets que tous s autres rejettent. Ainsi le nom de *ster-raire* paroît donné mal-à-propos, et l'on oit préférer celui de *labbe*, par lequel les pêcheurs désignent cet oiseau, afin d'éviter que son nom puisse induire en erreur sur son naturel et ses habitudes.

son vol, soit que la peur lui donne quelque émotion, soit enfin qu'elle sache que le poisson qu'elle porte est le seul objet de la poursuite, elle se hâte de le vomir; l'autre, qui le voit tomber, le reçoit avec adresse et avant qu'il ne soit dans l'eau; il est rare qu'il lui échappe.

Le poisson paroît toujours blanc en l'air, parce qu'il réfléchit la lumière, et il semble, à cause de la roideur du vol, tomber derrière la mouette qui le vomit. Ces deux circonstances ont trompé les observateurs.

J'ai vérifié le même fait dans mon jardin; j'ai poursuivi, en criant, de grosses mouettes; elles ont vomi en courant le poisson qu'elles venoient d'avaler : je le leur ai rejeté; elles l'ont très-bien reçu en l'air, avec autant d'adresse que des chiens.

(Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.)

Personne ne les a mieux décrites que Ghister, dans les *Mémoires de l'académie de Stockholm*. « Le vol du labbe, dit-il, est « très-vif et balancé, comme celui de « l'autour : le vent le plus fort ne l'em- « pêche pas de se diriger assez juste pour « saisir en l'air les petits poissons que les « pêcheurs lui jettent. Lorsqu'ils l'ap- « pellent *lab, lab*, il vient aussitôt, et « prend le poisson cuit ou crud, et les « autres alimens qu'on lui jette : il prend « même des harengs dans la barque des « pêcheurs ; et s'ils sont salés, il les lave

« mouettes, qui crient dès qu'il paroît ;
« mais il fond sur elles, les atteint, se
« pose sur leur dos, et leur donnant
« deux ou trois coups, les force à rendre
« par le bec le poisson qu'elles ont dans
« l'estomac, qu'il avale à l'instant. Cet
« oiseau, ainsi que les mouettes, pond
« ses œufs sur les rochers. Le mâle est
« plus noir et un peu plus gros que la
« femelle. »

Quoique ce soit au labbe à longue queue que ces observations paroissent avoir particulièrement rapport, nous ne laissons pas de les regarder comme également propres à l'espèce dont nous parlons, qui a la queue taillée de manière que les deux plumes du milieu sont à la vérité les plus longues, mais sans néanmoins excéder les autres de beaucoup. Sa grosseur est à peu près celle de notre petite mouette, et sa couleur est d'un cendré brun, ondé de grisâtre *. Les ailes sont

* Cette couleur est plus claire au-dessous du corps, et quelquefois, selon Martens, le ventre *est blanc.*

.. oiseaux; car le bout
mandibule supérieure est armé d'u
glet ou crochet qui paroît suraj
caractère par lequel le bec du lab
rapproche de celui des pétrels, san
pendant avoir comme eux les narin
tuyaux.

Le labbe a dans le port et l'air de
quelque chose de l'oiseau de proie,
son genre de vie hostile et guerrier
dément pas sa physionomie : il marche
corps droit, et crie fort haut. Il semb
it Martens, prononcer *i-ja* ou *joha*
uand c'est de loin qu'on l'...

de novembre 1779 poussèrent deux de ces oiseaux sur les côtes de Picardie ; ils nous ont été envoyés par les soins de M. Baillon, et c'est d'après ces individus que nous avons fait la description précédente.

LE LABBE
A LONGUE QUEUE *.

Le prolongement des deux plumes du milieu de la queue en deux brins détachés et divergens, caractérise l'espèce de cet oiseau, qui est, au reste, de la même taille que le labbe précédent. Il a sur la tête une calotte noire; son cou est blanc, et tout le reste du plumage est gris; quelquefois les deux longues plumes de la queue sont noires. Cet oiseau

manie; et M. Edwards l'a reçue de la baie d'Hudson, où il remarque que les Anglois appellent cet oiseau, sans doute à cause de ses hostilités contre la mouette, *the man of war bird* (le vaisseau de guerre, ou l'oiseau guerrier); mais il faut remarquer que ce nom de *vaisseau de guerre* ou *guerrier* étant déja donné, et beaucoup plus à propos, à la frégate, on ne doit point l'appliquer à celui-ci. Cet auteur ajoute qu'à la longueur des ailes et à la foiblesse des pieds, il auroit jugé que cet oiseau devoit se tenir plus souvent en mer et au vol que sur terre et posé. En même temps il observe que les pieds sont rudes comme une lime, et propres à se soutenir sur le corps glissant des grands poissons. Ce naturaliste juge, comme nous, que le labbe, par la forme de son bec, fait la nuance entre les mouettes et les pétrels.

M. Brisson fait une troisième espèce de stercoraire ou de labbe, sous la dénomination de *stercoraire rayé*; mais comme il n'établit que sur la description que donne M. Edwards d'un individu qu'il rega

lui-même comme la femelle
raire à longue queue, nous n'a
pas cette troisième espèce. Nous
avec M. Edwards, que ce n'es
variété de sexe ou d'âge, à
même ou pourroit peut-être r
notre première espèce : car sa
blance avec cet individu d'Edw
la conformité des habitudes natur
tous ces oiseaux, paroissent l'ind
et dans ce cas il n'y auroit réell
qu'une seule espèce d'oiseau labl
stercoraire, dont l'adulte ou le mâl
teroit les deux longues plumes à la q
et dont la femelle auroit à peu
comme le représente notre planche
minée, n° 991, [redacted]

L'ANHINGA *.

Si la régularité des formes, l'accord des proportions et les rapports de l'ensemble de toutes les parties, donnent aux animaux ce qui fait à nos yeux la grace et la beauté, si leur rang près de nous n'est marqué que par ces caractères, si nous ne les distinguons qu'autant qu'ils nous plaisent, la Nature ignore ces distinctions, et il suffit, pour qu'ils lui soient chers, qu'elle leur ait donné l'existence et la faculté de se multiplier : elle nourrit également au désert l'élégante gazelle et le difforme chameau, le joli chevrotain et la gigantesque girafe; elle lance à la fois dans les airs l'aigle superbe et le hideux vautour; elle cache sous terre et dans l'eau mille générations d'insectes de formes bizarres et disproportionnées;

* Voyez les planches enluminées, n° 959, l'*anhinga de Cayenne*; et n° 960, l'*anhinga noir de Cayenne*.



...me d'une fer
...ait vivre les *mantes;* que, sous u
sphérique, pareille à celle d'un f
emprisonne les oursins; qu'elle
vie et la ramifie, pour ainsi di
les branches de l'étoile de mer;
applatit en marteau la tête de la
et arrondit en globe épineux le co
tier du poisson lune. Mille autr
ductions de figures non moins ét
ne nous prouvent-elles pas que
mère universelle a tout tenté po
fanter, pour répandre la vie et l'é
à toutes les formes possibles? no
tente de varier le ...

ls rien n'est co...
e , depuis le plus riche et
i de ses chefs-d'œuvre, jusqu'au plus
le de ses essais? Ainsi, dans l'his-
e des oiseaux, nous avons vu l'au-
che, le casoar, le dronte, par le rac-
urcissement des ailes et la pesanteur
corps, par la grosseur des ossemens
e leurs jambes, faire la nuance entre
les animaux de l'air et ceux de la terre:
nous verrons de même le pinguin, le
manchot, oiseaux demi-poissons, se plon-
ger dans les eaux, et se mêler avec leurs
habitans; et l'anhinga, dont nous allons
parler, nous offre l'image d'un reptile
enté sur le corps d'un oiseau, son cou
long et grêle à l'excès, sa petite tête cy-
lindrique, roulée en fuseau, de même
venue avec le cou, et effilée en un long
bec aigu, ressemblant à la figure et même
au mouvement d'une couleuvre, soit par
la manière dont cet oiseau étend brus-
quement son cou en partant de dessus
les arbres, soit par la façon dont il le
replie et le lance dans l'eau pour darder
les poissons.

. . . dans nos cabinets. Le du cou et de la tête n'en dérol la forme grêle ; c'est un duvet ras comme le velours : les yeux d brillant, avec l'iris doré, sont e d'une peau nue ; le bec a sa poin belée de petites dentelures rebr en arrière ; le corps n'a guère qu pouces de longueur, et le cou seu le double.

L'excessive longueur du cou n'es la seule disproportion qui frappe d figure de l'anhinga ; sa grande et queue, formée de douze pl- ne s'écart-

t il est du nombre des ...
ient palmipèdes, ayant les quatre
ıgagés par une membrane d'une
.ce, avec l'ongle de celui du mi-
telé intérieurement en scie. Ces
de conformation et d'habitudes
es semblent rapprocher l'anhinga
norans et des fous; mais sa pe-
cylindrique et son bec effilé en
ians crochet le distinguent et le
: de ces deux genres d'oiseaux.
:, on a remarqué que la peau
ıinga est fort épaisse, et que sa
ordinairement très-grasse, mais
... et Marc-

, ... a pas la
le cou gris, et la poitrine d'un bl
genté. Celui du n° 959 n'a point la
lisérée. Néanmoins nous croyon
ces deux individus apportés de Ca
sont non seulement de la même
entre eux, mais encore de la mên
pèce que l'anhinga du Bresil décr
Marcgrave, les différences de co
qu'ils présentent n'excédant point du
celles que l'âge ou le sexe peuvent m
dans le plumage des oiseaux, et par
lièrement des oiseaux d'eau. Marcg
fait observer de plus que son anh
avoit les ongles recour...

ut avoir trente pouces ou même plus, : la pointe du bec à celle de la queue; ıais cette grande queue et son long cou ›ccupent la plus grande partie de cette limension, et son corps ne paroît pas beaucoup plus gros que celui d'un morillon.

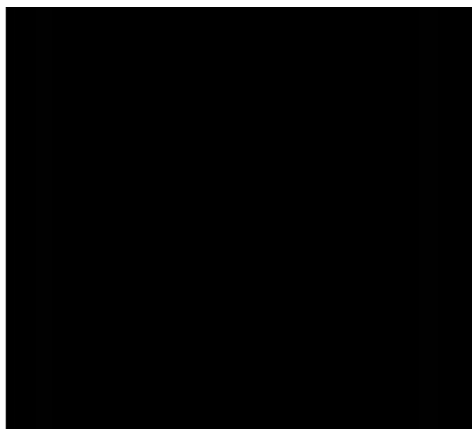
L'ANHINGA ROUX *.

Nous venons de voir que l'anhinga est naturel aux contrées de l'Amérique méridionale; et malgré la possibilité du voyage pour un oiseau navigateur et de plus muni de longues ailes, malgré l'exemple des cormorans et des fous, qui

[redacted]

nées, diffère de ceux de Cayenne, en ce qu'il a le cou et le dessus des ailes d'un fauve roux, tracé par pinceaux sur un fond brun noirâtre, avec le reste du plumage noir. Du reste, la figure, le port et la grandeur, sont absolument les mêmes que dans les anhingas d'Amérique.







LE BEC EN CISEAUX.

J.J. Pauquet S.

[redacted]

LE BEC-EN-CISEAUX *.

Le genre de vie, les habitudes et les mœurs dans les animaux, ne sont pas aussi libres qu'on pourroit l'imaginer : leur conduite n'est pas le produit d'une pure liberté de volonté ni même un résultat de choix, mais un effet nécessaire qui dérive de la conformation, de l'or-

[redacted]

enlève ou déchire par le seul droit que lui donne la force de ses armes, et par l'usage qu'il fait de ses serres cruelles; l'autre, le pied dans la fange, attend, à l'ordre du besoin, le passage de la proie fugitive. Le pic n'abandonne jamais la tige des arbres, alentour de laquelle il lui est ordonné de ramper; la barge doit rester dans ses marais, l'alouette dans ses sillons, la fauvette dans ses bocages; et ne voyons-nous pas tous les oiseaux granivores chercher les pays habités et suivre nos cultures, tandis que ceux qui préfèrent à nos grains les fruits sauvages et les baies, constans à nous fuir, ne quittent pas les bois et les lieux escarpés des montagnes, où ils vivent loin de nous, et seuls avec la Nature, qui d'avance leur a dicté ses lois et donné les moyens de les exécuter? Elle retient la gélinotte sous l'ombre épaisse des sapins; le merle solitaire sur son rocher; le loriot dans les forêts, dont il fait retentir les échos, tandis que l'outarde va chercher les friches arides, et le râle les humides prairies. Ces lois de

la Nature sont des décrets éternels, immuables, aussi constans que la forme des êtres; ce sont ses grandes et vraies propriétés, qu'elle n'abandonne ni ne cède jamais, même dans les choses que nous croyons nous être appropriées; car, de quelque manière que nous les ayons acquises, elles n'en restent pas moins sous son empire : et n'est-ce pas pour le démontrer qu'elle nous a chargés de loger des hôtes importuns et nuisibles, les rats dans nos maisons, l'hirondelle sous nos [redacted]

et y jouit de son petit domaine et des moyens de subsistance que l'étendue ou le défaut de ses facultés restreint ou multiplie. Et comme tous les degrés de l'échelle des êtres, tous les points de l'existence possible doivent être remplis, quelques espèces, bornées à une seule manière de vivre, réduites à un seul moyen de subsister, ne peuvent varier l'usage des instrumens imparfaits qu'ils tiennent de la Nature : c'est ainsi que les cuillers arrondies du bec de la spatule paroissent uniquement propres à ramasser les coquillages ; que la petite lanière flexible et l'arc rebroussé du bec de l'avocette, la réduisent à vivre d'un aliment aussi mou que le frai des poissons ; que l'huîtrier n'a son bec en hache que pour ouvrir les écailles, d'entre lesquelles il tire sa pâture ; et que le bec-croisé pourroit à peine se servir de sa pince brisée, s'il ne savoit l'appliquer pour soulever l'enveloppe ou écaille qui recèle la graine des sapins ; *enfin*, que l'oiseau nommé *bec-en-ciseaux* *ne peut ni* mordre de côté, ni ramasser *devant soi*, *ni* becquer en avant, son bec

étant composé de deux pièces excessivement inégales, dont la mandibule inférieure, alongée et avancée hors de toute proportion, dépasse de beaucoup la supérieure, qui ne fait que tomber sur celle-ci, comme un rasoir sur son manche. Pour atteindre et saisir avec cet instrument disproportionné, et pour se servir d'un organe aussi défectueux, l'oiseau est réduit à raser en volant la surface de la mer, et à la sillonner avec la partie inférieure du bec plongée dans l'eau, afin d'attraper en-dessous le poisson et l'en-

tie près de la tête est rouge, ainsi que les pieds, qui sont conformés comme ceux des mouettes. Le bec-en-ciseaux est à peu près de la taille de la petite mouette cendrée ; il a tout le dessous du corps, le devant du cou et le front blancs ; il a aussi un trait blanc sur l'aile, dont quelques unes des pennes, ainsi que les latérales de la queue, sont en partie blanches ; tout le reste du plumage est noir ou d'un beau noirâtre dans quelques individus : c'est même simplement du brun, ce qui paroît désigner une variété d'âge ; car, selon Catesby, le mâle et la femelle sont de la même couleur.

On a trouvé ces oiseaux sur les côtes de la Caroline et sur celles de la Guiane. Ils sont nombreux dans ce dernier parage et paroissent en troupes, presque toujours au vol, ne s'abattant sur les vases que pour se reposer. Quoique leurs ailes soient très-longues, on a remarqué que leur vol est lent ; s'il étoit rapide, il ne leur permettroit pas de discerner la proie qu'ils ne peuvent enlever qu'en passant. Suivant les observations de M. de la Borde,

ils vont, dans la saison des pluies, nicher sur les îlets, et particulièrement sur le *Grand-Connétable*, près des terres de Cayenne.

L'espèce paroît propre aux mers de l'Amérique; et pour la placer aux Indes orientales, il ne suffit pas de la notice donnée par le continuateur de Ray, sur un simple dessin envoyé de Madras, et qui pouvoit avoir été fait ailleurs. Il nous paroît aussi que le coupeur d'eau des mers méridionales, cité souvent par le capi-

[redacted]

LE NODDI*.

L'HOMME, si fier de son domaine, et qui en effet commande en maître sur la terre qu'il habite, est à peine connu dans une autre grande partie du vaste empire de la Nature ; il trouve sur les mers des ennemis au-dessus de ses forces, des obstacles plus puissans que son art, et des périls plus grands que son courage : ces barrières du monde qu'il a osé franchir, sont les écueils où se brise son audace, où tous les élémens conjurés contre lui conspirent à sa perte, où la Nature en un mot veut régner seule sur un domaine qu'il s'efforce vainement d'usurper ; aussi n'y paroît-il qu'en fugitif plutôt qu'en maître. S'il en trouble les habitans, si

* Voyez les planches enluminées, n° 997, sous le nom de *mouette brune de la Louisiane*. *Noddy*, en anglois, signifie *sot*, *étourdi* ; et cette *dénomination* a rapport au naturel de l'oiseau. *Voyez ci-dessus son histoire*.

Tom 17.

Pl 7. Pag 9



... au fond de ses
voit bientôt les frimas, les ven
orages, balayer de la surface des
hôtes importuns et destructeurs
peuvent que par instans troubl
repos et leur liberté.

Et en effet, les animaux que la N
avec des moyens et des facultés bi
foibles en apparence, a rendus bie
forts que nous contre les flots et les
pêtes, tels que la plupart des oisea
'agiens, ne nous connoissent pas;
aissent approcher, saisir même, av
écurité que nous appelons ...

apparente, ou plutôt de cette profonde sécurité qui caractérise les oiseaux des grandes mers. Le noddi dont il est ici question, a été nommé *moineau fou* (*passer stultus*), dénomination néanmoins très-impropre, puisque le noddi n'est rien moins qu'un moineau, et qu'il ressemble à une grande hirondelle de mer ou à une petite mouette, et que, dans la réalité, il forme une espèce moyenne entre ces deux genres d'oiseaux ; car il a les pieds de la mouette et le bec conformé comme celui de l'hirondelle de mer. Tout son plumage est d'un brun noir, à l'exception d'une plaque blanche en forme de calotte au sommet de la tête. Sa taille est à peu près celle de la grande hirondelle de mer.

Nous avons adopté le nom de *noddi*, qui se lit fréquemment dans les relations des voyageurs anglois, parce qu'il exprime l'étourderie ou l'assurance folle avec laquelle cet oiseau vient se poser sur les mâts et sur les vergues des navires, et même sur la main que les matelots lui tendent.

L'espèce ne paroît pas s'être étendue

... ... une frégate; ils couvre
ur-tout le rocher du Grand-Connétabl
l'où ils viennent voltiger autour d
vaisseaux; et lorsqu'on tire un coup
canon, ils se lèvent et forment par le
multitude un nuage épais ». Catesby l
également vus pêcher en grand nombr
lant ensemble et s'abaissant continue
ment à la surface de la mer, pour enle
les petits poissons, dont les troupe
colonne sont chassées et pressées pa
grands vents. Cette pêche semble s
e, de la part de ces oiseaux, avec beau
p de plaisir et de gaieté, si l'on e
à par le ...

L'AVOCETTE *.

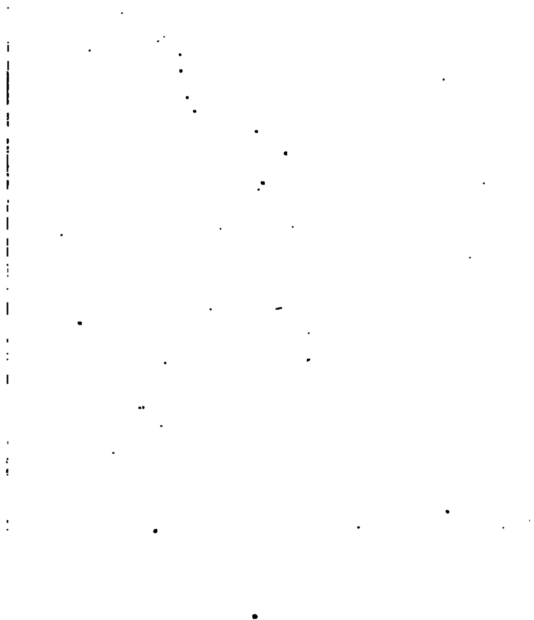
Les oiseaux à pieds palmés ont presque tous les jambes courtes ; l'avocette les a très-longues, et cette disproportion, qui suffiroit presque seule pour distinguer cet oiseau des autres palmipèdes, est accompagnée d'un caractère encore plus frappant par sa singularité ; c'est le renversement du bec : sa courbure, tournée en haut, présente un arc de cercle relevé, dont le centre est au-dessus de la tête. Ce bec est d'une substance tendre et presque membraneuse à sa pointe ; il est mince, foible, grêle, comprimé horizontale-

* Voyez les planches enluminées, n° 353.

Ce nom vient de l'italien, *avocetta*. L'avocette porte encore en Italie les noms de *beccotorto*, *beccorella* ; et sur le lac Majeur, *spinzago d'aqua*, pour la distinguer de l'autre *spinzago*, qui est le courlis.

En allemand, *Krembder wasser vogel, schabel, schnabel* ; et en Autriche, *kramb-schabl* ; en anglois, *scooper*.





...uue défense et ...
...au effort. C'est encore une de ces erre...
ou, si l'on veut, de ces essais de la
ture, au-delà desquels elle n'a pu pas...
sans détruire elle-même son ouvrage; c...
en supposant à ce bec un degré de cou...
bure de plus, l'oiseau ne pourroit a...
teindre ni saisir aucune sorte de nourr...
ture, et l'organe donné pour la subsistanc...
et la vie ne seroit qu'un obstacle qui pro...
duiroit le dépérissement et la mort. L'o...
doit donc regarder le bec de l'avocett...
comme l'extrême des modèles qu'a pu
tracer ou du moins conserver la Nature...
et c'est en même temps et par la mêm...
raison le trait le plus éloigné du dessi...
des formes sous lesquell...

aussi qu'il mange des vers; car l'on ne trouve ordinairement dans ses viscères qu'une matière glutineuse, grasse au toucher, d'une couleur tirant sur le jaune orangé, dans laquelle on reconnoît encore le frai du poisson et les débris d'insectes aquatiques. Cette substance gélatineuse est toujours mêlée dans le ventricule de petites pierres blanches et crystallines [1], et quelquefois il y a dans les intestins une matière grise ou d'un verd terreux, qui paroît être ce sédiment limoneux que les eaux douces, entraînées par les pluies, déposent sur le fond de leur lit. L'avocette fréquente les embouchures des rivières et des fleuves [2], de préférence aux autres plages de la mer.

Cet oiseau, qui n'est qu'un peu plus gros que le vanneau, a les jambes de sept à huit pouces de hauteur, le cou long et la tête arrondie. Son plumage est d'un blanc de neige sur tout le devant du corps, et coupé de noir sur le dos;

[1] *Willughby* dit n'avoir trouvé rien autre chose.

[2] *Du moins* sur nos côtes de Picardie, où ces *observations* ont été faites.

..., sur des fonds c
, de cinq à six pouces d'eau ; m
r parcourir les eaux plus profonde
se met à la nage, et dans tous s
ivemens elle paroît vive, alerte, i
stante. Elle séjourne peu dans le
mes lieux, et dans ses passages sur no
s de Picardie, en avril et en novembre,
part souvent dès le lendemain de son
ée, en sorte que les chasseurs ont
peine à en tuer ou saisir quelques
Elles sont encore plus rares dans
eur des terres que sur les côtes ;
ant M. Salerne dit qu'on e...
er assez lo...

en Suède, à la pointe du sud de l'île d'Oéland, sur les côtes orientales de la Grande-Bretagne ; il en arrive aussi des volées sur la côte occidentale de cette île, qui n'y séjournent qu'un mois ou deux, et disparoissent à l'approche du grand froid. Ces oiseaux ne font que passer en Prusse. On les voit très-rarement en Suisse, et, suivant Aldrovande, ils ne paroissent guère plus souvent en Italie : cependant ils y sont bien connus et bien nommés. Quelques chasseurs ont assuré que leur cri peut s'exprimer par les syllabes *crex*, *crex* : mais ce léger indice ne suffit pas pour qu'on puisse soupçonner que l'oiseau nommé *crex* par Aristote, soit le même que l'avocette ; car le *crex*, dit ce philosophe, est en guerre avec le loriot et le merle : or il est très-certain que l'avocette n'a rien à démêler avec ces deux oiseaux des bois ; et d'ailleurs ce cri *crex*, *crex*, est également celui de la barge et du râle de terre.

On trouve à la plupart des avocettes *de la boue* sur le croupion, et les plumes *en paroissent* usées par les frottemens ;

.. pour le placer d
repos que pour s'en servir dans l'
à moins que l'oiseau ne dorme,
les pigeons, la tête sur la poitrine.

L'observateur qui nous commu
ces faits *, est persuadé que l'avo
dans le premier âge, est grise; et c
fonde son opinion, c'est qu'au tem
passage de novembre on en voit plus
qui ont les extrémités des plumes sc
aires grises, ainsi que celles du croup
r ces plumes et celles qui couvren
les, sont celles qui conservent le
ng-temps la livrée de la nai...

L'AVOCETTE *.

Les oiseaux à pieds palmés ont presque tous les jambes courtes ; l'avocette les a très-longues, et cette disproportion, qui suffiroit presque seule pour distinguer cet oiseau des autres palmipèdes, est accompagnée d'un caractère encore plus frappant par sa singularité ; c'est le renversement du bec : sa courbure, tournée en haut, présente un arc de cercle relevé, dont le centre est au-dessus de la tête. Ce bec est d'une substance tendre et presque membraneuse à sa pointe ; il est mince, foible, grêle, comprimé horizontale-

* Voyez les planches enluminées, n° 353.

Ce nom vient de l'italien, *avocetta*. L'avocette porte encore en Italie les noms de *beccotorto, beccorella ;* et sur le lac Majeur, *spinzago d'aqua*, pour la distinguer de l'autre *spinzago*, qui est le courlis.

En allemand, *Krembder wasser vogel, schabel, schnabel ;* et en Autriche, *kramb-schabl ;* en anglois, *scooper*.



... son ouvrage ; car,
supposant à ce bec un degré de courre de plus, l'oiseau ne pourroit atndre ni saisir aucune sorte de nourrie, et l'organe donné pour la subsistance a vie ne seroit qu'un obstacle qui proroit le dépérissement et la mort. L'on t donc regarder le bec de l'avocette ame l'extrême des modèles qu'a pu cer ou du moins conserver la Nature, c'est en même temps et par la même on le trait le plus éloigné du dessin formes sous lesquelles se présente le dans tous les autres oiseaux.

est même difficil...

grasse au to
t sur le jaune
n reconnoît en-
t les débris d'in-
substance gélati-
ée dans le ventri-
lanches et crystal-
il y a dans les
grise ou d'un verd
tre ce sédiment li-
douces, entraînées
sent sur le fond de
fréquente les embou-
et des fleuves [2], de
tres plages de la mer.
n'est qu'un peu plus
eau, a les jambes de
es de hauteur, le cou
rrondie. Son plumage
neige sur tout le devant
upé de noir sur le dos;

n'avoir trouvé rien autre chose.
nos côtes de Picardie, où ces
é faites.

arr
gr
une
l'int
cep
s'ava
assur
nom
qu'il
Il
avo
pro
Mi

... sont bleus. ...anche, le bec noir ...

On voit l'avocette courir, à la ... de ses hautes jambes, sur des fond... verts de cinq à six pouces d'eau ; pour parcourir les eaux plus profon... elle se met à la nage, et dans tou... mouvemens elle paroît vive, alerte, constante. Elle séjourne peu dans mêmes lieux, et dans ses passages sur ... côtes de Picardie, en avril et en novembr... elle part souvent dès le lendemain de so... arrivée, en sorte que les chasseurs on... grand'peine à en tuer ou saisir quelques unes. Elles sont encore plus rares dans l'intérieur des terres que sur l... cependant M. Salern... s'avancer...

en Suède, à la pointe du sud de l'île d'Oéland, sur les côtes orientales de la Grande-Bretagne; il en arrive aussi des volées sur la côte occidentale de cette île, qui n'y séjournent qu'un mois ou deux, et disparoissent à l'approche du grand froid. Ces oiseaux ne font que passer en Prusse. On les voit très-rarement en Suisse, et, suivant Aldrovande, ils ne paroissent guère plus souvent en Italie : cependant ils y sont bien connus et bien nommés. Quelques chasseurs ont assuré que leur cri peut s'exprimer par les syllabes *crex*, *crex* : mais ce léger indice ne suffit pas pour qu'on puisse soupçonner que l'oiseau nommé *crex* par Aristote, soit le même que l'avocette ; car le *crex*, dit ce philosophe, est en guerre avec le loriot et le merle : or il est très-certain que l'avocette n'a rien à démêler avec ces deux oiseaux des bois ; et d'ailleurs ce cri *crex*, *crex*, est également celui de la barge et du râle de terre.

On trouve à la plupart des avocettes de la boue sur le croupion, et les plumes en paroissent usées par les frottemens ;

oiseaux essuient ... à leurs plumes, ou l'y logent dormir, sa forme ne paroissant pas m embarrassante pour le placer durar repos que pour s'en servir dans l'acti à moins que l'oiseau ne dorme, com les pigeons, la tête sur la poitrine.

L'observateur qui nous communiq ces faits *, est persuadé que l'avocett dans le premier âge, est grise; et ce q fonde son opinion, c'est qu'au temps d passage de novembre on en voit plusieu qui ont les extrémités des plumes scapu laires grises, ainsi que celles du croupion or ces plumes et celles qui couvrent le ailes, sont celles qui conservent le plu long-temps la livrée d...

E T T E *.

palmés ont presque
rtes ; l'avocette les a
te disproportion, qui
ule pour distinguer cet
almipèdes, est accom-
tère encore plus frap-
arité ; c'est le renverse-
courbure, tournée en
un arc de cercle relevé,
t au-dessus de la tête. Ce
stance tendre et presque
sa pointe ; il est mince,
comprimé horizontale-

nches enluminées, n° 353.
de l'italien, *avocetta*. L'avocette
talie les noms de *beccotorto, bec-*
e lac Majeur, *spinzago d'aqua*,
er de l'autre *spinzago*, qui est le

, *frembder wasser vogel, schabel,*
en Autriche, *kramb-schabl* ; en
r.







... desquels elle n'a pu pas
détruire elle-même son ouvrage ; c
upposant à ce bec un degré de co
de plus, l'oiseau ne pourroit a
dre ni saisir aucune sorte de nourr
, et l'organe donné pour la subsistanc
vie ne seroit qu'un obstacle qui pro
oit le dépérissement et la mort. L'o
donc regarder le bec de l'avocett
ne l'extrême des modèles qu'a pu
ou du moins conserver la Nature,
it en même temps et par la même
le trait le plus éloigné du dessin
rmes sous lesquelles se ...

aussi qu'il mange des vers; car l'on ne trouve ordinairement dans ses viscères qu'une matière glutineuse, grasse au toucher, d'une couleur tirant sur le jaune orangé, dans laquelle on reconnoît encore le frai du poisson et les débris d'insectes aquatiques. Cette substance gélatineuse est toujours mêlée dans le ventricule de petites pierres blanches et crystallines [1], et quelquefois il y a dans les intestins une matière grise ou d'un verd terreux, qui paroît être ce sédiment limoneux que les eaux douces, entraînées par les pluies, déposent sur le fond de leur lit. L'avocette fréquente les embouchures des rivières et des fleuves [2], de préférence aux autres plages de la mer.

Cet oiseau, qui n'est qu'un peu plus gros que le vanneau, a les jambes de sept à huit pouces de hauteur, le cou long et la tête arrondie. Son plumage est d'un blanc de neige sur tout le devant du corps, et coupé de noir sur le dos;

[1] *Willughby* dit n'avoir trouvé rien autre chose.

[2] *Du moins sur nos côtes de Picardie, où ces observations ont été faites.*

verts de cinq à six pouces d'eau ; sur des fonds
pour parcourir les eaux plus profond
elle se met à la nage, et dans tous
mouvemens elle paroît vive, alerte,
constante. Elle séjourne peu dans
mêmes lieux, et dans ses passages sur
ôtes de Picardie, en avril et en novembre
le part souvent dès le lendemain de son
rivée, en sorte que les chasseurs on
and'peine à en tuer ou saisir quelques
es. Elles sont encore plus rares dans
térieur des terres que sur les côtes;
endant M. Salerne dit qu'on
ancer assez

en Suède, à la pointe du sud de l'île d'Oéland, sur les côtes orientales de la Grande-Bretagne ; il en arrive aussi des volées sur la côte occidentale de cette île, qui n'y séjournent qu'un mois ou deux, et disparoissent à l'approche du grand froid. Ces oiseaux ne font que passer en Prusse. On les voit très-rarement en Suisse, et, suivant Aldrovande, ils ne paroissent guère plus souvent en Italie : cependant ils y sont bien connus et bien nommés. Quelques chasseurs ont assuré que leur cri peut s'exprimer par les syllabes *crex*, *crex* : mais ce léger indice ne suffit pas pour qu'on puisse soupçonner que l'oiseau nommé *crex* par Aristote, soit le même que l'avocette ; car le *crex*, dit ce philosophe, est en guerre avec le loriot et le merle : or il est très-certain que l'avocette n'a rien à démêler avec ces deux oiseaux des bois ; et d'ailleurs ce cri *crex*, *crex*, est également celui de la barge e[t] du râle de terre.

On trouve à la plupart des avocett[es] *de la boue sur le* croupion, et les plum[es] *en paroissent* usées par les frotteme[nts]

... oiseaux essuient
...ec à leurs plumes, ou l'y logent
dormir, sa forme ne paroissant pas m...
embarrassante pour le placer duran...
repos que pour s'en servir dans l'acti...
à moins que l'oiseau ne dorme, com...
les pigeons, la tête sur la poitrine.

L'observateur qui nous communiq...
ces faits *, est persuadé que l'avocett...
dans le premier âge, est grise; et ce q...
fonde son opinion, c'est qu'au temps d...
passage de novembre on en voit plusieur...
qui ont les extrémités des plumes scapu-
laires grises, ainsi que celles du croupion...
or ces plumes et celles qui couvrent le...
ailes, sont celles qui conservent le pl...
long-temps la livrée ...

Les vieux ont beaucoup de noir ; mais *les* vieilles femelles en ont presque autant : seulement il paroît que la taille de celles-ci est généralement un peu plus petite, et que la tête des premiers est plus ronde, avec le tubercule charnu qui s'élève sous la peau près de l'œil, plus enflé. Il n'y a pas non plus de quoi établir une variété dans l'espèce sur ce que les avocettes de Suède ont le croupion noir, selon Linnæus, et que celles qui vivent en grand nombre sur un certain lac de basse Autriche, ont le croupion blanc, comme le fait observer Kramer.

Soit timidité, soit finesse, l'avocette évite les piéges, et elle est fort difficile à prendre. Son espèce, comme on l'a vu, n'est bien commune nulle part, et paroît peu nombreuse en individus.





LE FLAMMANT
ou PHÉNICOPTÈRE.

J. Dauquet Sc.

[redacted]

LE COUREUR *.

Tous les oiseaux qui nagent et do[n]
les doigts sont unis par des membranes
ont le pied court, la jambe reculée e[t]
souvent en partie cachée dans le ventre
leurs pieds construits et disposés comme
des rames à large palme, à manche raccourci, à position oblique, semblent être
faits exprès pour aider le mouvement du
petit navire animé : l'oiseau [redacted]
le vaisseau [redacted]

sur de hautes échasses, et, par ce
tère, ils se rapprochent des oisea
rivage; et, tenant à deux grands
très-différens, ces trois espèces fo
un de ces degrés intermédiaires,
ces nuances qu'en tout a tracées
ture.

Ces trois oiseaux à pieds palm
hautes jambes sont l'avocette don
venons de parler, le flammant, o
nicoptère des anciens, et le co
ainsi nommé, dit Aldrovande, de
lérité avec laquelle on le voit cou
les rivages. Ce naturaliste, par q
nous connoissons cet oiseau, no
prend qu'il n'est pas rare en Italie
ne le connoissons point en Fran
selon toute apparence, il ne se
pas dans les autres contrées de l'E
ou du moins il y est extrêmemen
Charleton dit en avoir vu un ind
sans faire mention du lieu d'où il
Selon Aldrovande, les cuisses de
seau coureur sont courtes à pro
de la hauteur des jambes; le bec,
dans son étendue, est noir à la p

... ventre blanc ... couleur de gris-de-fe... pas beau à pointe noire ; deux plumes blan... tout ce que rapporte ce naturaliste, ... rien ajouter sur les dimensions ni la gr... deur du corps, qui, dans sa figure, so... à peu près les mêmes que celles du pl... vier.

Aristote et Athénée parlent égalemen... d'un oiseau à course rapide, sous le nom de *trochilos*, en disant qu'il vient en temps calme chercher sa nourriture sur l'eau. Mais ce *trochilos* est-il un oiseau palmi...ède et nageur, comme le dit Aldro...ande, qui le rapporte à son oiseau cou...ur ? ou, comme l'indique ... *chilos* n'est-il pa... gen...

:*chneumon*. Cette fable a ete app..
avec autant d'absurdité qu'il est
: d'en mettre à l'application d'une
à un petit oiseau des bois, qui est
:let-troglodyte, et cela par une
de nom, le roitelet-troglodyte
quelquefois reçu le nom de *trochi*-
ause de son vol tournoyant *.

ez l'article du *troglodyte*, tome X de cette
, page 136.

LE PHENICOPTERE.

DANS la langue de ce peuple spirituel
sensible, les Grecs, presque tous les m
peignoient l'objet ou caractérisoient
chose, et présentoient l'image ou la d
cription abrégée de tout être idéal
réel. Le nom de *phénicoptère*, oiseau
l'aile de flamme, est un exemple de
rapports sentis qui font la grace et l'én
gie du langage de ces Grecs ingénie
rapports que nous trouvons si rarem
dans nos langues modernes, lesqu

dit ensuite sa vérité dans l'équivoque. Nos plus anciens naturalistes françois prononçoient *flambant* ou *flammant*; peu à peu, l'étymologie oubliée permit d'écrire *flamant* ou *flamand*, et d'un oiseau couleur de feu ou de flamme on fit un oiseau de *Flandre*; on lui supposa même des rapports avec les habitans de cette contrée, où il n'a jamais paru [1]. Nous avons donc cru devoir rappeler ici son ancien nom, qu'on auroit dû lui conserver, comme le plus riche, et si bien approprié, que les Latins crurent devoir l'adopter [2].

[1] Willughby, en remarquant cette dénomination trompeuse, dit que loin que cet oiseau soit fréquent en Flandre, il ne croit pas même qu'on l'y ait jamais vu. Sur quoi Gesner s'abandonne à plusieurs mauvais raisonnemens, trouvant dans la grandeur de ces oiseaux du rapport avec la stature des Flamands, supposant d'ailleurs faussement que la plupart de ceux que l'on voit nous sont apportés de Flandre.

[2] Pline, Apicius, Juvénal, Suétone, tous ont retenu le mot grec, en y ajoutant seulement la terminaison latine *phœnicopterus*.

...ment fléchi en-
ssus vers son milieu, épais et quarré
-dessous comme une large cuiller; ses
mbes d'une excessive hauteur; son cou
ng et grêle; son corps plus haut mon-
, quoique plus petit que celui de la
gogne, offrent une figure d'un beau
zarre et d'une forme distinguée parmi
plus grands oiseaux de rivage.

C'est avec raison que Willughby, par-
it de ces grands oiseaux à pieds demi-
lmés qui hantent le bord des eaux,
s néanmoins nager ni se plonger, les
pelle des espèces isolées, formant un
re à part et non ...

crure *. Tous les doigts sont très-courts, et l'extérieur fort petit; le corps l'est aussi relativement à la longueur des jambes et du cou. Scaliger le compare à celui du héron, et Gesner à celui de la cigogne, en remarquant, ainsi que Willughby, la longueur extraordinaire de son cou effilé. Quand le flammant a pris son entier accroissement, dit Catesby, il n'est pas plus pesant qu'un canard sauvage, et cependant il a cinq pieds de hauteur. Ces grandes différences dans la taille, indiquées par ces auteurs, tiennent à l'âge, ainsi que les variétés qu'ils ont remarquées dans le plumage : il est en général doux, soyeux et lavé de teintes rouges plus ou moins vives et plus ou moins étendues. Les grandes pennes de l'aile sont constamment noires, et ce sont les couvertures grandes et petites, tant intérieures qu'extérieures, qui portent ce beau rouge de feu dont les Grecs frappés tirèrent le nom de *phénicoptère*. Cette couleur s'étend et se nuance par degrés de

* Ce que du Tertre exprime très-bien, en disant que *ses pieds sont à demi marins*.

... et velouté. Le sommet d
la tête, dénué de plumes, un cou très grêle, avec un large bec, donnent à ce oiseau un air tout extraordinaire. Son crâne paroît élevé, et sa gorge dilatée en avant pour recevoir la mandibule inférieure du bec, qui est très-large dès l'origine; les deux mandibules forment un canal arrondi et droit jusque vers le milieu de leur longueur; après quoi la mandibule supérieure fléchit tout d'un coup par une forte courbure, et de convexe qu'elle étoit, devient une lame plate: l'inférieure se plie à proportion
... toujours la f...

remarque de plus un filet qui règne en dedans sous la partie supérieure, et la partage par le milieu : il est noir depuis sa pointe jusqu'à l'endroit où il fléchit, et de là jusqu'à la racine il est blanc dans l'oiseau mort, mais apparemment sujet à varier dans le vivant, puisque Gesner le dit d'un rouge vif; Aldrovande, brun; Willughby, bleuâtre; et Seba, jaune.

« A une tête ronde et petite, dit du « Tertre, est attaché un grand bec, long « de quatre pouces, moitié rouge et moi- « tié noir, et recourbé en forme de cuil- « ler ». MM. de l'académie des sciences, qui ont décrit cet oiseau sous le nom de *bécharu*, disent que le bec est d'un rouge pâle, et qu'il contient une grosse langue bordée de papilles charnues, tournées en arrière, qui remplit la cavité ou la large cuiller de la mandibule inférieure. Wormius décrit aussi ce bec extraordinaire, et Aldrovande remarque combien la Nature s'est jouée dans sa conformation; Ray parle de sa figure étrange : mais aucun d'eux ne l'a examinée assez soigneusement pour décider un point que

…, tandis que l'inférieure est fixe et sans mouvement *.

Des deux figures de cet oiseau données par Aldrovande, et qui lui avoient été envoyées de Sardaigne, l'une n'exprime point les caractères du bec, qui sont assez bien rendus dans l'autre ; et nous devons remarquer à ce sujet que, dans notre planche enluminée même, les traits de ce bec, son renflement, son aplatissement, ne sont pas assez fortement prononcés, et qu'il est figuré trop pointu.

Pline semble mettre cet oiseau au nombre des cigognes, et Seba se persuade…

isolée, mais seul il fait un genre à part; et du reste, quand les anciens placent ensemble les espèces analogues, ce n'est point dans les idées étroites ni suivant les méthodes scholastiques de nos nomenclateurs; c'est en observant dans la Nature par quelles ressemblances des mêmes facultés, des mêmes habitudes, elle rapproche certaines espèces, les rassemble, et en forme, pour ainsi dire, un groupe réuni par des manières communes de vivre et d'être.

On peut s'étonner avec raison de ne point trouver dans Aristote le nom du phénicoptère, quoique nommé dans le même temps par Aristophane, qui le range dans la troupe des oiseaux de marais (λιμναῖοι); mais il étoit rare et peut-être étranger dans la Grèce. Héliodore dit expressément que le phénicoptère est un oiseau du Nil; l'ancien scholiaste sur Juvénal dit aussi qu'il est fréquent en Afrique: cependant il ne paroît pas que ces oiseaux demeurent constamment dans les climats les plus chauds; car on en voit quelques uns en Italie, et en beaucoup plus grand

... montpellier et Ma
..gues, et dans les marais près d'Arles d'où je m'étonne que Belon, observateu si instruit, dise qu'on n'en voit aucun en France qui n'y ait été apporté d'ailleurs. Cet oiseau auroit-il étendu ses migrations d'abord en Italie, où autrefois il ne se voyoit pas, et ensuite jusque sur nos côtes ?

Il est, comme on le voit, habitant des ontrées du Midi, et se trouve dans l'anien continent, depuis les côtes de la éditerranée jusqu'à la pointe la plus istrale de l'Afrique; on en tro...
and nombre d...

les terres voisines au cap ...
ınce, où ils passent le jour sur la
et se retirent la nuit au milieu des
es herbes qui se trouvent dans quel-
endroits des terres adjacentes.

reste, le flammant est certainement
iseau voyageur, mais qui ne fré-
te que les climats chauds et tempé-
et ne visite pas ceux du Nord. Il est
qu'on le voit, dans certaines saisons,
ître en divers lieux, sans qu'on
e précisément d'où il arrive : mais
is on ne l'a vu s'avancer dans les
s septentrionales; et s'il en paroît
ques uns dans nos provinces inté-
res de France, seuls et égarés, ils
... par quelque

... la côte de Venezuela, près de l'île Blanche et de l'île d'*Aves*, et sur l'île de la *Roche*, qui n'est qu'un amas d'écueils. Ils sont bien connus à Cayenne, où les naturels du pays leur donnent le nom de *tococo*; on les voit border le rivage de la mer ou voler en troupes. On les retrouve dans les îles de Bahama. Hans Sloane les place dans le catalogue des oiseaux de la Jamaïque; Dampier les retrouve à Rio de la Hacha. Ils sont en très-grand nombre à Saint-Domingue, aux Antilles et aux îles Caribes, où ils se tiennent dans les petits lacs salés et sur les lagunes ...

remarque de plus un filet qui règne en dedans sous la partie supérieure, et la partage par le milieu ; il est noir depuis sa pointe jusqu'à l'endroit où il fléchit, et de là jusqu'à la racine il est blanc dans l'oiseau mort, mais apparemment sujet à varier dans le vivant, puisque Gesner le dit d'un rouge vif ; Aldrovande, brun ; Willughby, bleuâtre ; et Seba, jaune.

« A une tête ronde et petite, dit du « Tertre, est attaché un grand bec, long « de quatre pouces, moitié rouge et moi- « tié noir, et recourbé en forme de cuil- « ler ». MM. de l'académie des sciences, qui ont décrit cet oiseau sous le nom de *bécharu*, disent que le bec est d'un rouge pâle, et qu'il contient une grosse langue bordée de papilles charnues, tournées en arrière, qui remplit la cavité ou la large cuiller de la mandibule inférieure. Wormius décrit aussi ce bec extraordinaire, et Aldrovande remarque combien la Nature s'est jouée dans sa conformation ; Ray parle de sa figure étrange : mais aucun d'eux ne l'a examinée assez soigneusement pour décider un point que

naturaliste , ... mobile , tandis que l'inférieure ... et sans mouvement *.

Des deux figures de cet oiseau données par Aldrovande , et qui lui avoient été envoyées de Sardaigne , l'une n'exprime point les caractères du bec , qui sont assez bien rendus dans l'autre ; et nous devons remarquer à ce sujet que , dans notre planche enluminée même , les traits de ce bec , son renflement , son aplatissement , ne sont pas assez fortement prononcés , et qu'il est figuré trop pointu.

Pline semble mettre cet oiseau au nombre des cigognes , et Seba se persuade ... chez

isolée, mais seul il fait un genre à part; et du reste, quand les anciens placent ensemble les espèces analogues, ce n'est point dans les idées étroites ni suivant les méthodes scholastiques de nos nomenclateurs; c'est en observant dans la Nature par quelles ressemblances des mêmes facultés, des mêmes habitudes, elle rapproche certaines espèces, les rassemble, et en forme, pour ainsi dire, un groupe réuni par des manières communes de vivre et d'être.

On peut s'étonner avec raison de ne point trouver dans Aristote le nom du phénicoptère, quoique nommé dans le même temps par Aristophane, qui le range dans la troupe des oiseaux de marais (λιμναῖοι); mais il étoit rare et peut-être étranger dans la Grèce. Héliodore dit expressément que le phénicoptère est un oiseau du Nil; l'ancien scholiaste sur Juvénal dit aussi qu'il est fréquent en Afrique: cependant il ne paroît pas que ces oiseaux demeurent constamment dans les climats les plus chauds; car on en voit quelques uns en Italie, et en beaucoup plus grand

[redacted]

nombre en Espagne, et il est peu d'ar où il n'en arrive pas quelques uns sm côtes de Languedoc et de Provence, ticulièrement vers Montpellier et M tigues, et dans les marais près d'Arl d'où je m'étonne que Belon, observat si instruit, dise qu'on n'en voit auc en France qui n'y ait été apporté d'a leurs. Cet oiseau auroit-il étendu ses m grations d'abord en Italie, où autrefo il ne se voyoit pas, et ensuite jusque su nos côtes ?

Il est, comme on le voit, habitant [redacted] contrées du Midi, [redacted]

s qu'on tue un seul de ces oiseaux ; ils laissent paisiblement s'établir jusqu'au milieu de leurs habitations. On les trouve de même à la baie de Saldana, et dans toutes les terres voisines du cap de Bonne-Espérance, où ils passent le jour sur la côte, et se retirent la nuit au milieu des grandes herbes qui se trouvent dans quelques endroits des terres adjacentes.

Au reste, le flammant est certainement un oiseau voyageur, mais qui ne fréquente que les climats chauds et tempérés, et ne visite pas ceux du Nord. Il est vrai qu'on le voit, dans certaines saisons, paroître en divers lieux, sans qu'on sache précisément d'où il arrive : mais jamais on ne l'a vu s'avancer dans les terres septentrionales ; et s'il en paroît quelques uns dans nos provinces intérieures de France, seuls et égarés, ils semblent y avoir été jetés par quelque coup de vent. M. Salerne rapporte, comme chose extraordinaire, qu'on en a tué un sur la Loire. C'est dans les climats chauds que ses courses s'exécutent, et il les a portées de l'un à l'autre continent ; car

ncos ; il s'en trouve à l
Vénézuela, près de l'île Blanche e
d'*Aves*, et sur l'île de la *Roche*, q
qu'un amas d'écueils. Ils sont bie
nus à Cayenne, où les naturels d
leur donnent le nom de *tococo ;*
voit border le rivage de la mer ou
en troupes. On les retrouve dans l
de Bahama. Hans Sloane les place d
catalogue des oiseaux de la Jamaï
Dampier les retrouve à Rio de la H
Ils sont en très-grand nombre à S
Domingue, aux Antilles et aux île
ribes, où ils se tiennent

les mêmes que ceux de l'Europe et d'Afrique. L'espèce de ces oiseaux semble être unique et plus isolée qu'aucune autre, puisqu'elle s'est refusée à toute variété.

Ces oiseaux font leurs petits sur les côtes de Cuba et des îles de Bahama, dans les plages noyées et sur les îles basses, telles que celle d'*Aves*, où Labat trouva nombre de ces oiseaux et leurs nids. Ce sont de petits tas de terre glaise et de fange amassés du marais, relevés d'environ vingt pouces en pyramide au milieu de l'eau, où leur base baigne toujours, et dont le sommet tronqué, creux et lissé, sans aucun lit de plumes ni d'herbes, reçoit immédiatement les œufs que l'oiseau couve en reposant sur ce petit monticule, les jambes pendantes, dit Catesby, comme un homme assis sur un tabouret, et de manière qu'il ne couve ses œufs que du croupion et du bas-ventre. Cette singulière situation est nécessitée par la longueur de ses jambes, qu'il ne pourroit jamais ranger sous lui s'il étoit accroupi. Dampier décrit de même leur manière de nicher dans l'île de Sal. C'est toujours

dans les lagunes et les mares salées placent leurs nids. Ils ne font que œufs, ou trois au plus ; ces œufs blancs, gros comme ceux de l'oi un peu plus alongés *. Les petits ne mencent à voler que lorsqu'ils ont a presque toute leur grandeur ; ma courent avec une vîtesse singulièr de jours après leur naissance.

Le plumage est d'abord d'un gris et cette couleur devient plus fon mesure que leurs plumes croissent ;

[redacted]

mage, l'aile est colorée la première, et le rouge y est toujours plus éclatant que par-tout ailleurs : cette couleur s'étend ensuite de l'aile sur le croupion, puis sur le dos et la poitrine, et jusque sur le cou ; il y a seulement dans quelques individus de légères variétés de nuances qui paroissent suivre les différences du climat : par exemple, nous avons remarqué le rouge plus ponceau dans le flammant du Sénégal, et plus orangé dans celui de Cayenne, seule différence qui ne suffit pas pour constituer deux espèces, comme l'a fait Barrère.

Leur nourriture dans tout pays est à peu près la même ; ils mangent des coquillages, des œufs de poissons et des insectes aquatiques : ils les cherchent dans la vase en y plongeant le bec et partie de la tête ; ils remuent en même temps et continuellement les pieds de haut en bas pour porter la proie avec le limon dans leur bec, dont la dentelure sert à la retenir. C'est, dit Catesby, une petite *graine ronde* semblable au millet, qu'ils *élèvent ainsi* en agitant la vase, qui fait

plages noyées de l'Amérique, qu'
vent l'être dans les terres basses d
où M. de Maupertuis dit avoir vu
tout couverts de ces œufs d'insec
ressembloient à de la graine de m
paremment ces oiseaux trouvent a
de l'Amérique cet aliment en abon
mais sur les côtes d'Europe ou les
nourrir de poissons, les dentelures
leur bec est armé n'étant pas moin
pres que des dents à retenir cette
glissante.

Ils paroissent comme attachés au
vages de la mer; si l'on en voit

Ces oiseaux sont toujours en troupes; et pour pêcher ils se forment naturellement en file ; ce qui de loin présente une vue singulière, comme de soldats rangés en ligne. Ce goût de s'aligner leur reste, même lorsque, placés l'un contre l'autre, ils se reposent sur la plage : ils établissent des sentinelles et font alors une espèce de garde, suivant l'instinct commun à tous les oiseaux qui vivent en troupes ; et quand ils pêchent, la tête plongée dans l'eau, un d'eux est en vedette, la tête haute, et si quelque chose l'alarme, il jette un cri bruyant qui s'entend de très-loin, et qui est assez semblable au son d'une trompette ; dès-lors toute la troupe se lève et observe dans son mouvement de vol un ordre semblable à celui des grues : cependant, lorsqu'on surprend ces oiseaux, l'épouvante les rend immobiles et stupides, et laisse au chasseur tout le temps de les abattre presque jusqu'au dernier. C'est ce que témoigne du Tertre et c'est aussi ce qui peut concilier les récits contraires des voyageurs, dont les uns représentent les flammans comme

... autres.

Leur chair est un mets recherch[...]
tesby la compare, pour sa délicate[...]
celle de la perdrix; Dampier dit q[...]
est de fort bon goût, quoique ma[...]
du Tertre la trouve excellente, malg[...]
petit goût de marais, et la plupart des v[...]
geurs en parlent de même. M. de Pe[...]
est presque le seul qui la dise mauva[...]
mais, à la différence que peuvent y me[...]
les climats, il faut joindre l'épuisem[...]
de ces oiseaux, qui n'arrivent sur [...]
côtes que fatigués d'un long vol. Les
[...]iens en ont parlé comme d'un [...]
[...]xquis *. Philost[...]

qu'on les voit couvrir leurs tables et des oiseaux rares de Scythie et du superbe phénicoptère. Apicius donne la manière savante de l'assaisonner ; et ce fut cet homme, dont la voracité, dit Pline, engloutissoit les races futures, qui découvrit à la langue du phénicoptère cette saveur qui la fit rechercher comme le morceau le plus rare *. Quelques uns de

* Lampride compte parmi les excès d'Héliogabale celui d'avoir fait paroître à sa table des plats remplis de langues de phénicopteres. Suétone dit que Vitellius rassemblant les délices de toutes les parties du monde, faisoit servir à la fois dans ses festins les foies de scares, les laites de murènes, les cervelles de faisans, et les langues de phénicoptères ; et Martial faisant honte aux Romains de leurs goûts destructeurs, fait dire à cet oiseau, que son beau plumage a frappé les yeux, et que sa langue est devenue la proie des gourmands, tout comme si cette langue eût dû piquer leur goût dépravé, autant que la langue musicale et charmante du rossignol, autre tendre victime de ces déprédateurs.

Dat mihi penna rubens nomen ; sed lingua gulosis
Nostra sapit : quid, si garrula lingua foret ?

..., sert aux mêmes usa
celle du cygne. On peut les app
assez aisément, soit en les prenan
dans le nid, soit même en les at
déja grands dans les piéges, ou c
autre manière; car, quoiqu'ils soie
sauvages dans l'état de liberté, u
captif, le flammant paroît soum
semble même affectionné : et en eff
plus farouche que fier, et la même c
qui le fait fuir, le subjugue quanc
pris. Les Indiens en ont d'entièreme
vés; M. de Peiresc en avoit vu de très
liers, puisqu'il donne plusieurs déta
leur vie d

bec, et l'appuyant à terre comme un pied ou une béquille. Ils dorment peu et ne reposent que sur une jambe, l'autre retirée sous le ventre ». Néanmoins ils sont délicats et assez difficiles à élever dans nos climats : même il paroît qu'avec assez de docilité pour se plier aux habitudes de la captivité, cet état est très-contraire à leur nature, puisqu'ils ne peuvent le supporter long-temps, et qu'ils y languissent plutôt qu'ils ne vivent ; car ils ne cherchent pas à se multiplier, et jamais ils n'ont produit en domesticité.



LE CYGNE.

.. société, soit des
soit des hommes, la violence
rans; la douce autorité fait le
lion et le tigre sur la terre, l'
vautour dans les airs, ne règ
par la guerre, ne dominent qu
bus de la force et par la cruauté,
que le cygne règne sur les eaux à
titres qui fondent un empire de
grandeur, la majesté, la douceu
des puissances, des forces, du cou
la volonté de n'en pas abuser e
les employer que pour la défense,
combattre et vaincre sans jama
quer : roi pai...

sans le provoquer, sans le craindre; il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide, et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi; tous les oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la Nature : il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille *, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les graces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel; il plaît à tous les

* Les anciens croyoient que le cygne épargnoit non seulement les oiseaux, mais même les poissons; ce qu'Hésiode indique dans son *Bouclier d'Hercule*, en représentant des poissons nageant *tranquillement* à côté du cygne.

« L'intérêt, dit M. Baillon, qui
« l'homme à domter les animaux, e
« voiser des oiseaux, n'a eu aucune pa
« mesticité du cygne. Sa beauté et l'é
« sa forme l'ont engagé à l'approcher
« bitation uniquement pour l'orner. Il
« tous les temps, plus d'égards pour lui
« les autres êtres dont il s'est rendu n
« ne l'a pas tenu captif; il l'a destiné à
« les eaux de ses jardins, et l'a laissé y
« toutes les douceurs de la liberté.....
« dance et le choix de la nourriture ont a
« le volume du corps du cygne privé : mais
« n'en a perdu rien de son él...

répandu sur aucune autant de ces graces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmans ouvrages ; coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvemens flexibles et ressentis ; attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon ; tout dans le cygne respire la volupté : l'enchantement que nous font éprouver les graces et la beauté, tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour [1] ; tout justifie la spirituelle et riante mythologie d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles [2].

[1] Horace attelle des cygnes au char de Vénus :

Quæ Cnidon
Fulgentesque tenet Cycladas, et Paphon
Junctis visit oloribus.
(*Carm.* lib. III, od. 28.)

[2] Hélène, née de Léda et d'un cygne, dont, suivant l'antiquité, Jupiter avoit pris la figure. Euripide, pour peindre la beauté d'Hélène, en faisant en même temps allusion à sa naissance, la *désigne par* l'épithète ὄμμα κυκνόπτερον, *forma cycnea.*

.. plus beau modèle qu(
nous ait offert pour l'art de l
tion *. Son cou élevé et sa poit
vée et arrondie semblent en eff
la proue du navire fendant l'o
large estomac en représente la car
corps penché en avant pour ci
redresse à l'arrière et se relève en
la queue est un vrai gouvernail ; l
sont de larges rames, et ses grand
demi-ouvertes au vent et doucem
flées sont les voiles qui poussent
seau vivant, navire et pilote à la f

Fier de sa noblesse, jalou
té le cyg

qu'on les voit couvrir leurs tables et des oiseaux rares de Scythie et du superbe phénicoptère. Apicius donne la manière savante de l'assaisonner ; et ce fut cet homme, dont la voracité, dit Pline, engloutissoit les races futures, qui découvrit à la langue du phénicoptère cett saveur qui la fit rechercher comme le morceau le plus rare *. Quelques uns d

* Lampride compte parmi les excès d'Héliogabale celui d'avoir fait paroître à sa table des plats remplis de langues de phénicopteres. Suétone dit que Vitellius rassemblant les délices de toutes les parties du monde, faisoit servir à la fois dans ses festins les foies de scares, les laites de murènes, les cervelles de faisans, et les langues de phénicoptères ; et Martial faisant honte aux Romains de leurs goûts destructeurs, fait dire à cet oiseau que son beau plumage a frappé les yeux, et que sa langue est devenue la proie des gourmands, tout comme si cette langue eût dû piquer leur goût dépravé, autant que la langue musicale et charmante du rossignol, autre tendre victime de ces déprédateurs.

Dat mihi penna rubens nomen ; sed lingua gulosis
Nostra sapit : quid, si garrula lingua foret ?

... oiseaux, ge
... duvet, sert aux mêmes u
celle du cygne. On peut les ap
assez aisément, soit en les prena
dans le nid, soit même en les a
déja grands dans les piéges, ou
autre manière; car, quoiqu'ils soi
sauvages dans l'état de liberté,
captif, le flammant paroît soum
semble même affectionné : et en eff
plus farouche que fier, et la même c
qui le fait fuir, le subjugue quand
pris. Les Indiens en ont d'entièreme
vés; M. de Peiresc en avoit vu de trè
liers, puisqu'il donn...

bec, et l'appuyant à terre comme un
ou une béquille. Ils dorment peu et
reposent que sur une jambe, l'autre
tirée sous le ventre ». Néanmoins ils
délicats et assez difficiles à élever d
nos climats : même il paroît qu'avec a
de docilité pour se plier aux habitu
de la captivité, cet état est très-contr
à leur nature, puisqu'ils ne peuven
supporter long-temps, et qu'ils y l
guissent plutôt qu'ils ne vivent ; car
ne cherchent pas à se multiplier, et jan
ils n'ont produit en domesticité.





LE CYGNE.

J Pauquet S.

..., soit des anim
soit des hommes, la violence fit le
rans; la douce autorité fait les roi
lion et le tigre sur la terre, l'aigle
vautour dans les airs, ne règnent
par la guerre, ne dominent que pa
bus de la force et par la cruauté, au
que le cygne règne sur les eaux à tou
titres qui fondent un empire de paix
grandeur, la majesté, la douceur; a
des puissances, des forces, du courage
la volonté de n'en pas abuser et de
les employer que pour la défense, il
combattre et vaincre sans jamais a
quer : roi paisible de...

sans le provoquer, sans le craindre ; il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide, et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi ; tous les oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la Nature : il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi ; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille *, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les graces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel ; il plaît à tous les

* Les anciens croyoient que le cygne épargnoit non seulement les oiseaux, mais même les poissons ; ce qu'Hésiode indique dans son *Bouclier d'Hercule*, en représentant des poissons nageant *tranquillement* à côté du cygne.

... intérêt, dit M. Baillon, qui a détern... homme à dompter les animaux, et à ap... iser des oiseaux, n'a eu aucune part à la ...sticité du cygne. Sa beauté et l'élégance ... forme l'ont engagé à l'approcher de son ... ation uniquement pour l'orner. Il a eu, d... s les temps, plus d'égards pour lui que p... autres êtres dont il s'est rendu maître; ... l'a pas tenu captif; il l'a destiné à déco... eaux de ses jardins, et l'a laissé y jouir ...es les douceurs de la liberté..... L'abo... ce et le choix de la nourriture ont augmen... olume du corps du cygne privé : mais sa form... a perdu rien de son élégance ; il a conser... mêmes graces et la même ...

répandu sur aucune autant de ces graces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmans ouvrages ; coupe de corps élégante , formes arrondies , gracieux contours , blancheur éclatante et pure , mouvemens flexibles et ressentis ; attitudes tantôt animées , tantôt laissées dans un mol abandon ; tout dans le cygne respire la volupté : l'enchantement que nous font éprouver les graces et la beauté, tout nous l'annonce , tout le peint comme l'oiseau de l'amour[1] ; tout justifie la spirituelle et riante mythologie d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles[2].

[1] Horace attelle des cygnes au char de Vénus :

Quæ Cnidon
Fulgentesque tenet Cycladas , et Paphon
Junctis visit oloribus.
(*Carm.* lib. III , od. 28.)

[2] Hélène, née de Léda et d'un cygne, dont, suivant l'antiquité, Jupiter avoit pris la figure. Euripide, pour peindre la beauté d'Hélène, en faisant en même temps allusion à sa naissance, la *désigne par* l'épithète ομμα κυκνόπτερον, *forma cycnea.*

- p... beau modèle que la N
ous ait offert pour l'art de la na
on *. Son cou élevé et sa poitrine
ée et arrondie semblent en effet fig
proue du navire fendant l'onde ;
rge estomac en représente la carène
rps penché en avant pour cingle
dresse à l'arrière et se relève en poi
queue est un vrai gouvernail ; les p
nt de larges rames, et ses grandes a
mi-ouvertes au vent et doucement
es sont les voiles qui poussent le v
u vivant, navire et pilote à la fois.
ier de sa noblesse, jaloux de sa be
le cygne

voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée; soit que s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent [1], il vienne se faire admirer de plus près en étalant ses beautés, et développant ses graces par mille mouvemens doux, ondulans et suaves.

Aux avantages de la Nature, le cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer [2] : libre

[1] Le cygne nage avec beaucoup de grace et rapidement quand il veut; il vient à ceux qui l'appellent. (*Salerne,* page 405.) M. Salerne dit au même endroit que, quand on veut faire venir le cygne à soi, on l'appelle *godard*.

Suivant M. Frisch, on lui donne, en allemand, le nom de *frank,* et il s'approche à ce nom.

[2] Le cygne renfermé dans une cour est toujours triste; le gravier lui blesse les pieds; il fait tous ses efforts pour fuir et s'envoler, et il part en effet, si l'on n'a pas l'attention de lui couper les ailes à chaque mue. J'en ai vu un, dit M. Baillon, qui a vécu ainsi pendant trois ans; il étoit inquiet ou

.. au large, ou venir, longeant la r
briter sous les bords, se cacher (
joncs, s'enfoncer dans les anses
is écartées, puis, quittant sa solitu
enir à la société, et jouir du pla
il paroît prendre et goûter en s'app
nt de l'homme, pourvu qu'il tro
nous ses hôtes et ses amis, et non
tres et ses tyrans.

hez nos ancêtres, trop simples ou tr
s pour remplir leurs jardins des bea
roides de l'art, en place des beaut
s de la Nature, les cygnes étoient
ssion de faire l'ornement de tout

les tristes fossés des châteaux ; ils décoroient la plupart des rivières[1], et même celle de la capitale[2], et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs celui de peupler de ces beaux oiseaux les bassins de ses maisons royales. On peut encore jouir aujourd'hui du même spectacle sur les belles eaux de Chantilly, où les cygnes font un des ornemens de ce lieu vraiment délicieux, dans lequel tout respire le noble goût du maître.

Le cygne nage si vîte, qu'un homme marchant rapidement au rivage, a grande peine à le suivre. Ce que dit Albert, qu'il nage bien, marche mal et vole médiocrement, ne doit s'entendre, quant au vol, que du cygne abâtardi par une domesticité forcée ; car, libre sur nos eaux, et sur-tout sauvage, il a le vol très-haut et

[1] Suivant Volaterran, on n'en nourrissoit pas moins de quatre mille sur la Tamise.

[2] Témoin le nom de l'*île aux cygnes*, donné encore à ce terrain qu'embrassoit la Seine au-dessous des Invalides.

...ıque attribue à
gnes ce que Pindare feint des
gles que Jupiter fit partir des deux
posés du monde, pour en marque
ilieu au point où ils se rencontrèren
Le cygne, supérieur en tout à l'oie,
vit guère que d'herbages et de grain
t se procurer une nourriture plus dé
e et moins commune [2]; il ruse sa
se pour attraper et saisir du poisson;
nd mille attitudes différentes pour
ès de sa pêche, et tire tout l'ava
possible de son adresse et de
de force; il sait éviter ses en...
ur résister ...

coup d'aile pourroit casser la jambe d'un homme, tant il est prompt et violent. Enfin il paroît que le cygne ne redoute aucune embûche, aucun ennemi, parce qu'il a autant de courage que d'adresse et de force *.

Les cygnes sauvages volent en grandes troupes, et de même les cygnes domestiques marchent et nagent attroupés; leur instinct social est en tout très-fortement marqué. Cet instinct, le plus doux de la Nature, suppose des mœurs innocentes, des habitudes paisibles, et ce naturel

* Le cygne, m'écrit le même observateur, ruse sans cesse pour saisir les poissons, qui sont sa nourriture de préférence... Il sait éviter les coups que ses ennemis peuvent lui porter. Si un oiseau de proie menace les petits, le père et la mère les défendent avec intrépidité; ils les rangent autour d'eux, et l'oiseau ravisseur n'ose plus approcher. Si quelques chiens veulent les assaillir, ils vont au-devant et les attaquent. Au reste, le cygne plonge et fuit, si la force de son ennemi est supérieure à la résistance qu'il peut lui opposer; néanmoins ce n'est guère que dans l'obscurité de la nuit et pendant *le sommeil*, que les cygnes sont quelquefois surpris *par les* renards et les loups.

... age extrêmement av
sa belle et douce existence. To
servateurs s'accordent à lui do
très-longue vie; quelques uns
ont porté la durée jusqu'à trois ce
ce qui sans doute est fort exagér
Willughby ayant vu une oie q
preuve certaine, avoit vécu ce
n'hésite pas à conclure de cet ex
que la vie du cygne peut et doit êt
longue, tant parce qu'il est plus
que parce qu'il faut plus de temp
faire éclore ses œufs, l'incubatio
les oiseaux répondant au te...
gestation d...

La femelle du cygne couve pendant six semaines au moins. Elle commence à pondre au mois de février. Elle met, comme l'oie, un jour d'intervalle entre la ponte de chaque œuf. Elle en produit de cinq à huit, et communément six ou sept. Ces œufs sont blancs et oblongs ; ils ont la coque épaisse et sont d'une grosseur très-considérable. Le nid est placé tantôt sur un lit d'herbes sèches au rivage, tantôt sur un tas de roseaux abattus, entassés et même flottans sur l'eau. Le couple amoureux se prodigue les plus douces caresses, et semble chercher dans le plaisir les nuances de la volupté ; ils y préludent en entrelaçant leurs cous ; ils respirent ainsi l'ivresse d'un long embrassement ; ils se communiquent le feu qui les embrase ; et lorsqu'enfin le mâle s'est pleinement satisfait, la femelle brûle encore ; elle le suit, l'excite, l'enflamme de nouveau, et finit par le quitter à regret pour aller éteindre le reste de ses feux en se lavant dans l'eau *.

* *D'où vient l'*opinion de sa prétendue pudeur

..., dans ces momens,
parable qu'à la fureur avec
combat un rival qui vient l
dans la possession de sa bien-ai
ces deux circonstances, oublia
cœur, il devient féroce et se
acharnement; souvent un jour
suffit pas pour vider leur duel
Le combat commence à gran
d'ailes, continue corps à corps
ordinairement par la mort d'un
car ils cherchent réciproquem
touffer en se serrant le cou et
par force la tête plongée dans

sont vraisemblablement ces combats qui ont fait croire aux anciens que les cygnes se dévoroient les uns les autres[1]. Rien n'est moins vrai ; mais seulement ici, comme ailleurs, les passions furieuses naissent de la passion la plus douce, et c'est l'amour qui enfante la guerre[2].

En tout autre temps, ils n'ont que des habitudes de paix ; tous leurs sentimens

[1] *Aristot.* lib. IX, cap. 1. Élien étoit encore plus mal informé, lorsqu'il dit que le cygne tue quelquefois ses petits. Au reste, ces fausses idées tenoient peut-être moins à des faits d'histoire naturelle, qu'à des traditions mythologiques : en effet, tous les *Cycnus* de la Fable furent de fort méchans personnages ; *Cycnus*, fils de Mars, fut tué par Hercule, parce qu'il étoit voleur de grand chemin ; *Cycnus*, fils de Neptune, avoit poignardé Philomène sa mère, il fut tué par Achille ; enfin le beau *Cycnus*, ami de Phaéton, et fils d'Apollon comme lui, étoit inhumain et cruel.

[2] M. Frisch prétend que ce sont les plus vieux cygnes qui sont les plus méchans et qui troublent les plus jeunes, et que, pour assurer la tranquillité *des couvées*, il faut diminuer le nombre de ces *vieux mâles*.

sont dictés par l'amour : aussi propres que voluptueux, ils font toilette assidue chaque jour; on les voit arranger leur plumage, le nettoyer, le lustrer, et prendre de l'eau dans leur bec pour la répandre sur le dos, sur les ailes, avec un soin qui suppose le desir de plaire, et ne peut être payé que par le plaisir d'être aimé. Le seul temps où la femelle néglige sa toilette, est celui de la couvée; les soins maternels l'occupent alors toute entière, et à peine donne-t-elle quelques instans aux besoins de la Nature et à sa subsis-

d'âge que les oiseaux ont pris leur belle robe, d'un blanc pur et sans tache ; ce n'est aussi que dans ce temps qu'ils sont en état de produire.

Les jeunes cygnes suivent leur mère pendant le premier été : mais ils sont forcés de la quitter au mois de novembre, les mâles adultes les chassent, pour être plus libres auprès des femelles. Ces jeunes oiseaux, tous exilés de leur famille, se rassemblent par la nécessité de leur sort commun ; ils se réunissent en troupes et ne se quittent plus que pour s'apparier et former eux-mêmes de nouvelles familles.

Comme le cygne mange assez souvent des herbes de marécages, et principalement de l'algue, il s'établit de préférence sur les rivières d'un cours sinueux et tranquille, dont les rives sont bien fournies d'herbages. Les anciens ont cité le *Méandre*, le *Mincio*, le *Strymon*, le *Caystre*, fleuves fameux par la multitude des cygnes dont on les voit couverts. L'île chérie de Vénus, *Paphos*, en étoit remplie. *Strabon* parle des cygnes d'Espag-

..gions du Midi : néanmo
du Nord semblent être la vraie p
cygne et son domicile de choix ,
c'est dans les contrées septentriona
niche et multiplie. Dans nos pro
nous ne voyons guère de cygnes sa
que dans les hivers les plus rigo
Gesner dit qu'en Suisse on s'atten
rude et long hiver quand on voit a
beaucoup de cygnes sur les lacs.
dans cette même saison rigoureuse
paroissent sur les côtes de France ,
gleterre et sur la Tamise, où il est déf
de les tuer , sous peine d'un
amende. Pl...

t alors avec les sauvages, si
pris la précaution d'ébarber
lumes de leurs ailes.

as quelques uns nichent et
é dans les parties septentrio-
Allemagne, dans la Prusse et
e; et, en suivant à peu près
ide, on les trouve sur les fleuves
of et vers Astracan, en Sibérie,
akutes, à Seleginskoi, et jusqu'au
atka. Dans cette même saison des
on les voit en très-grand nombre
ivières et les lacs de la Lapponie;
ourrissent d'œufs et de chrysalides
spèce de moucheron, dont sou-
surface de ces lacs est couverte.
pons les voient arriver au prin-
lu côté de la mer d'Allemagne;
tie s'arrête en Suède, et sur-tout
nie. Horrebows prétend qu'ils
toute l'année en Islande, et qu'ils
t la mer lorsque les eaux douces
acées; mais s'il en demeure en
elques uns, le nombre suit la loi
ne de migration, et fuit un hiver
rivée des glaces du Groenland

ren
qu'
C
gran
trion
de l'
son,
nest,
de c
ton
s'ava
trou
Ma
boi
lac
an
il

. , ... peuplent la baie
son, d'où vient le nom de *Carry-nest*, que l'on peut traduire *po*
de cygne, imposé par le capitair
ton à cette longue pointe de te
s'avance du nord dans la baie.
trouvé des cygnes jusque sur l
Marbre, qui n'est qu'un amas de r
bouleversés alentour de quelques
lacs d'eau douce. Ces oiseaux so
même très-nombreux au Canada,
il paroît qu'ils vont hiverner en Vi
et à la Louisiane; et ces cygnes d
nada et de la Louisiane, comparés
cygnes sauvages...

Les différences qui se trouvent entre le cygne sauvage et le cygne privé, ont fait croire qu'ils formoient deux espèces distinctes et séparées. Le cygne sauvage est plus petit; son plumage est communément plus gris que blanc [1]; il n'a pas de caroncule sur le bec, qui toujours est noir à la pointe, et qui n'est jaune que près de la tête. Mais, à bien apprécier ces différences, on verra que l'intensité de la couleur, de même que la caroncule ou bourrelet charnu du front, sont moins des caractères de nature que des indices et des empreintes de domesticité. Les couleurs du plumage et du bec étant sujettes à varier dans les cygnes comme dans les autres oiseaux domestiques, on peut donner pour exemple le cygne privé à bec rouge dont parle le docteur Plott [2].

[1] Le cygne représenté dans nos planches enluminées, est le cygne domestique; un individu sauvage conservé au Cabinet du roi, est tout d'un gri blanc universel sur tout le plumage, mais plus fonc et presque brun sur le dos et le sommet de la tête.

[2] *On doit* encore rapporter ici ces cygnes c

... couleur subsiste plus lo[...]
encore dans les sauvages, mais [...]
ils deviennent blancs avec l'ag[...]
Edwards a observé que, dans l[...]
hiver de 1740, on vit aux envi[...]
Londres plusieurs de ces cygnes sa[...]
qui étoient entièrement blancs. [...]
domestique doit donc être regardé
une race tirée anciennement et o[...]
rement de l'espèce sauvage. MM.
Frisch et Linnæus, l'ont présumé [...]
moi, quoique Willughby et Ra[...]
tendent le contraire.

Belon regarde le cygne comme l[...]
grand d[...]

pélican a beaucoup plus d'envergure [1], que le grand albatross a tout au moins autant de corpulence [2], et que le flammant ou phénicoptère a bien plus de hauteur, eu égard à ses jambes démesurées [3]. Les cygnes, dans la race domestique, sont constamment un peu plus gros et plus grands que dans l'espèce sauvage; il y en a qui pèsent jusqu'à vingt-cinq livres. La longueur, du bec à la queue, est quelquefois de quatre pieds et demi, et l'envergure de huit pieds. Au reste, la femelle est en tout un peu plus petite que le mâle.

Le bec, ordinairement long de trois pouces et plus, est, dans la race domestique, surmonté à sa base par un tubercule charnu, renflé et proéminent, qui donne à la physionomie de cet oiseau une sorte d'expression. Ce tubercule est

[1] Voyez l'article de cet oiseau, tome XVI, page 204.

[2] Voyez ci-après l'article de l'*albatross*.

[3] Voyez l'article de cet oiseau, dans ce volume, page 105.

revêtu d'une peau noire, et les côtés de la face, sous les yeux, sont aussi couverts d'une peau de même couleur. Dans les petits cygnes de la race domestique, le bec est d'une teinte plombée : il devient ensuite jaune ou orangé, avec la pointe noire. Dans la race sauvage, le bec est entièrement noir, avec une membrane jaune au front. Sa forme paroît avoir servi de modèle pour le bec des deux familles les plus nombreuses des oiseaux palmipèdes, les oies et les canards : dans tous, le bec est applati, épa-

[redacted]

La chair du cygne est noire et dure, et c'est moins comme un bon mets que comme un plat de parade qu'il étoit servi dans les festins chez les anciens [1], et, par la même ostentation, chez nos ancêtres. Quelques personnes m'ont néanmoins assuré que la chair des jeunes cygnes étoit aussi bonne que celle des oies du même âge.

Quoique le cygne soit assez silencieux, il a néanmoins les organes de la voix conformés comme ceux des oiseaux d'eau les plus loquaces; la trachée-artère, descendue dans le sternum, fait un coude [2], se relève, s'appuie sur les clavicules, et de là, par une seconde inflexion, arrive aux poumons. A l'entrée et au-dessus de

[1] Les Romains l'engraissoient comme l'oie, après lui avoir crevé les yeux, ou en le renfermant dans une prison obscure.

[2] Selon Willughby, cette particularité de conformation est propre au cygne sauvage, et ne se trouve point la même dans le cygne domestique; ce qui semble fonder ce que nous allons rapporter *de la différence* de leur voix: mais cela ne suffiroit *peut-être* pas pour prouver que leurs espèces soient

... chacune un renflement, s'attacl
ux poumons. Cette conformation,
noins quant à la position du larynx,
ommune à beaucoup d'oiseaux d'e
t même quelques oiseaux de rivage
es mêmes plis et inflexions à la trach
rtère, comme nous l'avons remarq
ans la grue; et, selon toute apparenc
est ce qui donne à leur voix ce rete
ssement bruyant et rauque, ces sons
ompette ou de clairon qu'ils font e
ndre du haut des airs et sur les eaux.
Néanmoins la voix habituelle du cygı
ivé est plutôt sourde qu'éclatante; c'e

e les anciens avoie
mot imitatif drensa
paroît, un accent de
ère; l'on n'a pas remar-
en eût de plus doux [1],
du tout sur des cygnes
comme le sont les nôtres
sticité, que les anciens
odeler ces cygnes harmo-
nt rendus si célèbres. Mais
le cygne sauvage a mieux
prérogatives, et qu'avec le
le la pleine liberté, il en a
ccens. L'on distingue en effet
ris, ou plutôt dans les éclats
, une sorte de chant mesuré,
, des sons bruyans de clairon,

ations faites à Chantilly, suivant les vues
marquis d'Amezaga, et que M. Grou-
rétaire des commandemens militaires de
. Mgr le prince de Condé, a bien voulu
soin de rédiger. « Leur voix, dans la saison
mours, et les accens qui leur échappent alors
les momens les plus doux, ressemblent plus
n murmure qu'à aucune espèce de chant. »
I. l'abbé Arnaud, dont le génie est fait pou

... éloignés de la
mélodie et de la variété douce et bri
du ramage de nos oiseaux chanteurs

ranimer les restes précieux de la belle et s
antiquité, a bien voulu concourir avec nous à
fier et à apprécier ce que les anciens ont dit du
du cygne. Deux cygnes sauvages qui se sont ét
d'eux-mêmes sur les magnifiques eaux de Chant
semblent s'être venus offrir exprès à cette inté
sante vérification. M. l'abbé Arnaud est allé jusq
noter leur chant, ou, pour mieux dire, leurs c
harmonieux, et il nous en écrit en ces termes : « (
« ne peut pas dire exactement que les cygnes
« Chantilly chantent, ils crient; mais leurs c
« sont véritablement et constamment modulés. Le
« voix n'est point douce; elle est, au con...
« guë, perçante et ...

Au reste, les anciens ne s'étoient pas contentés de faire du cygne un chantre

« paru y faire attention. Mais si dans le bassin où « ils nagent avec leurs petits, on vient à jeter une « oie, le mâle, après avoir poussé des sons sourds, « fond sur l'oie avec impétuosité, et la saisissant au « cou, il lui plonge, à très-fréquentes reprises, « la tête dans l'eau, et la frappe en même temps « de ses ailes; ce seroit fait de l'oie si l'on ne ve- « noit à son secours : alors, les ailes étendues, le « cou droit et la tête haute, le cygne vient se pla- « cer vis-à-vis de sa femelle, et pousse un cri au- « quel la femelle répond par un cri plus bas d'un « demi-ton. La voix du mâle va du *la* au *si bémol;* « celle de la femelle du *sol dièse* au *la*. La pre- « mière note est brève et de passage, et fait l'effet « de la note que nos musiciens appellent *sensible ;* « de manière qu'elle n'est jamais détachée de la « seconde, et se passe comme un *coulé*. Observez « qu'heureusement pour l'oreille, ils ne chantent « jamais tous deux à la fois : en effet, si, pendant « que le mâle entonne le *si bémol*, la femelle fai- « soit entendre le *la*, ou que le mâle donnât le *la*, « tandis que la femelle donne le *sol dièse*, il en « résulteroit la plus âpre et la plus insupportable « *des dissonances*. Ajoutons que ce dialogue est « *soumis à un rhythme* constant et réglé, à la me-

... ... encore plus perçant, mais beauco
« plus agréable. »

Nous joindrons ici une observation intéressant
qui ne nous a été communiquée qu'après l'impre
sion des premières pages de cet article. « Il y
« une saison où l'on voit les cygnes se réunir
« former une sorte d'association républicaine, po
« le bien commun ; c'est celle des grands froid
« Pour se maintenir au milieu des eaux, dans
« temps qu'elles se glacent, ils s'attroupent et n
« cessent de battre l'eau, de toute la largeur c
« leurs ailes, avec un bruit qu'on entend de for
« loin, et qui se renouvelle avec d'autant plus d
« force dans les momens du jour et de la nuit
« que la gelée prend avec plus d'...

il chantoit encore au moment de son agonie, et préludoit par des sons harmonieux à son dernier soupir. C'étoit, disoient-ils, près d'expirer, et faisant à la vie un adieu triste et tendre, que le cygne rendoit ces accens si doux et si touchans, et qui, pareils à un léger et douloureux murmure, d'une voix basse, plaintive et lugubre, formoient son chant funèbre [1]. On entendoit ce chant lorsqu'au lever de l'aurore, les vents et les flots étoient calmés ; on avoit même vu des cygnes expirant en musique et chantant leurs hymnes funéraires. Nulle fiction en histoire naturelle, nulle fable chez les anciens, n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée ; elle s'étoit emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs : poètes [2], orateurs [3], philosophes même, l'ont adop-

[1] Suivant Pythagore, c'étoit un chant de joie, par lequel cet oiseau se félicitoit de passer à une meilleure vie.

[2] Callimaque, Eschyle, Théocrite, Euripide, Lucrèce, Ovide, Properce, parlent du chant du cygne, et en tirent des comparaisons.

[3] *Voyez Cicéron*; voyez aussi Pausanias et autres.

tée * comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables ; elles étoient aimables et touchantes ; elles valoient bien de tristes, d'arides vérités : c'étoient de doux emblêmes pour les ames sensibles. Les cygnes, sans doute, ne chantent point leur mort ; mais toujours, en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante : *c'est le chant du cygne !*

* Socrate dans Platon, et Aristote lui-même, mais d'après l'opinion commune, et sur des rapports étrangers.

[redacted]

L'OIE *.

DANS chaque genre, les espèces premières ont emporté tous nos éloges, et n'ont laissé aux espèces secondes que le mépris tiré de leur comparaison. L'oie, par rapport au cygne, est dans le même

* Voyez les planches enluminées, n° 985, l'*oie sauvage*.

En ancien françois, *ouë* : le mâle, *jars*; et le petit, *oison*; en latin, *anser*; en italien, *oca*, *papara*; en allemand, *gans*, *ganser*, *ganserich*, et le jeune, *ganselin*; en Espagnol, *ganso*, *pato*; le mâle, *ansar*, *ansarea* ou *bivar*, et le jeune, *patico*, *hijo de pato*; en anglois, *goose*, *geese*.

Ces noms se rapportent à la race domestique de l'oie; les phrases et les noms suivans appartiennent à son espèce sauvage.

En allemand, *wilde ganz*, *grawe ganz*, *schnée ganz*; en espagnol, *ansar bravo*; en italien, *oca salvatica*; en anglois, *wild goose*, *greylagg*; en suédois, *will goas*; en polonois, *ger dzika*; en groenlandois, *nerlech*; en huron, ahonque; en mexicain, *tlalacatl*.

Tom. 17. Pl. 11. Pag. 156.



[redacted]

... dégradation, et rappe
en même temps l'idée d'un modèle p
parfait, n'offre, au lieu des attrib
réels de l'espèce secondaire, que ses c
trastes désavantageux avec l'espèce p
mière. Éloignant donc pour un mome
la trop noble image du cygne, nous tro
verons que l'oie est encore, dans le peup
de la basse-cour, un habitant de distin
tion. Sa corpulence, son port droit, s
démarche grave, son plumage net e
lustré, et son naturel social qui la ren
susceptible d'un fort attachement et d'un
longue reconnoissance, enfin sa vieil
très ancienne

et cette autre plume, instrument de nos pensées, et avec laquelle nous écrivons ici son éloge.

On peut nourrir l'oie à peu de frais, et l'élever sans beaucoup de soins : elle s'accommode à la vie commune des volailles, et souffre d'être renfermée avec elles dans la même basse-cour, quoique cette manière de vivre, et cette contrainte sur-tout, soient peu convenables à sa nature ; car il faut, pour qu'elle se développe en entier et pour former de grands troupeaux d'oies, que leur habitation soit à portée des eaux et des rivages environnés de grèves spacieuses et de gazons ou terres vagues, sur lesquelles ces oiseaux puissent paître et s'ébattre en liberté. On leur a interdit l'entrée des prairies, parce que leur fiente brûle les bonnes herbes, et qu'ils les fauchent jusqu'à terre avec le bec, et c'est par la même raison qu'on les écarte aussi très-soigneusement des blés verds, et qu'on ne leur *laisse* les champs libres qu'après la ré*colte.*

Quoique les oies puissent se nourrir

de gramens et de la plupart des herbes, elles recherchent de préférence le trèfle, le fénu-grec, la vesce, les chicorées, et sur-tout la laitue, qui est le plus grand régal des petits oiseaux. On doit arracher de leur pâturage la jusquiame, la ciguë et les orties, dont la piqûre fait le plus grand mal aux jeunes oiseaux. Pline assure, peut-être légèrement, que, pour se purger, les oies mangent de la sidérite.

La domesticité de l'oie est moins an-

[redacted]

fait de nid dans nos basses-cours *, et ne pond ordinairement que tous les deux jours, mais toujours dans le même lieu. Si on enlève leurs œufs, elles font une seconde et une troisième ponte, et même une quatrième dans les pays chauds. C'est sans doute à raison de ces pontes successives que M. Salerne dit qu'elles ne finissent qu'en juin. Mais si l'on continue à enle-

* Elles s'enfoncent sous la paille pour y pondre et mieux cacher leurs œufs; elles ont conservé cette habitude des sauvages, qui vraisemblablement percent les endroits les plus fourrés des joncs et des plantes marécageuses, pour y couver; et, dans les lieux où on laisse ces oies domestiques presque entièrement libres, elles ramassent quelques matériaux, sur lesquels elles déposent leurs œufs « Dans l'île Saint-Domingue, dit M. Baillon, où « beaucoup d'habitans ont des oies privées sem« blables aux nôtres, elles pondent dans les sa« vanes auprès des ruisseaux et canaux; elles com« posent leurs aires de quelques brins d'herbe « sèches, de paille de maïs ou de mil; les femelles « y sont moins fécondes qu'en France, leur plus « grande ponte est de sept ou huit œufs. » (*Note communiquée par M. Baillon.*)

ver les œufs, l'oie s'efforce de continuer à pondre, et enfin elle s'épuise et périt ; car le produit de ses pontes, et sur-tout des premières, est nombreux : chacune est au moins de sept, et communément de dix, douze ou quinze œufs, et même de seize, suivant Pline. Cela peut être vrai pour l'Italie ; mais dans nos provinces intérieures de France, comme en Bourgogne et en Champagne, on a observé que les pontes les plus nombreuses n'étoient que de douze œufs. Aristote remarque que souvent les jeunes oies,

[redacted]

plus étendues et plus souples, les aile[s] moins fortes et moins roides : tout a changé de couleur dans son plumage elle ne conserve rien ou presque rien de son état primitif : elle paroît même avoi[r] oublié les douceurs de son ancienne liberté ; du moins elle ne cherche point comme le canard, à la recouvrer ; la servitude paroît l'avoir trop affoiblie ; elle n'a plus la force de soutenir assez son vo[l] pour pouvoir accompagner ou suivre se[s] frères sauvages, qui, fiers de leur puissance, semblent la dédaigner et même la méconnoître *.

Pour qu'un troupeau d'oies privées prospère et s'augmente par une prompte multiplication, il faut, dit Columelle,

* Je me suis informé, dit M. Baillon, à beaucoup de chasseurs qui tuent des oies sauvages tous les ans ; je n'en ai trouvé aucun qui en ait vu de privées parmi ces sauvages, ou qui en ait tué de métives. Et si quelquefois des oies privées s'échappent, elles ne deviennent pas libres : elles vont se mêler dans les marais voisins, parmi d'autres également privées ; elles ne font que changer de maître. (*Note communiquée par M. Baillon.*)

...nces, est de lui en d
delà de douze, et même jusq
Ces oiseaux préludent aux act
mour en allant d'abord s'éga
l'eau; ils en sortent pour s'unir, c
accouplés plus long-temps et plus
ment que la plupart des autres, d
quels l'union du mâle et de la
n'est qu'une simple compression,
qu'ici l'accouplement est bien réc
fait par intromission, le mâle étan
ment pourvu de l'organe nécessair
acte, que les anciens avoient co
l'oie au dieu des jardins

multiplier ainsi le nombre des couvées ; et d'obtenir de l'oie une seconde et même une troisième ponte. On lui laisse cette dernière ponte. Elle couve aisément dix à douze œufs, au lieu [illegible] poule ne peut couver avec succ[illegible]inq de ces mêmes œufs. Mais il seroit curieux de vérifier si, comme le dit Columelle, la mère oie, plus avisée que la poule, refuseroit de couver d'autres œufs que les siens.

Il faut trente jours d'incubation, comme dans la plupart des grandes espèces d'oiseaux, pour faire éclore les œufs, à moins, comme le remarque Pline, que le temps n'ait été fort chaud, auquel cas il en éclot dès le vingt-cinquième jour. Pendant que l'oie couve, on lui donne du grain dans un vase, et de l'eau dans un autre, à quelque distance de ses œufs, qu'elle ne quitte que pour aller prendre un peu de nourriture. On a remarqué qu'elle ne pond guère deux jours de suite, et qu'il y a toujours au moins vingt-*quatre heures* d'intervalle, et quelque-*fois deux ou* trois jours, entre l'exclusion de chaque œuf.

Le premier aliment que l'on donne aux oisons nouveau-nés, est une pâte de retrait de mouture ou de son gras, pétri avec des chicorées ou des laitues hachées; c'est là la recette de Columelle, qui recommande en outre de rassasier le petit oison avant de le laisser suivre sa mère au pâturage, parce qu'autrement, si la faim le tourmente, il s'obstine contre les tiges d'herbes ou les petites racines, et, pour les arracher, il s'efforce au point de se démettre ou se rompre le cou. La pra-

[redacted]



rfait, n'offre, au lieu des attribu
els de l'espèce secondaire, que ses co
istes désavantageux avec l'espèce pr
ière. Éloignant donc pour un mome
trop noble image du cygne, nous tro
rons que l'oie est encore, dans le peup
la basse-cour, un habitant de distin
on. Sa corpulence, son port droit,
marche grave, son plumage net
stré, et son naturel social qui la re
sceptible d'un fort attachement et d'u
igue reconnoissance, enfin sa vigilanc
s-anciennement célébrée, tout co
art à nous présenter l'oie ...

et cette autre plume, instrument de nos pensées, et avec laquelle nous écrivons ici son éloge.

On peut nourrir l'oie à peu de frais, et l'élever sans beaucoup de soins : elle s'accommode à la vie commune des volailles, et souffre d'être renfermée avec elles dans la même basse-cour, quoique cette manière de vivre, et cette contrainte sur-tout, soient peu convenables à sa nature ; car il faut, pour qu'elle se développe en entier et pour former de grands troupeaux d'oies, que leur habitation soit à portée des eaux et des rivages environnés de grèves spacieuses et de gazons ou terres vagues, sur lesquelles ces oiseaux puissent paître et s'ébattre en liberté. On leur a interdit l'entrée des prairies, parce que leur fiente brûle les bonnes herbes, et qu'ils les fauchent jusqu'à terre avec le bec, et c'est par la même raison qu'on les écarte aussi très-soigneusement des blés verds, et qu'on ne leur laisse les champs libres qu'après la récolte.

Quoique les oies puissent se nourrir

de gramens et de la plupart des herbes elles recherchent de préférence le trèfle le fénu-grec, la vesce, les chicorées, e sur-tout la laitue, qui est le plus gran régal des petits oiseaux. On doit arrache de leur pâturage la jusquiame, la cigu et les orties, dont la piqûre fait le plu grand mal aux jeunes oiseaux. Plin assure, peut-être légèrement, que, pou se purger, les oies mangent de la sidé rite.

La domesticité de l'oie est moins an [redacted]

fait de nid dans nos basses-cours*; et ne pond ordinairement que tous les deux jours; mais toujours dans le même lieu. Si on enlève leurs œufs, elles font une seconde et une troisième ponte, et même une quatrième dans les pays chauds. C'est sans doute à raison de ces pontes successives que M. Salerne dit qu'elles ne finissent qu'en juin. Mais si l'on continue à enle-

* Elles s'enfoncent sous la paille pour y pondre et mieux cacher leurs œufs; elles ont conservé cette habitude des sauvages, qui vraisemblablement percent les endroits les plus fourrés des joncs et des plantes marécageuses, pour y couver; et, dans les lieux où on laisse ces oies domestiques presque entièrement libres, elles ramassent quelques matériaux, sur lesquels elles déposent leurs œufs. « Dans l'île Saint-Domingue, dit M. Baillon, où « beaucoup d'habitans ont des oies privées sem« blables aux nôtres, elles pondent dans les sa« vanes auprès des ruisseaux et canaux; elles com« posent leurs aires de quelques brins d'herbes « sèches, de paille de maïs ou de mil; les femelles « y sont moins fécondes qu'en France; leur plus « *grande ponte* est de sept ou huit œufs. » (*Note communiquée par* M. Baillon.)

. ..., est nombreux :
est au moins de sept, et commu
de dix, douze ou quinze œufs,
de seize, suivant Pline. Cela p
vrai pour l'Italie; mais dans nos pr
intérieures de France, comme e
gogne et en Champagne, on a
que les pontes les plus nombreus
toient que de douze œufs. Aristo
marque que souvent les jeunes
comme les poulettes, avant d'av
communication avec le mâle, po
des œufs clairs et inféconds, et ce f
général pour tous les oiseaux.

Mais si l...

plus étendues et plus souples, les ailes moins fortes et moins roides : tout a changé de couleur dans son plumage ; elle ne conserve rien ou presque rien de son état primitif : elle paroît même avoir oublié les douceurs de son ancienne liberté ; du moins elle ne cherche point, comme le canard, à la recouvrer ; la servitude paroît l'avoir trop affoiblie ; elle n'a plus la force de soutenir assez son vol pour pouvoir accompagner ou suivre ses frères sauvages, qui, fiers de leur puissance, semblent la dédaigner et même la méconnoître *.

Pour qu'un troupeau d'oies privées prospère et s'augmente par une prompte multiplication, il faut, dit Columelle,

* Je me suis informé, dit M. Baillon, à beaucoup de chasseurs qui tuent des oies sauvages tous les ans ; je n'en ai trouvé aucun qui en ait vu de privées parmi ces sauvages, ou qui en ait tué de métives. Et si quelquefois des oies privées s'échappent, elles ne deviennent pas libres : elles vont se mêler dans les marais voisins, parmi d'autres également privées ; elles ne font que changer de maître. (*Note communiquée par M. Baillon.*)

que le nombre des femelles soit tripl
celui des mâles. Aldrovande en per
six à chacun ; et l'usage ordinaire, c
nos provinces, est de lui en donner
delà de douze, et même jusqu'à vi
Ces oiseaux préludent aux actes de
mour en allant d'abord s'égayer c
l'eau ; ils en sortent pour s'unir, et res
accouplés plus long-temps et plus inti
ment que la plupart des autres, dans
quels l'union du mâle et de la fem
n'est qu'une simple compression ; au

[redacted]

multiplier ainsi le nombre des couvées ; et d'obtenir de l'oie une seconde et même une troisième ponte. On lui laisse cette dernière ponte. Elle couve aisément dix à douze œufs, au lieu que la poule ne peut couver avec succès que cinq de ces mêmes œufs. Mais il seroit curieux de vérifier si, comme le dit Columelle, la mère oie, plus avisée que la poule, refuseroit de couver d'autres œufs que les siens.

Il faut trente jours d'incubation, comme dans la plupart des grandes espèces d'oiseaux, pour faire éclore les œufs, à moins, comme le remarque Pline, que le temps n'ait été fort chaud, auquel cas il en éclot dès le vingt-cinquième jour. Pendant que l'oie couve, on lui donne du grain dans un vase, et de l'eau dans un autre, à quelque distance de ses œufs qu'elle ne quitte que pour aller prendı un peu de nourriture. On a remarqı qu'elle ne pond guère deux jours de sui et qu'il y a toujours au moins vin quatre heures d'intervalle, et quelq fois deux ou trois jours, entre l'exclo de chaque œuf.

Le premier aliment que l'on donne aux oisons nouveau-nés, est une pâte de retrait de mouture ou de son gras, pétri avec des chicorées ou des laitues hachées; c'est la recette de Columelle, qui recommande en outre de rassasier le petit oison avant de le laisser suivre sa mère au pâturage, parce qu'autrement, si la faim le tourmente, il s'obstine contre les tiges d'herbes ou les petites racines, et, pour les arracher, il s'efforce au point de se démettre ou se rompre le cou [redacted] tique [redacted]

dans celle des autres oiseaux domestiques. Aldrovande a fait graver deux de ces monstres : l'un a deux corps avec une seule tête ; l'autre a deux têtes et quatre pieds avec un seul corps. L'excès d'embonpoint que l'oie est sujette à prendre, et que l'on cherche à lui donner, doit causer dans sa constitution des altérations qui peuvent influer sur la génération. En général, les animaux très-gras sont peu féconds ; la graisse trop abondante change la qualité de la liqueur séminale et même celle du sang : une oie très-grasse à qui on coupa la tête, ne rendit qu'une liqueur blanche, et ayant été ouverte, on ne lui trouva pas une goutte de sang rouge. Le foie sur-tout se grossit de cet embonpoint d'obstruction d'une manière étonnante : souvent une oie engraissée aura le foie plus gros que tous les autres viscères ensemble ; et ces foies gras que nos gourmands recherchent, étoient aussi du goût des Apicius romains. Pline regarde comme une question intéressante de savoir à quel citoyen l'on doit l'invention de ce mets, dont il fait

[redacted]

honneur à un personnage consulaire. Ils nourrissoient l'oie de figues, pour en rendre la chair plus exquise, et ils avoient déja trouvé qu'elle s'engraissoit beaucoup plus vîte étant renfermée dans un lieu étroit et obscur; mais il étoit réservé à notre gourmandise plus que barbare de clouer les pieds et de crever ou coudre les yeux de ces malheureuses bêtes, en les gorgeant en même temps de boulettes et les empêchant de boire pour les étouffer dans leur graisse*. Communément [redacted]

reste, on a observé que les oies élevées au bord de l'eau coûtent moins à nourrir, pondent de meilleure heure, et s'engraissent plus aisément que les autres.

Cette graisse de l'oie étoit très-estimée des anciens, comme topique nerval et comme cosmétique; ils en conseillent l'usage pour raffermir le sein des femmes nouvellement accouchées, et pour entretenir la netteté et la fraîcheur de la peau : ils ont vanté, comme médicament, la graisse d'oie que l'on préparoit à Comagène avec un mélange d'aromates. Aldrovande donne une liste de recettes où cette graisse entre comme spécifique contre tous les maux de la matrice ; et Willughby prétend trouver dans la fiente d'oie le remède le plus sûr de l'ictère. Du reste, la chair de l'oie n'est pas en elle-même très-saine : elle est pesante et de difficile digestion ; ce qui n'empêchoit pas qu'une oie, ou, comme on disoit, une *ouë* *, ne fût le plat de régal des sou-

* Suivant M. Salerne, le nom de la *rue aux Ours*, à Paris, est fait par corruption de *rue aux Ouës*, qui est son vrai nom, venu de la quantité

..., nos basses-cours
ns nos cuisines, que la seconde
Ce que l'oie nous donne de plu
eux, c'est son duvet; on l'en dép
us d'une fois l'année. Dès que les j
sons sont forts et bien emplumé
le les pennes des ailes commenc
croiser sur la queue, ce qui arr
t semaines ou deux mois d'âge
umence à les plumer sous le ven
s les ailes et au cou. C'est donc
in de mai ou au commencemen
qu'on leur enlève leurs premi
nes; ensuite cinq à six
, c'est-à-

juillet, on la leur enlève une seconde fois, et encore au commencement de septembre pour la troisième et dernière fois. Ils sont assez maigres pendant tout ce temps, les molécules organiques de la nourriture étant en grande partie absorbées par la naissance ou l'accroissement des nouvelles plumes; mais, dès qu'on les laisse se remplumer de bonne heure en automne, ou même à la fin de l'été, ils prennent bientôt de la chair et ensuite de la graisse, et sont déjà très-bons à manger vers le milieu de l'hiver. On ne plume les mères qu'un mois ou cinq semaines après qu'elles ont couvé; mais on peut dépouiller les mâles et les femelles qui ne couvent pas, deux ou trois fois par an. Dans les pays froids, leur duvet est meilleur et plus fin. Le prix que les Romains mettoient à celui qui leur venoit de Germanie, fut plus d'une fois la cause de la négligence des soldats à garder les postes de ce pays; car ils s'en alloient par *cohortes* entières à la chasse des oies.

On a observé sur les oies privées, que *les grandes* pennes des ailes tombent,

pour ainsi dire, toutes ensemble, et souvent en une nuit; elles paroissent alors honteuses et timides; elles fuient ceux qui les approchent. Quarante jours suffisent pour la pousse des nouvelles pennes; alors elles ne cessent de voleter et de les essayer pendant quelques jours.

Quoique la marche de l'oie paroisse lente, oblique et pesante, on ne laisse pas d'en conduire des troupeaux fort loin, à petites journées. Pline dit que, de son temps, on les amenoit du fond des Gaules à Rome, et que, dans ces longues marches,

[redacted]

n'hésite pas de les donner pour la plus vigilante sentinelle que l'on puisse poser dans une ville assiégée. Tout le monde sait qu'au Capitole elles avertirent les Romains de l'assaut que tentoient les Gaulois, et que ce fut le salut de Rome : aussi le censeur fixoit-il chaque année une somme pour l'entretien des oies, tandis que, le même jour, on fouettoit des chiens dans une place publique, comme pour les punir de leur coupable silence dans un moment aussi critique.

Le cri naturel de l'oie est une voix très-bruyante ; c'est un son de trompette ou de clairon, *clangor*, qu'elle fait entendre très-fréquemment et de très-loin : mais elle a de plus d'autres accens brefs qu'elle répète souvent ; et lorsqu'on l'attaque ou l'effraie, le cou tendu, le bec béant, elle rend un sifflement que l'on peut comparer à celui de la couleuvre. Les Latins ont cherché à exprimer ce son par des mots imitatifs, *strepit*, *gracitat*, *stridet*.

Soit crainte, soit vigilance, l'oie ré-

Baucis, dit :

Unicus anser erat, minimæ custodia villæ.

(*Metamorph.* lib. VIII, v. 684.)

... il est aus
ni plus bruyant. Cette gran
ou vocifération avoit fait d
les anciens, le nom d'*oie* au
parleurs, aux méchans écriv
bas délateurs, comme sa démar
et son allure de mauvaise grac
encore appliquer ce même non
sots et niais [1]. Mais, indépen
des marques de sentiment, des s
telligence que nous lui reconn
le courage avec lequel elle défen
vée, et se défend elle-même c
seau de proie, et certains trai
hement de ...

singuliers, que les anciens avoient recueillis, démontrent que ce mépris seroit très-mal fondé ; et nous pouvons ajouter à ces traits un exemple de la plus grande constance d'attachement * : le fait nous

* Nous donnons cette note dans le style naïf du concierge de Ris, terre appartenant à M. Anisson Dupéron, où s'est passée la scène de cette amitié si constante et si fidèle. « On demande à *Emmanuel*, « comment l'oie à plumage blanc, appelée *jacquot*, « s'est apprivoisé avec lui. Il faut savoir d'abord « qu'ils étoient deux mâles, ou *jars*, dans la basse-« cour, un gris et un blanc, avec trois femelles; « c'étoit toujours querelle entre ces deux jars à qui « auroit la compagnie de ces trois dames; quand « l'un ou l'autre s'en étoit emparé, il se mettoit à « leur tête, et empêchoit que l'autre n'en appro-« chât. Celui qui s'en étoit rendu le maître dans la « nuit, ne vouloit pas les céder le matin ; enfin les « deux galans en vinrent à des combats si furieux, « qu'il falloit y courir. Un jour entre autres, attiré « du fond du jardin par leurs cris, je les trouvai, « leurs cous entrelacés, se donnant des coups « d'ailes avec une rapidité et une force étonnante; « les trois femelles tournoient autour, comme vou-« lant les séparer, mais inutilement. Enfin le jars

a été communiqué par un homme aussi véridique qu'éclairé, auquel je suis redevable d'une partie des soins et des atten-

« blanc eut du dessous, se trouva renversé, et étoit « très-maltraité par l'autre ; je les séparai, heureu- « sement pour le blanc, qui y auroit perdu la vie. « Alors le gris se mit à crier, à chanter et à battre « les ailes, en courant rejoindre ses compagnes, en « leur faisant à chacune tour-à-tour un ramage qui « ne finissoit pas, et auquel repondoient les trois « dames, qui vinrent se ranger autour de lui. Pen- « dant ce temps-là, le pauvre jacquot faisoit pitié,

[redacted]

tions que j'ai éprouvés à l'Imprimerie royale pour l'impression de mes ouvrages. Nous avons aussi reçu de Saint-Domingue

« fis la même caresse, dont il ne se rassasioit pas, « et cependant, par ses façons, il avoit l'air de vou- « loir me conduire du côté de ses chères amies; je « l'y conduisis en effet. En arrivant il commença « sa harangue, et l'adressa directement aux trois « dames, qui ne manquèrent pas d'y répondre: « aussitôt le conquérant gris sauta sur jacquot; je « les laissai faire pour un moment, il étoit toujours « le plus fort. Enfin je pris le parti de mon jac- « quot, qui étoit dessous; je le mis dessus; « il revint dessous, je le remis dessus; de ma- « nière qu'ils se battirent onze minutes, et, par « le secours que je lui portai, il devint vainqueur « du gris, et s'empara des trois demoiselles. Quand « l'ami jacquot se vit le maître, il n'osoit plus quit- « ter ses demoiselles, et par conséquent il ne venoit « plus à moi quand je passois; il me donnoit seu- « lement de loin beaucoup de marques d'amitié « en criant et battant des ailes, mais ne quittoit « pas sa proie, de peur que l'autre ne s'en em- « parât. Le temps se passa ainsi jusqu'à la couvai- « son, qu'il ne me parloit toujours que de loin; « mais quand ses femmes se mirent à couver, il

... son amitié vis-
un jour m'ayant suivi jusqu'à la glac
haut du parc, qui étoit l'endroit où
quitter, poursuivant ma route pou
bois d'Orangis, à une demi-lieue de
fermai dans le parc; il ne se vit pas pl
de moi, qu'il jeta des cris étranges.
cependant mon chemin, et j'étois envir
de la route des bois, quand le bruit d'u
me fit tourner la tête; je vis mon ja
'abattit à quatre pas de moi; il me su
out le chemin, partie à pied, partie au
evançant souvent, et s'arrêtant aux crois
hemins pour voir celui que je voulois
otre voyage dura ainsi depuis dix heu-
jusqu'à ...

personnel, très-vif et très-fort, et même d'une sorte d'amitié passionnée qui la fait languir et périr loin de celui qu'elle a choisi pour l'objet de son affection.

« village, en passant devant la croisée de M. le curé, « il m'entendit parler dans sa chambre, et trouva la « porte de la cour ouverte; il entre, monte l'esca- « lier, et, en entrant, fait un cri de joie, qui fit « grand'peur à M. le curé.

« Je m'afflige en vous contant de si beaux traits « de mon bon et fidèle ami jacquot, quand je pense « que c'est moi qui ai rompu le premier une si belle « amitié; mais il a fallu m'en séparer par force: le « pauvre jacquot croyoit être libre dans les appar- « temens les plus honnêtes, comme dans le sien, « et, après plusieurs accidens de ce genre, on me « l'enferma, et je ne le vis plus; mais son inquié- « tude a duré plus d'un an, et il en a perdu la vie « de chagrin; il est devenu seç comme un morceau « de bois, suivant ce que l'on m'a dit; car je n'ai « pas voulu le voir, et l'on m'a caché sa mort jus- « qu'à plus de deux mois après qu'il a été défunt. « S'il falloit répéter tous les traits d'amitié que ce « pauvre jacquot m'a donnés, je ne finirois pas de « quatre jours, sans cesser d'écrire. Il est mort dans « *la troisième* année de son règne d'amitié; il avoit « *en tout sept* ans et deux mois. »

... a plumage var
;cemment privée ; et cette oie
arron, n'étoit pas aussi fécon
oie blanche : aussi prescrivent
rmier de ne composer son troupe
e ces oies toutes blanches, parce q
nt aussi les plus grosses ; en quoi
roît être entièrement de leur avi
ndant Gesner a écrit à peu près da
me temps que l'on croyoit avoi
emagne de bonnes raisons de pré
ace grise, comme plus robuste,
moins féconde ; ce qu'Aldrov
irme également pour l'Itali...
race la pl...

vivre en troupes, semble, par la dernière, entendre l'oie sauvage; et Pline traite spécialement de celle-ci, sous le nom de *ferus anser*. En effet, l'espèce de l'oie est partagée en deux races ou grandes tribus, dont l'une, depuis long-temps domestique, s'est affectionnée à nos demeures, et a été propagée, modifiée par nos soins; et l'autre, beaucoup plus nombreuse, nous a échappé, et est restée libre et sauvage: car on ne voit entre l'oie domestique et l'oie sauvage de différences que celles qui doivent résulter de l'esclavage sous l'homme, d'une part, et, de l'autre, de la liberté de la Nature. L'oie sauvage est maigre et de taille plus légère que l'oie domestique; ce qui s'observe de même entre plusieurs races privées par rapport à leur tige sauvage, comme dans celle du pigeon domestique comparée à celle du biset. L'oie sauvage a le dos d'un gris brunâtre, le ventre blanchâtre, et tout le corps nué d'un blanc roussâtre, dont le bout de chaque plume est frangé. Dans l'oie domestique, cette couleur roussâtre a varié; elle a pris

des nuances de brun ou de blanc ; elle a même disparu entièrement dans la race blanche. Quelques unes ont acquis une huppe sur la tête ; mais ces changemens sont peu considérables en comparaison de ceux que la poule, le pigeon et plusieurs autres espèces, ont subis en domesticité : aussi l'oie et les autres oiseaux d'eau que nous avons réduits à cet état domestique, sont-ils beaucoup moins éloignés de l'état sauvage, et beaucoup moins soumis ou captivés que les oiseaux gallinacés, qui semblent être les citoyens

dans une vie aussi approchante de la liberté de la Nature, elles en reprennent presque tous les avantages, force de constitution, épaisseur et netteté de plumage, vigueur et étendue de vol. Dans quelques contrées même où l'homme moins civilisé, c'est-à-dire, moins tyran, laisse encore les animaux plus libres, il y a de ees oies qui, réellement sauvages pendant tout l'été, ne redeviennent domestiques que pour l'hiver; nous tenons ce fait de M. le docteur Sanchez, et voici la relation intéressante qu'il nous en a communiquée :

« Je partis d'Azof, dit ce savant méde-« cin, dans l'automne de 1736; me trou-« vant malade, et de plus craignant d'être « enlevé par les Tartares Cubans, je réso-« lus de marcher en côtoyant le Don, pour « concher chaque nuit dans les villages « des Cosaques, sujets à la domination de « Russie. Dès les premiers soirs, je remar-« quai une grande quantité d'oies en l'air, « lesquelles s'abattoient et se répandoient « sur les habitations; le troisième jour « *sur-tout*, j'en vis un si grand nombre « *au coucher du soleil*, que je m'informai

« vol élevé. Ils me répondirent, que ces oiseaux venoient des lacs qui étoient fort éloignés du côté du nord, et chaque année au dégel, pendant les mois de mars et avril, il sortoit de chaque maison des villages six ou sept paires d'oies, qui toutes ensemble prenoient leur vol et disparoissoient pour ne revenir qu'au commencement de l'hiver, comme on le compte en Russie, c'est-à-dire, à la première neige; que ces troupes arrivoient alors quelquefois

« à la porte de leurs maisons, les regardant
« se disoient, *voilà mes oies, voilà les oie*
« *d'un tel;* et chacune de ces bandes met-
« toit en effet pied à terre dans la cour oi
« elle avoit passé l'hiver précédent. Je n
« cessai de voir ces oiseaux que lorsqu
« j'arrivai à Nova-Poluska, où l'hiver étoi
« déja assez fort. »

C'est apparemment d'après quelque relations semblables qu'on a imaginé comme le dit Belon, que les oies sau vages qui nous arrivent en hiver, étoien domestiques dans d'autres contrées : mai cette idée n'est pas fondée; car les oie sauvages sont peut-être de tous les oi seaux les plus sauvages et les plus fa rouches; et d'ailleurs la saison d'hive où nous les voyons, est le temps mêm où il faudroit supposer qu'elles fussen domestiques ailleurs.

On voit passer en France des oies sau vages dès la fin d'octobre ou les premie jours de novembre *. L'hiver, qui com

* C'est au mois de novembre, m'écrit M. H *bert*, qu'on voit en Brie les premières oies sau *vages*, et il en passe dans cette province jusqu'

mence alors à s'établir sur les terres du Nord, détermine leur migration; et ce qui est assez remarquable, c'est que l'on voit dans le même temps des oies domestiques manifester par leur inquiétude et par des vols fréquens et soutenus, ce desir de voyager *; reste évident de l'instinct

fortes gelées, en sorte que le passage dure à peu près deux mois. Les bandes de ces oies sont de dix ou douze, jusqu'à vingt ou trente, et jamais plus de cinquante; elles s'abattent dans les plaines ensemencées de blé, et y causent assez de dommages,

[redacted]

subsistant, et par lequel ces oiseaux, quoique depuis long-temps privés, tien-

« desir de voyager. Tous les jours, vers les quatre « heures du soir, ces oies prennent leur volée, « passent par-dessus mes jardins, font le tour de « la plaine au vol, et ne reviennent à leur gîte « qu'à la nuit; elles se rappellent par un cri, que « j'ai très-bien reconnu pour être le même que « celui que les oies sauvages répètent dans leur « passage, pour se rassembler et se tenir en com- « pagnie. Le mois d'octobre a été cette année celui « où l'herbe des pâturages a repoussé; indépen- « damment de cette abondante nourriture, le pro- « priétaire de ce troupeau leur donne du grain tous « les soirs dans cette saison, par la crainte qu'il a « d'en perdre quelques unes. L'an passé il s'en « égara une qui fut retrouvée deux mois après à « plus de trois lieues. Passé la fin d'octobre, ou « les premiers jours de novembre, ces oies re- « prennent leur tranquillité. Je conclus de cette « observation, que la domesticité la plus ancienne « (puisque celle des oies dans ce pays, où il n'en « naît point de sauvages, doit être de la plus haute « antiquité), n'efface point entièrement ce carac- « *tère* imprimé par la Nature, ce desir inné de « *voyager*. L'oie domestique abâtardie, appesantie, « *tente* un voyage, s'exerce tous les jours; et quoi-

nent encore à leur état sauvage par les premières habitudes de nature.

Le vol des oies sauvages est toujours très-élevé *; le mouvement en est doux

« qu'abondamment nourrie, et ne manquant de « rien, je répondrois que s'il en passoit de sau- « vages dans cette saison, il s'en débaucheroit tou- « jours quelques unes, et qu'il ne leur manque que « l'exemple et un peu de courage pour déserter; « je répondrois encore que, si on faisoit ces mêmes « informations dans les provinces où on nourrit « beaucoup d'oies, on verroit qu'il s'en perd chaque

[redacted]

ne s'annonce par aucun bruit ni sifflement ; l'aile, en frappant l'air, ne paroît pas se déplacer de plus d'un pouce ou deux de la ligne horizontale. Ce vol se fait dans un ordre qui suppose des combinaisons, et une espèce d'intelligence supérieure à celle des autres oiseaux, dont les troupes partent et voyagent confusément et sans ordre. Celui qu'observent les oies, semble leur avoir été tracé par un instinct géométrique; c'est à la fois l'arrangement le plus commode pour que chacun suive et garde son rang, en jouissant en même temps d'un vol libre et ouvert devant soi, et la disposition la plus favorable pour fendre l'air avec plus d'avantage et moins de fatigue pour la troupe entière; car elles se rangent sur deux lignes obliques formant un angle à peu près comme un V; ou si la bande est petite, elle ne forme qu'une seule ligne : mais ordinairement chaque troupe est de quarante ou cinquante ; chacun y garde sa place avec une justesse admirable. Le chef, qui est à la pointe de l'angle, et fend l'air le premier, va se

[redacted]

reposer au dernier rang lorsqu'il est fatigué, et tour-à-tour les autres prennent la première place. Pline s'est plu à décrire ce vol ordonné et presque raisonné : « Il « n'est personne, dit-il, qui ne soit à portée de le considérer ; car le passage des « oies ne se fait pas de nuit, mais en « plein jour. »

On a même remarqué quelques points de partage où les grandes troupes des oiseaux se divisent, pour de là se répandre en diverses contrées : les anciens ont indiqué le mont *Taurus*, pour la division [redacted]
troupes d'oies [redacted]

veau, en forment de plus grandes et jusqu'au nombre de quatre ou cinq cents que nous voyons quelquefois en hiver s'abattre dans nos champs, où ces oiseaux causent de grands dommages, en pâturant les blés qu'ils cherchent en grattant jusque dessous la neige : heureusement les oies sont très-vagabondes, restent peu en un endroit, et ne reviennent guère dans le même canton ; elles passent tout le jour sur la terre dans les champs ou les prés, mais elles vont régulièrement tous les soirs se rendre sur les eaux des rivières ou des plus grands étangs ; elles y passent la nuit entière, et n'y arrivent qu'après le coucher du soleil ; il en survient même après la nuit fermée, et l'arrivée de chaque nouvelle bande est célébrée par de grandes acclamations, auxquelles les arrivantes répondent de façon que sur les huit ou neuf heures, et dans la nuit la plus profonde, elles font un si grand bruit et poussent des clameurs si multipliées, qu'on les croiroit assemblées par milliers.

On pourroit dire que, dans cette saison, *les oies* sauvages sont plutôt oiseaux de

plûtôt qu'oiseaux d'eau, puisqu'elles ne se rendent à l'eau que la nuit, pour y chercher leur sûreté; leurs habitudes sont bien différentes et même opposées à celles des canards, qui quittent les eaux à l'heure où s'y rendent les oies, et qui ne vont pâturer dans les champs que la nuit, et ne reviennent à l'eau que quand les oies la quittent. Au reste, les oies sauvages, dans leur retour au printemps, ne s'arrêtent guère sur nos terres; on n'en voit même qu'un très-petit nombre dans les airs, et il y a apparence que ces oiseaux voya-

Aldrovande, est peut-être le plus sû
tous, et le mieux imaginé. « Quan
« gelée, dit-il, tient les champs secs,
« choisit un lieu propre à coucher un l
« filet assujetti et tendu par des cor
» de manière qu'il soit prompt et pre
« s'abattre, à peu près comme les na
« du filet d'alouette, mais sur un es
« plus long, qu'on recouvre de poussi
« on y place quelques oies privées p
« servir d'appelans. Il est essentiel de f

nous nous y embarquâmes long-temps avant le
et nous nous avancions à la faveur des ténèbres
avant sur l'eau, et jusqu'aux derniers rose
néanmoins nous nous trouvions toujours trop
de la bande pour tirer, et ces oiseaux trop dé
s'élevoient tout en partant assez haut pou
passer sur nos têtes que hors de la portée de
armes : toutes ces oies ainsi rassemblées part
ensemble, et attendoient le grand jour, à n
qu'on ne les eût inquiétées; ensuite elles se s
roient et s'éloignoient par bandes, et peut-être
le même ordre qu'elles s'étoient réunies le soir
cédent.

« tous ces préparatifs le soir, et de ne pas
« s'approcher ensuite du filet; car, si le
« matin les oies voyoient la rosée ou le
« givre abattus, elles en prendroient dé-
« fiance. Elles viennent donc à la voix de
« ces appelans, et, après de longs circuits
« et plusieurs tours en l'air, elles s'abat-
« tent : l'oiseleur caché à cinquante pas
« dans une fosse, tire à temps la corde du
« filet, et prend la troupe entière ou
« partie sous sa nappe. »

Nos chasseurs emploient toutes leurs

à la troupe le signal d'alarme. Mais, comme elles ne peuvent prendre subitement l'essor, et qu'elles courent trois ou quatre pas sur la terre, et battent des ailes pendant quelques momens, avant que de pouvoir s'élever dans l'air, le chasseur a le temps de les tirer.

Les oies sauvages ne restent dans ce pays-ci tout l'hiver, que quand la saison est douce; car dans les hivers rudes, lorsque nos rivières et nos étangs se glacent, elles s'avancent plus au midi, d'où l'on en voit revenir quelques unes qui repassent vers la fin de mars pour retourner au nord. Elles ne fréquentent donc les climats chauds, et même la plupart des régions tempérées, que dans le temps de leurs passages; car nous ne sommes pas informés qu'elles nichent en France: quelques unes seulement nichent en Angleterre, ainsi qu'en Silésie et en Bothnie; d'autres, en plus grand nombre, vont nicher dans quelques cantons de la grande Pologne et de la Lithuanie; *néanmoins* le gros de l'espèce ne s'établit *que plus* loin dans le Nord, et sans s'ar-

rêter ni sur les côtes de l'Irlande et de l'Écosse, ni même en tous les points de la longue côte de Norvége; on voit ces oiseaux se porter en troupes immenses jusque vers le Spitzberg, le Groenland et les terres de la baie d'Hudson, où leur graisse et leur fiente sont une ressource pour les malheureux habitans de ces contrées glacées. Il y en a de même des troupes innombrables sur les lacs et les rivières de la Lapponie, ainsi que dans les plaines de Mangasea, le long du Jénisca, dans plusieurs autres parties de

TURELL...

...apon la sécurité
, leur fait oublier
é.

...e venir à l'appui du
l'Amérique en Asie,
espèce d'oie sauvage
...rope et en Asie, se
...ouisiane, au Canada,
...pagné et sur les côtes
l'Amérique septentrio-
...ons si cette même espèce
...ent dans toute l'étendue
...éridionale; nous savons
la race de l'oie privée,
...urope au Bresil, passe pour
...s une chair plus délicate et
...oût, et qu'au contraire elle
... Saint-Domingue, où M. le
...efebvre Deshayes a fait plu-
...rvations sur le naturel de ces
... domesticité, et particulière-
... les signes de joie que donne
... à la naissance des petits *.

...ue l'oie souffre ici d'être plumée de son
... fois l'année, son espèce néanmoins est
... un climat où la santé défend...

M. Deshayes nous apprend de [...]
voit à Saint-Domingue une o[...]
en dépit de la mollesse, de dormir sur [...]
où la paille fraîche est le seul lit où [...]
puisse s'abattre. La chair de l'oie n'est p[...]
aussi bonne à Saint-Domingue qu'en F[...]
mais elle n'est bien grasse; elle est filan[...]
celle du canard d'Inde mérite à tous égar[...]
férence. (*Observation communiquée p[...]
chevalier Lefebvre Deshayes.)

Les naturalistes n'ont pas parlé, ce me[...]
des témoignages singuliers de joie que le ja[...]
mâle donne à ses petits les premières fois [...]
voit manger; cet anim[...]

sage qui, comme en Europe, est un peu moins grande que l'espèce privée; ce qui semble prouver que ces oies voyageuses se portent fort avant dans les terres méridionales du nouveau monde, comme dans celles de l'ancien continent, où elles ont pénétré jusque sous la zone torride *, et paroissent même l'avoir traversée toute entière : car on les trouve au Sénégal, au Congo, jusque dans les terres du cap de Bonne-Espérance, et peut-être jusque dans celles du continent austral. En effet, nous regardons ces oies que les navigateurs ont rencontrées le long des terres Magellaniques, à la terre de Feu, à la nouvelle Hollande, etc., comme tenant de très-près à l'espèce de

* Tous les climats, m'écrit M. Baillon, conviennent à l'oie comme au canard, voyageant de même et passant des régions les plus froides dans les pays situés entre les tropiques. J'en ai vu arriver beaucoup à l'île de Saint-Domingue aux approches de la saison des pluies, et elles ne paroissent pas souffrir d'altération sensible dans des *températures* aussi opposées.

nos oies, puisqu'ils ne leur ont pas donné d'autre nom. Néanmoins il paroît qu'outre l'espèce commune, il existe, dans ces contrées, d'autres espèces dont nous allons donner la description.

Seconde espèce.

CETTE grande et belle oie, qui paroît être propre et particulière à cette contrée, a la moitié inférieure du cou, la poitrine et le haut du dos richement émaillés de festons noirs sur un fond roux; le plumage du ventre est ouvragé de mêmes festons sur un fond blanchâtre; la tête et le haut du cou sont d'un rouge pourpré; l'aile porte une grande tache blanche; et la couleur noirâtre du manteau est relevée par un reflet de pourpre.

Il paroît que ce sont ces belles oies qu le commodore Byron désigne sous le no d'*oies peintes*, et qu'il trouva sur la poi

* *Voyez* les planches enluminées, nº 100

Sandy, au détroit de Magellan. Peu
aussi cette espèce est-elle la mêm
celle qu'indique le capitaine Cook
la simple dénomination de *nouvelle e*
d'oie, et qu'il a rencontrée sur ces c
orientales du détroit de Magellan et d
terre de Feu, qui sont entourés par d'
menses lits flottans de passe-pierre.

« De plusieurs espèces d'oies dont la « chasse, dit M. de Bougainville, for- « moit une partie de nos ressources aux « îles Malouines, la première ne fait que « pâturer. On lui donne improprement le « nom d'*outarde*. Ses jambes élevées lui « sont nécessaires pour se tirer des grandes « herbes, et son long cou la sert bien « pour observer le danger. Sa démarche « est légère, ainsi que son vol, et elle « n'a point le cri désagréable de son es- « pèce. Le plumage du mâle est blanc, « avec des mélanges de noir et de cendré « *sur le dos et les* ailes; la femelle est « *fauve, et ses ailes* sont parées de cou-

« leurs changeantes. Elle pond ordinaire-« ment six œufs. Leur chair saine, nour-« rissante et de bon goût, devint notre « principale nourriture. Il étoit rare qu'on « en manquât : indépendamment de celles « qui naissent sur l'île, les vents d'est en « automne en amènent des volées, sans « doute de quelque terre inhabitée; car « les chasseurs reconnoissoient aisément « ces nouvelles venues au peu de crainte « que leur inspiroit la vue des hommes. « Deux ou trois autres sortes d'oies que « nous trouvions dans ces mêmes îles, « n'étoient pas si recherchées, parce que, « se nourrissant de poisson, elles en con-« tractent un goût huileux. »

Nous n'indiquons cette espèce sous la [redacted]

ion de M. de Bougainville, lors-
: « Ces oies paroissent très-bien
ites sous le nom d'*outardes*. Elles
: plus petites que les oies privées
ngleterre, mais aussi bonnes; elles
t le bec noir et court, et les pieds
unes. Le mâle est tout blanc; la fe-
nelle est mouchetée de noir et de blanc
ou de gris, et elle a une grande tache
blanche sur chaque aile ». Et quelques
pages auparavant, il en fait une descrip-
tion plus détaillée en ces termes : « Ces
« oies nous parurent remarquables par
« la différence de couleur entre le mâle
« et la femelle. Le mâle étoit un peu
« moindre qu'une oie privée ordinaire,
« et parfaitement blanc, excepté les pieds,
« qui étoient jaunes, et le bec, qui étoit
« noir; la femelle, au contraire, étoit
« noire, avec des barres blanches en tra-
« vers, une tête grise, quelques plumes
« vertes, et d'autres blanches. Il paroît
« que cette différence est heureuse; car
« la femelle étant obligée de conduire
« *ses petits*, sa couleur brune la cach
« *mieux* aux faucons et aux autres oisea

« de proie ». Or ces trois descriptions paroissent appartenir à la même espèce, et ne diffèrent entre elles que par le plus ou le moins de détails. Ces oies fournirent aux équipages du capitaine Cook un rafraîchissement aussi agréable qu'il le fut, aux îles Malouines, à nos François.

L'OIE DE GUINÉE*.

Quatrième espèce.

Le nom d'oie-cygne (*swan-goose*) qu
Willughby donne à cette grande et bell
oie, est assez bien appliqué, si l'oie d
Canada, tout aussi belle au moins, n'a
voit pas le même droit à ce nom, et s
d'ailleurs les dénominations composée
ne devoient pas être bannies de l'his
toire naturelle. La taille de cette belle oi
de Guinée surpasse celle des autres oie
Son plumage est gris brun sur le dos
gris blanc au-devant du corps, le tou
également nué de gris roussâtre, ave
une teinte brune sur la tête et au-dessu
du cou. Elle ressemble donc à l'oie sau
vage par les couleurs du plumage : ma
la grandeur de son corps et le tubercu
élevé qu'elle porte sur la base du bec
l'approchent un peu du cygne, et cepe

* Voyez les planches enluminées, nº 374.



.. *javotières*. L'Afri
être les autres terres méridion
cien continent paroissent êtı
natal ; et quoique Linnæus l
lées *oies de Sibérie*, elles n'en
originaires, et ne s'y trouven
leur état de liberté : elles y ont
tées des climats chauds, et o
multipliées en domesticité, ai
Suède et en Allemagne. Friscl
qu'ayant plusieurs fois mout
Russes de ces oies qu'il nourris
sa basse-cour, tous, sans hé
avoient nommées *oies de C*...
nos *oies de* ...

Non seulement cette oie des pays chauds produit en domesticité dans des climats plus froids, mais elle s'allie avec l'espèce commune dans nos contrées; et de ce mélange il résulte des métis qui prennent de notre oie le bec et les pieds rouges, mais qui ressemblent à leur père étranger par la tête, le cou et la voix forte, grave, et néanmoins éclatante; car le clairon de ces grandes oies est encore plus retentissant que celui des nôtres, avec lesquelles elles ont bien des caractères communs. La même vigilance paroît leur être naturelle. « Rien, dit M. Frisch, ne pouvoit « bouger dans la maison pendant la nuit, « que ces oies de Guinée n'en avertissent « par un grand cri : le jour, elles annon- « çoient de même les hommes et les ani- « maux qui entroient dans la basse-cour, « et souvent elles les poursuivoient pour « les becqueter aux jambes ». Le bec, suivant la remarque de ce naturaliste, est armé sur ses bords de petites dentelures, et la langue est garnie de papilles aiguës; *le bec* est noir, et le tubercule qui le sur*monte* est d'un rouge vermeil. Cet oiseau

porte la tête haute en marchant ; son beau port et sa grande taille lui donnent un air assez noble. Suivant M. Frisch, la peau du petit fanon ou la poche de la gorge n'est ni molle ni flexible, mais ferme et résistante ; ce qui pourtant semble peu s'accorder avec l'usage que Kolbe nous dit qu'en font au Cap les matelots et les soldats. On m'a envoyé la tête et le cou d'une de ces oies, et l'on y voyoit, à la racine de la mandibule inférieure du bec, cette poche ou fanon : mais, comme

L'OIE ARMÉE*.

Cinquième espèce.

CETTE espèce est la seule non seulement de la famille des oies, mais de toute la tribu des oiseaux palmipèdes, qui ait aux ailes des ergots ou éperons, tels que ceux dont le kamichi, les jacanas, quelques pluviers et quelques vanneaux sont armés; caractère singulier, que la Nature a peu répété, et qui, dans les oies, distingue celle-ci de toutes les autres. On peut la comparer, pour la taille, au canard musqué; elle a les jambes hautes et rouges, le bec de la même couleur, et surmonté au front d'une petite caroncule; la queue et les grandes pennes des ailes sont noires; leurs grandes couvertures

* Voyez les planches enluminées, n° 982, sous *la dénomination d'oie d'Égypte*; n° 983, la *femelle*.

sont vertes ; les petites sont blanches et traversées d'un ruban noir étroit ; le manteau est roux, avec des reflets d'un pourpre obscur ; le tour des yeux est de cette même couleur, qui teint aussi, mais foiblement, la tête et le cou ; le devant du corps est finement liséré de petits zigzags gris sur un fond blanc jaunâtre.

Cette oie est indiquée dans nos planches enluminées comme venant d'Égypte. M. Brisson l'a donnée sous le nom d'*oie de Gambie ;* et en effet il est certain qu'elle

L'OIE BRONZÉE *.

Sixième espèce.

C'EST encore ici une grande et belle espèce d'oie, qui de plus est remarquable par une large excroissance charnue, en forme de crête au-dessus du bec, et aussi par les reflets dorés, bronzés et luisans d'acier bruni, dont brille son manteau sur un fond noir; la tête et la moitié supérieure du cou sont mouchetées de noir dans du blanc par petites plumes rebroussées, et comme bouclées sur le derrière du cou; tout le devant du corps est d'un blanc teint de gris sur les flancs. Cette oie paroît moins épaisse de corps, et a le cou plus grêle que l'oie sauvage commune, quoique sa taille soit au moins aussi grande. Elle nous a été envoyée de la

* *Voyez les* planches enluminées, n° 937, sous *le nom d'oie de la côte de* Coromandel.

;oromandel ; et peut-être l'oie à
Madagascar , dont parlent les
ırs Rennefort et Flaccourt , sous
de *rassangue* , n'est-elle que le
oiseau , que nous croyons aussi
oître à tous ses caractères dans
iapoa des Bresiliens , dont Marc-
nous a donné la description et la
: ainsi cette espèce aquatique se-
ne de celles que la Nature a rendues
ıuncs aux deux continens.

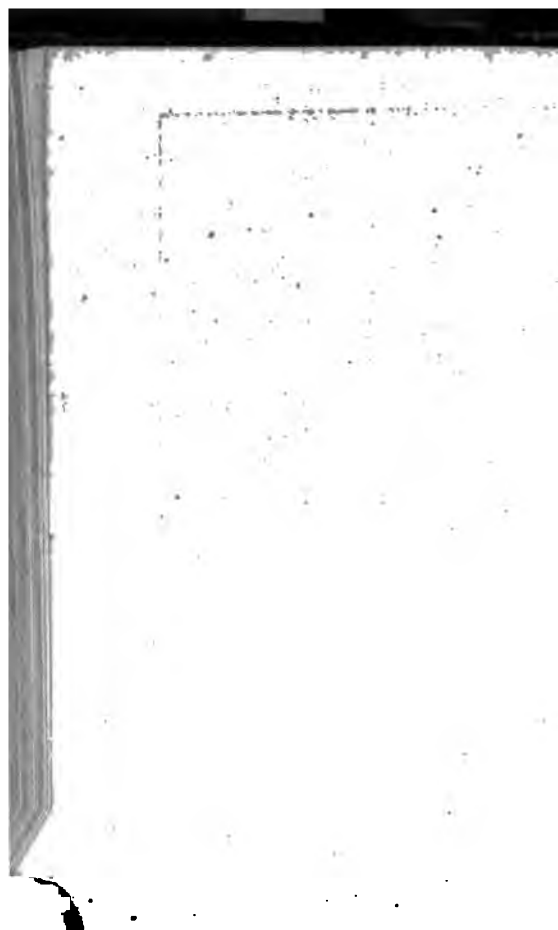
L'OIE D'ÉGYPTE*.

Septième espèce.

CETTE oie est vraisemblablement cel que Granger, dans son Voyage d'Égypt appelle l'*oie du Nil.* Elle est moins gran que notre oie sauvage ; son plumage e richement émaillé et agréablement vari une large tache d'un roux vif se remarq sur la poitrine ; et tout le devant du cor est orné, sur un fond gris blanc, d'u hachure très-fine de petits zigzags d'ı cendré teint de roussâtre ; le dessus dos est ouvragé de même, mais p zigzags plus serrés, d'où résulte u teinte de gris roussâtre plus foncé ; gorge, les joues et le dessus de la tête so blancs ; le reste du cou et le tour yeux sont d'un beau roux ou rou *bai*, *couleur* qui teint aussi les penr

* *Voyez les* planches enluminées, n° 379.





de l'aile voisines du corps ; les autres pennes sont noires ; les grandes couvertures sont chargées d'un reflet verd bronzé sur un fond noir ; et les petites, ainsi que les moyennes, sont blanches ; un petit ruban noir coupe l'extrémité de ces dernières.

Cette oie d'Égypte se porte ou s'égare dans ses excursions, quelquefois très-loin de sa terre natale ; car celle que représentent nos planches enluminées, a été tuée sur un étang près de Senlis ; et, par la dénomination que Ray donne à

L'OIE DES ESQUIMAUX.

Huitième espèce.

OUTRE l'espèce de nos oies sauvages, qui vont en si grand nombre peupler notre nord en été, il paroît qu'il y a aussi dans les contrées septentrionales du nouveau continent, quelques espèces d'oies qui leur sont propres et particulières. Celle dont il est ici question fréquente la baie d'Hudson et les pays des Esquimaux; elle est un peu moindre de taille que l'oie sauvage commune; elle a le bec et les pieds rouges; le croupion et le dessus des ailes d'un bleu pâle; la queue de cette même couleur, mais plus obscure; le ventre blanc nué de brun; les grandes pennes des ailes et les plus près du dos sont noirâtres; le dessus du dos est brun, ainsi que le bas du cou, dont le dessous est moucheté de brun sur un fond blanc; le sommet de la tête est d'un roux brûlé.





L'OIE RIEUSE.

Neuvième espèce.



EDWARDS a donné le nom d'*oie rieuse* à cette espèce, qui se trouve, comme la précédente, dans le nord de l'Amérique, sans nous dire la raison [redacted] dénomination, [redacted]

et qui semble être la même; d'où il paroît que, si cette espèce n'est pas précisément commune aux deux continens, ses voyages, du moins dans certaines circonstances, la font passer de l'un à l'autre.

L'OIE A CRAVATE*.

Dixième espèce.

UNE cravate blanche passée sur une gorge noire distingue assez cette oie, qui est encore une de celles dont l'espèce paroît propre aux terres du nord du nouveau monde, et qui en est du moins

connoissons cette oie en France sous nom d'*oie du Canada ;* elle s'est même assez multipliée en domesticité, et on la trouve dans plusieurs de nos provinces. Il y en avoit ces années dernières plusieurs centaines sur le grand canal à Versailles, où elles vivoient familièrement avec les cygnes : elles se tenoient moins souvent sur l'eau que sur les gazons au bord du canal, et il y en a actuellement une grande quantité sur les magnifiques pièces d'eau qui ornent les beaux jardins de Chantilly. On les a de même multipliées en Allemagne et en Angleterre : c'est une belle espèce, qu'on pourroit aussi regarder comme faisant une nuance entre l'espèce du cygne et celle de l'oie.

Ces oies à cravate voyagent vers le sud en Amérique ; car elles paroissent en hiver à la Caroline, et Edwards rapporte qu'on les voit dans le printemps passer en troupes au Canada, pour retourner à la baie d'Hudson, et dans les autres *parties les plus* septentrionales de l'Amérique.

derson sous le nom de *margées*, qui sont un peu plus grosses qu'un canard ; elles sont en si grand nombre dans cette île, qu'on les voit attroupées par milliers.

2°. L'oie appelée *helsinguer* par le même auteur, laquelle *vient s'établir à l'est de l'île, et qui, en arrivant, est si fatiguée, qu'elle se laisse tuer à coups de bâton.*

3°. L'oie de Spitzberg, nommée, par les Hollandois, *oie rouge.*

4°. La petite oie, *loohe*, des Ostiaks, dont M. de l'Isle décrit un individu tué au bord de l'Obv. « Ces oies, dit-il,

« il règne depuis la tête jusqu'à l'esto-
« mac, une raie argentée de la largeur
« d'un tuyau de plume, ce qui fait un
« très-bel effet. »

5°. Il se trouve à Kamtschatka, selon Krachenninikow, cinq ou six espèces d'oies, outre l'oie sauvage commune; savoir : *la gumenniski*, *l'oie à cou court*, *l'oie grise tachetée*, *l'oie à cou blanc*, *la petite oie blanche*, *l'oie étrangère*. Ce voyageur n'a fait que les nommer, et M. Steller dit seulement que toutes ces oies arrivent à Kamtschatka dans le mois de mai, et s'en retournent dans celui d'octobre.

6°. L'*oie de montagne*, du cap de Bonne-Espérance, dont Kolbe donne une courte description[1], en la distinguant de l'*oie d'eau*, qui est l'oie commune, et de la *jabotière*, qui est l'oie de Guinée.

Nous ne parlerons point ici de ces prétendues *oies noires des Moluques*, dont les pieds sont, dit-on, conformés *comme ceux des perroquets*; car de semblables disparates ne peuvent être imaginées que par *des gens* entièrement ignorans en histoire *naturelle*.

Après ces notices, il ne nous reste, pour compléter l'exposition de la nombreuse famille des oies, qu'à y joindre les espèces du *cravant*, de la *bernache*, et de l'*eider*, qui leur appartiennent, et sont du même genre.

---

suite il reconnut distinctement et à plusieurs caractères, que ces oiseaux formoient réellement deux espèces différentes. Belon, qui indique le cravant par le nom de *cane de mer à collier*, désigne ailleurs la bernache sous le nom de *cravant**; et les habitans de nos côtes font aussi cette méprise : la grande ressemblance dans le plumage et dans la forme du corps, qui se trouve entre le cravant et la bernache, y a donné lieu : néanmoins la bernache a le plumage décidément noir, au lieu que dans le cravant il est

à croire que ce nom est encore emprunté de la bernache, à qui la fable de sa naissance dans les bois pourris l'a fait donner. Voyez ci-après l'article de cet oiseau.

* Aldrovande se trompe beaucoup davantage en prenant l'oiseau décrit par Gesner sous le nom de *pica marina*, pour le cravant ou l'oie à collier de Belon; cette pie de mer de Gesner est le *guillemot*, et cette méprise d'un naturaliste aussi savant qu'Aldrovande, prouve combien les descriptions, pour peu qu'elles soient fautives ou confuses, servent peu en histoire naturelle, pour donner une idée nette de l'objet qu'on veut représenter.

plutôt brun noirâtre que noir; et indépendamment de cette différence, le cravant fréquente les côtes des pays tempérés, tandis que la bernache ne paroît que sur les terres les plus septentrionales; ce qui suffit pour nous porter à croire que ce sont en effet deux espèces distinctes et séparées.

Le cri du cravant est un son sourd et creux, que nous avons souvent entendu, et qu'on peut exprimer par *ouan, ouan;* c'est une sorte d'aboiement rauque que

ravant, le mettoit en fuite. On a remarqué qu'il mangeoit pendant la nuit autant et peut-être plus que pendant le jour. Il aimoit à se baigner, et il secouoit ses ailes en sortant de l'eau : cependant l'eau douce n'est pas son élément naturel; car tous ceux que l'on voit sur nos côtes, y abordent par la mer. Voici quelques observations sur cet oiseau, qui nous ont été communiquées par M. Baillon.

« Les cravants n'étoient guère connus « sur nos côtes de Picardie avant l'hiver « de 1740; le vent de nord en amena alors « une quantité prodigieuse; la mer en « étoit couverte. Tous les marais étant « glacés, ils se répandirent dans les terres, « et firent un très-grand dégât en pâtu- « rant les blés qui n'étoient pas couverts « de neige; ils en dévoroient jusqu'aux « racines. Les habitans des campagnes, « que ce fléau désoloit, leur déclarèrent « une guerre générale; ils approchoient « de très-près pendant les premiers jours, « et en tuoient beaucoup à coups de « pierres et de bâtons : mais on les voyoit,

« pour ainsi dire, renaître; de nouvelles « troupes sortoient à chaque instant de la « mer et se jetoient dans les champs; ils « détruisirent le reste des plantes que la « gelée avoit épargnées.....

« D'autres ont reparu en 1765, et les « bords de la mer en étoient couverts; « mais le vent de nord qui les avoit ame- « nés ayant cessé, ils ne se sont pas ré- « pandus dans les terres, et sont partis « peu de jours après.

« Depuis ce temps on en voit tous les

LA BERNACHE*.

ENTRE les fausses merveilles que l'ignorance, toujours crédule, a si long-temps mises à la place des faits simples et vraiment admirables de la Nature, l'une des plus absurdes peut-être, et cependant des plus célébrées, est la prétendue production des bernaches et des macreuses dans certains coquillages appelés *conques anatifères*, ou sur certains arbres des côtes d'Écosse et des Orcades, ou même dans les bois pourris des vieux navires.

Quelques auteurs ont écrit que des fruits dont la conformation offre d'avance des linéamens d'un volatile, tombés dans la mer s'y convertissent en oiseaux. Munster, Saxon le grammairien et

* Voyez les planches enluminées, nº 855.

En anglois, *bernacle, scotch-goose*; en allemand, *baum-ganss*. Quelquefois on a désigné la *bernache sous le nom de cravant*, et quelques *naturalistes* n'ont pas bien distingué ces deux *oiseaux*.





... qui portent ces
ressemblent à des saules, et qu'
de leurs branches se produisent de
boules gonflées, offrant l'embryo
canard qui pend par le bec à la br
et que lorsqu'il est mûr et formé, il
dans la mer et s'envole. Vinc
Beauvais aime mieux l'attacher au
et à l'écorce, dont il suce le suc, ju
ce que, déja grand et tout couve
plumes, il s'en détache.

Leslæus, Majolus, Oderic, To
mada, Chavasseur, l'évêque Olaüs
savant cardinal, attestent tous
étrange génération; et c'est pour la
peler que l'oiseau porte le nom d'
arboreus, et l'...

paroît être pe...
ardan, Gyraldus, et Maier
n traité exprès sur cet oi-
e ni mère, ce ne sont ni
des vers, mais des co-
enfantent; et ce qui est en-
uge que la merveille, c'est
ouvert cent de ces coquilles
natifères, et n'a pas manqué
dans toutes l'embryon de
t formé [2]. Voilà sans doute

docteur, dans Aldrovande, lui assure
avoir vu et tenu les petites bernaches
ues et comme elles tomboient du bois

e, le comte Maier a rempli son traité
bsurdités et de puérilités, qu'il ne faut
infirmer son témoignage, d'autres motifs
u'il fournit lui-même; il prouve la pos-

bien des erreurs, et même des chimères, sur l'origine des bernaches : mais comme ces fables ont eu beaucoup de célébrité, et qu'elles ont même été accréditées par un grand nombre d'auteurs, nous avons cru devoir les rapporter, afin de montrer à quel point une erreur scientifique peut être contagieuse, et combien le charme du merveilleux peut fasciner les esprits.

Ce n'est pas que parmi nos anciens naturalistes, il ne s'en trouve plusieurs qui aient rejeté ces contes : Belon, toujours judicieux et sensé, s'en moque :

anatiferæ, aussi-bien que ...
qu'en donnent Aldrovande et Gesne
toutes fautives et chargées qu'elles sor
il est aisé de reconnoître les coqu
lages appelés *pousse-pieds* sur nos cô
de Bretagne, lesquels par leur adh
sion à une tige commune, et par l'espè
de touffe ou de pinceaux qu'ils é
nouissent à leur pointe, auront pu o
à des imaginations excessivement
venues, les traits d'embryons d'ois
attachés et pendans à des branches,
qui certainement n'engendrent pa
... la mer du Nord qu

qu'il suit bien que le miracle reculoit à mesure qu'on cherchoit à en approcher.

Comme les bernaches ne nichent que fort avant dans les terres du Nord, personne, pendant long-temps, ne pouvoit dire avoir observé leur génération, ni même vu leurs nids; et les Hollandois, dans une navigation au 80e degré, furent les premiers qui les trouvèrent. Cependant les bernaches doivent nicher en Norvége, s'il est vrai, comme le dit Pontoppidan, qu'on les y voie pendant tout l'été; elles ne paroissent qu'en au-

[redacted]

à croire que ce nom est encore emprunté de la bernache, à qui la fable de sa naissance dans les bois pourris l'a fait donner. Voyez ci-après l'article de cet oiseau.

* Aldrovande se trompe beaucoup davantage en prenant l'oiseau décrit par Gesner sous le nom de *pica marina*, pour le cravant ou l'oie à collier de Belon; cette pie de mer de Gesner est le *guillemot*, et cette méprise d'un naturaliste aussi savant qu'Aldrovande, prouve combien les descriptions, *pour peu* qu'elles soient fautives ou confuses, servent peu en histoire naturelle, pour donner une idée nette de l'objet qu'on veut représenter.

qui suffit pour nous porter à croire
sont en effet deux espèces distinc
séparées.

Le cri du cravant est un son sou
creux, que nous avons souvent ente
et qu'on peut exprimer par *ouan*, o
c'est une sorte d'aboiement rauque
cet oiseau fait entendre fréquemmen
a aussi, quand on le poursuit, ou se
ment lorsqu'on s'en approche, un si
ment semblable à celui de l'oie.

Le cravant peut vivre en domestic
nous en avons gardé un pendant p
sieurs mois : sa nourriture

ettoit en fuite. On a remar-
ngeoit pendant la nuit au-
t-être plus que pendant le
oit à se baigner, et il secouoit
sortant de l'eau : cependant
n'est pas son élément natu-
s ceux que l'on voit sur nos
ordent par la mer. Voici quel-
rvations sur cet oiseau, qui
été communiquées par M. Bail-

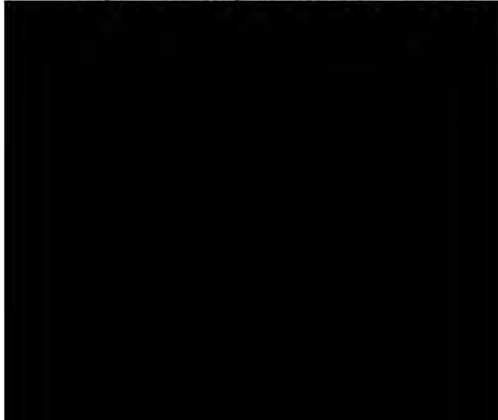
ravants n'étoient guère connus
s côtes de Picardie avant l'hiver
; le vent de nord en amena alors
uantité prodigieuse ; la mer en
couverte. Tous les marais étant
, ils se répandirent dans les terres,
ent un très-grand dégât en pâtu-
les blés qui n'étoient pas couverts
eige; ils en dévoroient jusqu'aux
nes. Les habitans des campagnes,
ce fléau désoloit, leur déclarèrent
guerre générale ; ils approchoient
très-près pendant les premiers jours,
en tuoient beaucoup à coups de
rres et de bâtons : mais on les voyoit,



« pour ainsi dire, renaître ; de nouvelles « troupes sortoient à chaque instant de la « mer et se jetoient dans les champs ; ils « détruisirent le reste des plantes que la « gelée avoit épargnées....

« D'autres ont reparu en 1765, et les « bords de la mer en étoient couverts ; « mais le vent de nord qui les avoit amenés ayant cessé, ils ne se sont pas ré« pandus dans les terres, et sont partis « peu de jours après.

« Depuis ce temps on en voit tous les



LA BERNACHE*.

ENTRE les fausses merveilles que l'ignorance, toujours crédule, a si long-temps mises à la place des faits simples et vraiment admirables de la Nature, l'une des plus absurdes peut-être, et cependant des plus célébrées, est la prétendue production des bernaches et des macreuses dans certains coquillages appelés *conques anatifères*, ou sur certains arbres des côtes d'Écosse et des Orcades, ou même dans les bois pourris des vieux navires.

Quelques auteurs ont écrit que des fruits dont la conformation offre d'avance des linéamens d'un volatile, tombés dans la mer s'y convertissent en oiseaux. Munster, Saxon le grammairien et

* Voyez les planches enluminées, nº 855.

En anglois, *bernacle, scotch-goose;* en allemand, *baum-ganss*. Quelquefois on a désigné la *bernache* sous le nom de *cravant*, et quelques naturalistes n'ont pas bien distingué ces deux oiseaux.



[redacted]

Scaliger l'assurent ; Fulgose dit mê que les arbres qui portent ces fruit ressemblent à des saules, et qu'au bo de leurs branches se produisent de petit boules gonflées, offrant l'embryon d'u canard qui pend par le bec à la branche et que lorsqu'il est mûr et formé, il tomb dans la mer et s'envole. Vincent de Beauvais aime mieux l'attacher au tronc et à l'écorce, dont il suce le suc, jusqu'à ce que, déja grand et tout couvert de plumes, il s'en détache.

Leslæus, [redacted]

qui peu à peu se couvrant de duvet et de plumes, achèvent leur métamorphose en se changeant en oiseaux [1]. Pierre Danisi, Dentatus, Wormius, Duchesne, sont les prôneurs de cette merveille absurde, de laquelle Rondelet, malgré son savoir et son bon sens, paroît être persuadé.

Enfin chez Cardan, Gyraldus, et Maier qui a écrit un traité exprès sur cet oiseau sans père ni mère, ce ne sont ni des fruits ni des vers, mais des coquilles qui l'enfantent; et ce qui est encore plus étrange que la merveille, c'est que Maier a ouvert cent de ces coquilles prétendues anatifères, et n'a pas manqué de trouver dans toutes l'embryon de l'oiseau tout formé [2]. Voilà sans doute

[1] Un grave docteur, dans Aldrovande, lui assura avec serment avoir vu et tenu les petites bernaches encore informes et comme elles tomboient du bois pourri.

[2] Au reste, le comte Maier a rempli son traité de tant d'absurdités et de puérilités, qu'il ne faut *pas, pour* infirmer son témoignage, d'autres motifs *que ceux qu'il* fournit lui-même; il prouve la pos-

bien des erreurs, et même des chimères, sur l'origine des bernaches : mais comme ces fables ont eu beaucoup de célébrité, et qu'elles ont même été accréditées par un grand nombre d'auteurs, nous avons cru devoir les rapporter, afin de montrer à quel point une erreur scientifique peut être contagieuse, et combien le charme du merveilleux peut fasciner les esprits.

Ce n'est pas que parmi nos anciens naturalistes, il ne s'en trouve plusieurs qui aient rejeté ces contes : Belon, toujours judicieux et sensé, s'en moque :

conques anatifères ne contiennent qu'un animal à coquille d'une espèce particulière ; et par la description que Wormius, Lobel et d'autres font des *conchæ anatiferæ*, aussi-bien que dans les figures qu'en donnent Aldrovaude et Gesner, toutes fautives et chargées qu'elles sont, il est aisé de reconnoître les coquillages appelés *pousse-pieds* sur nos côtes de Bretagne, lesquels par leur adhésion à une tige commune, et par l'espèce de touffe ou de pinceaux qu'ils épanouissent à leur pointe, auront pu offrir à des imaginations excessivement prévenues, les traits d'embryons d'oiseaux attachés et pendans à des branches, mais qui certainement n'engendrent pas plus d'oiseaux dans la mer du Nord que sur nos côtes. Aussi Æneas Silvius raconte-t-il que se trouvant en Écosse, et demandant avec empressement d'être conduit aux lieux où se faisoit la merveilleuse génération des bernaches, il lui fut répondu que ce n'étoit que plus loin, aux Hébrides ou aux Orcades, qu'il pourroit en être *témoin* ; d'où il ajoute agréablement

... aire avoir observé le
ni même vu leurs nids; et
dans une navigation au 80
les premiers qui les trouv
dant les bernaches doive
Norvége, s'il est vrai, c
Pontoppidan, qu'on les y
tout l'été; elles ne paroisse
tomne et durant l'hiver s
des provinces d'Yorck et c
en Angleterre, où elles se la
dre aux filets, sans rien m
défiance ni de l'astuce na
autres oiseaux de leur

descendent jusqu'en France; néanmoins il en a été tué une en Bourgogne, où des vents orageux l'avoient jetée au fort d'un rude hiver.

La bernache est certainement de la famille de l'oie; et c'est avec raison qu'Aldrovande reprend Gesner de l'avoir rangée parmi les canards. A la vérité, elle a la taille plus petite et plus légère, le cou plus grêle, le bec plus court et les jambes proportionnellement plus hautes que l'oie; mais elle en a la figure, le port et toutes les proportions de la forme. Son plumage est agréablement coupé par grandes pièces de blanc et de noir; et c'est pour cela que Belon lui donne le nom de *nonnette* ou *religieuse :* elle a la face blanche et deux petits traits noirs de l'œil aux narines; un domino noir couvre le cou et vient tomber, en se coupant en rond, sur le haut du dos et de la poitrine; tout le manteau est richement ondé de gris et de noir, avec un frangé blanc; et tout le dessous du corps est d'un beau blanc moiré.

Quelques auteurs parlent d'une seconde

espèce de bernache, que nous nous contenterons d'indiquer ici; ils disent qu'elle est en tout semblable à l'autre, et seulement un peu moins grande : mais cette différence de grandeur est trop peu considérable pour en faire deux espèces; et nous sommes sur cela de l'avis de M. Klein, qui, ayant comparé ces deux bernaches, conclut que les ornithologistes n'ont ici établi deux espèces que sur des descriptions de simples variétés.

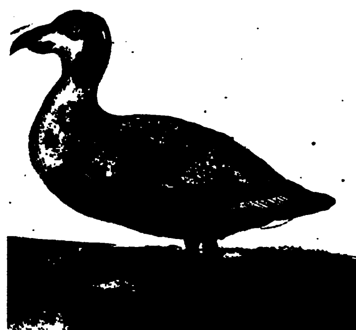
L'EIDER*.

C'EST cet oiseau qui donne ce duv si doux, si chaud et si léger, con sous le nom d'*eider-don* ou *duvet d'eid* dont on a fait ensuite *édre-don*, ou p corruption *aigle-don*; sur quoi l'on a fa sement imaginé que c'étoit d'une espè d'aigle que se tiroit cette plume délicate précieuse. L'eider n'est point un aigle, m une espèce d'oie des mers du Nord, q ne paroît point dans nos contrées, et q ne descend guère plus bas que vers côtes de l'Écosse.

L'eider est à peu près gros comme l'o Dans le mâle, les couleurs principales plumage sont le blanc et le noir; et une disposition contraire à celle qui s'

* Voyez les planches enluminées, n° 209, la dénomination d'*oie à duvet*, ou *eider mâl Danemarck*; et n° 208, l'*eider femelle*.

Par quelques uns, *oie à duvet*, *canard à du* en allemand, *eyder-ente*, eider-gans, eider-vo en anglois, *cutbert-duck*, edder-fowl.



-.un noirâtre : le haut de la
ainsi que les pennes de la queue e
ailes, sont de cette même couleu
l'exception des plumes les plus voi
du corps, qui sont blanches. On voi
bas de la nuque du cou une large pla
verdâtre, et le blanc de la poitrine
lavé d'une teinte briquetée ou vinei
La femelle est moins grande que le mâ
et tout son plumage est uniformém
teint de roussâtre et de noirâtre, p
ignes transversales et ondulantes, s
ın fond gris brun. Dans les deux sex
n remarque des échancr---

Le meilleur duvet, que l'on nomm
duvet vif, est celui que l'eider s'arrach
pour garnir son nid, et que l'on recueill
dans ce nid même; car, outre que l'o
se fait scrupule de tuer un oiseau auss
utile, le duvet pris sur son corps mor
est moins bon que celui qui se ramass
dans les nids, soit que, dans la saiso
de la nichée, ce duvet se trouve dan
toute sa perfection, soit qu'en effet l'oi
seau ne s'arrache que le duvet le plus fi
et le plus délicat, qui est celui qui couvr
l'estomac et le ventre.

Il faut avoir attention de ne le cherche
et ramasser dans les nids qu'après quel
ques jours de temps sec et sans pluie;
ne faut point chasser aussi brusquemen
ces oiseaux de leurs nids, parce que l
frayeur leur fait lâcher la fiente, don
souvent le duvet est souillé; et, pour l
purger de cette ordure, on l'étend sur u
crible à cordes tendues, qui, frappée
d'une baguette, laissent tomber tout

Les œufs sont au nombre de c
six, d'un verd foncé, et fort
manger *; et lorsqu'on les ravit,
melle se plume de nouveau pour
son nid, et fait une seconde ponte
moins nombreuse que la premiè
l'on dépouille une seconde fois son
comme elle n'a plus de duvet à fou
le mâle vient à son secours, et se dépl
l'estomac, et c'est par cette raison qu
duvet qu'on trouve dans ce troisième
est plus blanc que celui qu'on recu
dans le premier. Mais, pour faire c

* Anderson prétend que, pour en avoir
tité, on fiche dans le nid un b...

troisième récolte, on doit attendre que la mère eider ait fait éclore ses petits : car, si on lui enlevoit cette dernière ponte, qui n'est plus que de deux ou trois œufs, ou même d'un seul, elle quitteroit pour jamais la place ; au lieu que si on la laisse enfin élever sa famille, elle reviendra l'année suivante, en ramenant ses petits, qui formeront de nouveaux couples.

En Norvége et en Islande, c'est une propriété qui se garde soigneusement et se transmet par héritage, que celle d'un canton où les eiders viennent d'habitude faire leurs nids. Il y a tel endroit où il se trouvera plusieurs centaines de ces nids. On juge, par le grand prix du duvet, du profit que cette espèce de possession peut rapporter à son maître : aussi les Islandois font-ils tout ce qu'ils peuvent pour attirer les eiders chacun dans leur terrain ; et quand ils voient que ces oiseaux commencent à s'habituer dans quelques unes des petites îles où ils ont des troupeaux, ils font bientôt repasser troupeaux et *chiens* dans le continent, pour laisser le *champ* libre aux eiders, et les engager à

. . .montoires
... de terre avancées dans la n
dans ces retraites de solitude et
quillité que les eiders aiment
blir, quoiqu'ils ne refusent pas d
près des habitations, pourvu q
leur donne pas d'inquiétude et q
éloigne les chiens et le bétail. « O
« même, dit M. Horrebows, com
ai été témoin, aller et venir par
oiseaux tandis qu'ils sont sur leurs
sans qu'ils en soient effarouchés
ôter ces œufs sans qu'ils quittent
nids, et sans que cette perte le
pêche de renouvel...

uitter le nid à ceux-ci peu d'heures
qu'ils sont éclos, les prenant sur son
et, d'un vol doux, les transportant
ner.

-lors le mâle la quitte, et ni les
ni les autres ne reviennent plus à
; mais plusieurs couvées se réunis-
en mer, et forment des troupes de
gt ou trente petits avec leurs mères,
les conduisent et s'occupent inces-
ment à battre l'eau pour faire re-
nter, avec la vase et le sable du
d, les insectes et menus coquillages
ut se nourrissent les petits, trop foi-
es encore pour plonger. On trouve ces
unes oiseaux en mer dans le mois de
illet et même dès le mois de juin,
t les Groenlandois comptent leur temps
'été par l'âge des jeunes eiders.

Ce n'est qu'à la troisième année que
le mâle a pris des couleurs démêlées et
bien distinctes; celles de la femelle sont
beaucoup plutôt décidées, et, en tout,
son développement est plus prompt que
celui du mâle; tous, dans le premier
âge, sont également couverts ou vêtu
'un duvet noirâtre.

L'eider plonge très-profondément à la poursuite des poissons ; il se repaît aussi de moules et d'autres coquillages, et se montre très-avide des boyaux de poisson que les pêcheurs jettent de leurs barques. Ces oiseaux tiennent la mer tout l'hiver, même vers le Groenland, cherchant les lieux de la côte où il y a le moins de glaces, et ne revenant à terre que le soir, ou lorsqu'il doit y avoir une tempête, que leur fuite à la côte, durant le jour, présage, dit-on, infailli-

tout où elle est ouverte et libre de glaces : aussi remarque-t-on qu'ils s'avancent à la côte de Groenland jusqu'à l'île Disco, mais non au-delà, parce que plus haut la mer est couverte de glaces, et même il sembleroit que ces oiseaux fréquentent déja moins ces côtes qu'ils ne faisoient autrefois. Néanmoins il s'en trouve jusqu'au Spitzberg ; car on reconnoît l'eider dans le *canard de montagne* de Martens, quoique lui-même l'ait méconnu ; et il nous semble aussi retrouver l'eider à l'île de Behring et à la pointe des Kouriles. Quant à notre mer du Nord, les pointes les plus sud où les eiders descendent, paroissent être les îles Kerago et Koua près des côtes d'Écosse, Bornholm, Christiansoë, et la province de Gothland dans la Suède.







LE CANARD FEMELLE.
ou LA CANE

LE CANARD*.

L'HOMME a fait une double conquête, lorsqu'il s'est assujetti des animaux habitans à la fois et des airs et de l'eau. Libres sur ces deux vastes élémens, également prompts à prendre les routes de l'atmosphère, à sillonner celles de la mer ou plonger sous les flots, les oiseaux d'eau sembloient devoir lui échapper à [redacted]

troisième récolte, on doit attendre que l
mère eider ait fait éclore ses petits : car
si on lui enlevoit cette dernière ponte
qui n'est plus que de deux ou trois œufs
ou même d'un seul, elle quitteroit pour
jamais la place ; au lieu que si on la laiss
enfin élever sa famille, elle reviendr
l'année suivante, en ramenant ses petits
qui formeront de nouveaux couples.

En Norvége et en Islande, c'est un
propriété qui se garde soigneusement e
se transmet par héritage, que celle d'u
canton où les eiders viennent d'habitud
faire leurs nids. Il y a tel endroit où il s
trouvera plusieurs centaines de ces nid
On juge, par le grand prix du duvet, d
profit que cette espèce de possession peu
rapporter à son maître : aussi les Islando
font-ils tout ce qu'ils peuvent pour attire
les eiders chacun dans leur terrain ; e
quand ils voient que ces oiseaux com
mencent à s'habituer dans quelques une
des petites îles où ils ont des troupeaux
ils font bientôt repasser troupeaux e
chiens dans le continent, pour laisser l
champ libre aux eiders, et les engage

... a force de travail p
petites îles, en coupant et sépa
la grande divers promontoires c
gues de terre avancées dans la me
dans ces retraites de solitude et d
quillité que les eiders aiment à
blir, quoiqu'ils ne refusent pas de
près des habitations, pourvu qu'
leur donne pas d'inquiétude et qu'
éloigne les chiens et le bétail. « On
« même, dit M. Horrebows, comm
« ai été témoin, aller et venir parm
« oiseaux tandis qu'ils sont sur leurs o
« sans qu'ils en soient effarouchés,
« ôter ces œufs sans qu'ils quittent
« nids, et sans que cette pert...
« pêche de ...

robuste, retiré sous une hutte, enve
loppé de sa peau d'ours, dort d'un som
meil tranquille et peut-être profond, tan
dis que le mol édredon, transporté che
nous sous des lambris dorés, appelle e
vain le sommeil sur la tête toujours ag
tée de l'homme ambitieux.

Nous ajouterons ici quelques faits su
l'eider, que nous fournit M. Brunnic
dans un petit ouvrage écrit en danois
traduit en allemand, et que nous avon
fait nous-mêmes traduire de cette langu
en françois.

On voit, dans le temps des nichées
des eiders mâles qui volent seuls, et n'on
point de compagnes; les Norvégiens leu
donnent le nom de *gield-fugl*, *gield-aee*
ce sont ceux qui n'ont pas trouvé
s'apparier, et qui ont été les plus foible
dans les combats qu'ils se livrent entre
eux pour la possession des femelles, don
le nombre, dans cette espèce, est plu
petit que celui des mâles; néanmoin
elles sont adultes avant eux, d'où i
arrive que c'est avec de vieux mâle
que les jeunes femelles font leur pre

. .. male crier
a une voix rauque et comme gém
la voix de la femelle est semb
celle de la cane commune. Le p
soin de ces oiseaux est de chercher
cer leur nid à l'abri de quelques
ou de quelques buissons et partic
ment des genevriers ; le mâle tra
avec la femelle, et celle-ci s'arra
duvet et l'entasse jusqu'à ce qu'il
tout alentour un gros bourlet re
qu'elle rabat sur ses œufs quand
les quitte pour aller prendre sa
riture ; car le mâle ne l'aide po
couver, et il fait

faire quitter le nid à ceux-ci peu d'heures après qu'ils sont éclos, les prenant sur son dos, et, d'un vol doux, les transportant à la mer.

Dès-lors le mâle la quitte, et ni les uns ni les autres ne reviennent plus à terre; mais plusieurs couvées se réunissent en mer, et forment des troupes de vingt ou trente petits avec leurs mères, qui les conduisent et s'occupent incessamment à battre l'eau pour faire remonter, avec la vase et le sable du fond, les insectes et menus coquillages dont se nourrissent les petits, trop foibles encore pour plonger. On trouve ces jeunes oiseaux en mer dans le mois de juillet et même dès le mois de juin, et les Groenlandois comptent leur temps d'été par l'âge des jeunes eiders.

Ce n'est qu'à la troisième année que le mâle a pris des couleurs démêlées et bien distinctes; celles de la femelle sont beaucoup plutôt décidées, et, en tout, son développement est plus prompt que celui du mâle; tous, dans le premier âge, sont également couverts ou vêtus d'un duvet noirâtre.

L'eider plonge très-profondément à la poursuite des poissons ; il se repaît aussi de moules et d'autres coquillages, et se montre très-avide des boyaux de poisson que les pêcheurs jettent de leurs barques. Ces oiseaux tiennent la mer tout l'hiver, même vers le Groenland, cherchant les lieux de la côte où il y a le moins de glaces, et ne revenant à terre que le soir, ou lorsqu'il doit y avoir une tempête, que leur fuite à la côte, durant le jour, présage, dit-on, infailli-

tout où elle est ouverte et libre de glaces : aussi remarque-t-on qu'ils s'avan-cent à la côte de Groenland jusqu'à l'île Disco, mais non au-delà, parce que plus haut la mer est couverte de glaces; et même il sembleroit que ces oiseaux fréquentent déjà moins ces côtes qu'ils ne faisoient autrefois. Néanmoins il s'en trouve jusqu'au Spitzberg; car on reconnoît l'eider dans le *canard de montagne* de Martens, quoique lui-même l'ait méconnu; et il nous semble aussi retrouver l'eider à l'île de Behring et à la pointe des Kouriles. Quant à notre mer du Nord, les pointes les plus sud où les eiders descendent, paroissent être les îles Kerago et Koua près des côtes d'Écosse, Bornholm, Christiansoë, et la province de Gothland dans la Suède.





LE CANARD.

J S Pauquet S.



LE CANARD FEMELLE.

ou LA CANE

J. Pouquet. S.

[redacted]

LE CANARD *.

L'HOMME a fait une double conquête, lorsqu'il s'est assujetti des animaux habitans à la fois et des airs et de l'eau. Libres sur ces deux vastes élémens, également prompts à prendre les routes de l'atmosphère, à sillonner celles de la mer ou plonger sous les flots, les oiseaux d'eau sembloient devoir lui échapper à jamais, ne [redacted]

Ils n'y tiennent en effet que par le seul besoin d'y déposer le produit de leurs amours ; mais c'est par ce besoin même, et par ce sentiment si cher à tout ce qui respire, que nous avons su les captiver sans contrainte, les approcher de nous, et, par l'affection à leur famille, les attacher à nos demeures.

Des œufs enlevés sur les eaux, du milieu des roseaux et des joncs, et donnés à couver à une mère étrangère qui les adopte, ont d'abord produit dans nos basses-cours des individus sauvages

waerdt ; la femelle, *eendt ;* en anglois, *duck* (*wild-duck*, le sauvage; *tame-duck*, le privé).

En Normandie, suivant M. Salerne, le canard mâle s'appelle *malart ;* la cane, *bourre*, et le petit, *bourret* (ces noms appartiennent à la race domestique). Les Allemands les désignent sous les noms de *haut endte*, *zam-ente ;* les Italiens sous ceux que nous avons déja cités, et plus particulièrement par celui de *anitra domestica*. Les dénominations suivantes désignent la race sauvage : en allemand, *wild-endte*, *mertz-endte*, *gros-endte*, *hag-ent ;* sur le lac de Constance, *blass-ent ;* sur le lac Majeur, *spiegel-ent ;* en italien, *anitra salvatica*, *cesone*.

...yie domestique, ces mê
seaux, et mieux encore leurs
dans, sont devenus plus doux, plu
tables, et ont produit sous nos yeu
races privées; car nous devons obs
comme chose générale, que ce
qu'après avoir réussi à traiter et con
une espèce, de manière à la faire
tiplier en domesticité, que nous pou
nous flatter de l'avoir subjuguée; au
ment nous n'assujettissons que des i
idus, et l'espèce, conservant son i
endance, ne nous appartient pas.
rque, malgré le dégoût

sauvage, et ces lieux des premiers pla-sirs, des premières amours, ces lieux chers à tout être sensible, deviennen leur demeure de prédilection et leu habitation de choix. L'éducation de l famille rend encore cette affection plu profonde, et la communique en mêm temps aux petits, qui, s'étant trouvé citoyens par naissance d'un séjour adopt par leurs parens, ne cherchent point en changer ; car, ne pouvant avoir qu peu ou point d'idée d'un état différen ni d'un autre séjour, ils s'attachent a lieu où ils sont nés comme à leur patrie et l'on sait que la terre natale est chèr à ceux même qui l'habitent en esclaves.

Néanmoins nous n'avons conqui qu'une petite portion de l'espèce entière sur-tout dans ces oiseaux auxquels la Na ture sembloit avoir assuré un double droi de liberté, en les confiant à la fois au espaces libres de l'air et de la mer : un partie de l'espèce est, à la vérité, devenu captive sous notre main ; mais la plu *grande portion* nous a échappé, nou *échappera* toujours, et reste à la Natu comme témoin de son indépendance.

-r° privée, se 1
..ns nos basses-cours, en y forma
es plus utiles et des plus noml
amilles de nos volailles ; et l'autre
oute, encore plus étendue, nou
onstamment, se tient sur les eau
ait, pour ainsi dire, que passer
asser en hiver dans nos contrées
enfonce au printemps dans les rég
ı Nord, pour y nicher sur les te
plus éloignées de l'empire de l'hon
C'est vers le 15 d'octobre que par
t en France les premiers canard
s bandes, d'abord petites et pen
ntes, sont suivies

que leur troupe trace par sa dispositi
dans l'air ; et, lorsqu'ils sont tous arri
des régions du Nord, on les voit con
nuellement voler et se porter d'un étan
d'une rivière à une autre ; c'est alors q
les chasseurs en font de nombreuses ca
tures, soit à la quête du jour ou à l'en
buscade du soir, soit aux différens pié
et aux grands filets. Mais toutes c
chasses supposent beaucoup de fines
dans les moyens employés pour surpre
dre, attirer ou tromper ces oiseaux, q
sont très-défians. Jamais ils ne se pose
qu'après avoir fait plusieurs circonvol
tions sur le lieu où ils voudroient s'ab
tre, comme pour l'examiner, le reco
noître, et s'assurer s'il ne recèle aucu
ennemi ; et lorsqu'enfin ils s'abaissen
c'est toujours avec précaution ; ils fl
chissent leur vol, et se lancent obliqu
ment sur la surface de l'eau, qu'ils effle
rent et sillonnent ; ensuite ils nagent a
large et se tiennent toujours éloignés d
rivage ; en même temps quelques un
d'entre eux veillent à la sûreté pu
blique, et donnent l'alarme dès qu'il

a péril, de sorte que le chasseur se trouve souvent déçu, et les voit partir avant qu'il ne soit à portée de les tirer: cependant, lorsqu'il juge le coup possible, il ne doit pas le précipiter; car le canard sauvage, au départ, s'élevant verticalement, ne s'éloigne pas dans la même proportion qu'un oiseau qui file droit, et on a tout autant de temps pour ajuster un canard qui part à soixante pas de distance, qu'une perdrix qui partiroit à trente.

C'est le soir, *à la chûte*, au bord des [redacted]

dans la hutte du chasseur, et dont les nappes occupant un espace plus ou moins grand à fleur d'eau, peuvent embrasser, en se relevant et se croisant, la troupe entière des canards sauvages que les appelans domestiques ont attirés. Dans cette chasse, il faut que la passion du chasseur soutienne sa patience ; immobile, et souvent à moitié gelé dans sa guérite, il s'expose à prendre plus de rhume que de gibier : mais ordinairement le plaisir l'emporte, et l'espérance se renouvelle ; car le même soir où il a juré, en soufflant dans ses doigts, de ne plus retourner à son poste glacé, il fait des projets pour le lendemain.

En Lorraine, sur les étangs qui bordent la Sarre, on prend les canards avec un filet tendu verticalement, et semblable à la pantière qui sert aux bécasses. En plusieurs autres endroits, les chasseurs, sur un bateau couvert de ramée et de roseau, s'approchent lentement des canards dispersés sur l'eau, et, pour les rassembler, ils lâchent un petit chien. La crainte de l'ennemi fait que les canards se ras-

[redacted]

semblent, s'attroupent lentement, et on les peut tirer un à un à mesure c se rapprochent, et les tuer sans l avec de fortes sarbacanes, ou bien tire sur la troupe entière avec un fusil d'abordage qui écarte le plom en tue ou blesse un bon nombre : ma ne peut les tirer qu'une fois ; ceux échappent reconnoissent le bateau m trier, et ne s'en laissent plus appro Cette chasse, très-amusante, s'appe *badinage.*

[redacted]

rovinces, la Picardie
ation des canards do-
ieux soignée, et où la
s est la plus fructueuse,
d'être pour le pays un
ssez considérable : cette
grand et dans des anses
disposés naturellement,
art le long de la rive des
paisseur des roseaux. Mais
chasse ne se fait avec plus
d'agrément que sur le bel

nos journalistes nous a donnée de
is un certain cahier de *la Nature*
ses différens aspects, où l'auteur
yen de prendre une bande entière
i tous, l'un après l'autre, viendront
nême ficelle, au bout de laquelle est
nd, lequel, avalé par le premier de
ii le rend au second, qui le rend au
t ainsi de suite, toujours filant la
successivement se trouvent enfilés du
que. On peut se souvenir aussi de quel
t se moqua de cette ineptie un autre
du temps, aussi ingénieux dans sa ma-
otre *considérateur* de la Nature est bon
nplicité.

[redacted]

étang d'Armainvilliers en Brie. Voi
description qui nous en a été comm
quée par M. Ray, secrétaire des comi
demens de S. A. Mgr le duc de Penthiè

« Sur un des côtés de cet étang, qu'
« bragent des roseaux et que borde
« petit bois, l'eau forme une anse enf
« cée dans le bocage, et comme un pe
« port ombragé où règne toujours
« calme. De ce port, on a dérivé des c
« naux qui pénètrent dans l'intérieur d
« bois, non point en ligne droite, ma
« en arc sinueux. Ces canaux
« *cornes*, assez l

[redacted]

« profi e et qui se ferme en poche.

« Tel est le grand piége dressé et préparé « pour les troupes nombreuses de ca- « nards, mêlées de rougets, de garrots, « de sarcelles, qui viennent dès le milieu « d'octobre s'abattre sur l'étang; mais, « pour les attirer vers l'anse et les fatales « cornes, il faut inventer quelque moyen « subtil, et ce moyen est concerté et prêt « depuis long-temps.

« Au milieu du bocage et au centre des « canaux, est établi le canardier, qui, « de sa petite maison, va trois fois par « jour répandre le grain dont il nourrit « pendant toute l'année plus de cent « canards demi-privés, demi-sauvages, « et qui tout le jour nageant dans l'étang, « ne manquent pas, à l'heure accoutu- « mée et au coup de sifflet, d'arriver à « grand vol en s'abattant sur l'anse, pour « enfiler les canaux où leur pâture les « attend.

« Ce sont ces *traîtres*, comme le canar- « dier les appelle, qui, dans la saison, « *se mêlant* sur l'étang aux troupes des « *sauvages*, les amènent dans l'anse, et

[redacted]

« de là les attirent dans les cornes, tand
« que, caché derrière une suite de claie
« de roseaux, le canardier va jetant de-
« vant eux le grain pour les amener jus-
« que sous l'embouchure du berceau de
« filets; alors se montrant par les inter-
« valles des claies, disposées obliquement,
« et qui le cachent aux canards qui vien-
« nent par-derrière, il effraie les plus avan-
« cés, qui se jettent dans le cul-de-sac, et
« vont pêle-mêle s'enfoncer dans la nasse.
« On en prend ainsi jusqu'à [redacted]
« soixante à [redacted]

ils y passent la plus grande partie du jour à se reposer ou dormir. « Je les ai obser-« vés avec une lunette d'approche, dit « M. Hébert, sur nos plus grands étangs, « qui quelquefois en paroissent couverts ; « on les y voit la tête sous l'aile et sans « mouvement, jusqu'à ce que tous pren-« nent leur volée une demi-heure après « le coucher du soleil. »

En effet, les allures des canards sauvages sont plus de nuit que de jour ; ils paissent, voyagent, arrivent et partent principalement le soir et même la nuit : la plupart de ceux que l'on voit en plein jour, ont été forcés de prendre essor par les chasseurs ou par les oiseaux de proie. La nuit, le sifflement du vol décèle leur passage. Le battement de leurs ailes est plus bruyant au moment qu'ils partent, et c'est même à cause de ce bruit que

grand nombre de canards niche dans ces contrées marécageuses, puisque la plus grande chasse, suivant sa narration, se fait lorsque, les canards étant *tombés en mue*, les nacelles n'ont qu'à les pousser *devant elles* dans les filets tendus sur les étangs.

Varron donne au canard l'épithète de *quassagipenna*.

Tant que la saison ne devient pas rigoureuse, les insectes aquatiques et les petits poissons, les grenouilles qui ne sont pas encore fort enfoncées dans la vase, les graines du jonc, la lentille d'eau et quelques autres plantes marécageuses, fournissent abondamment à la pâture des canards : mais, vers la fin de décembre ou au commencement de janvier, si les grandes pièces d'eau stagnante sont gla-

s'est réduit ; l'attroupement même n'a presque plus lieu : ils passent dispersés, fuient pendant la nuit, et on ne les trouve le jour que cachés dans les joncs; ils ne s'arrêtent qu'autant que le vent contraire les force à séjourner. Ils semblent dès-lors s'unir par couples, et se hâtent de gagner les contrées du Nord, où ils doivent nicher et passer l'été.

Dans cette saison, ils couvrent, pour ainsi dire, tous les lacs et toutes les rivières de Sibérie, de Lapponie, et se portent encore plus loin dans le Nord, jusqu'au Spitzberg et au Groenland. « En « Lapponie, dit M. Hœgstroem, ces oi- « seaux semblent vouloir, sinon chasser, « du moins remplacer les hommes; car, « dès que les Lappons vont au printemps « vers les montagnes, les troupes de ca- « nards sauvages volent vers la mer occi- « dentale; et quand les Lappons redes- « cendent en automne pour habiter la « plaine, ces oiseaux l'ont déja quittée. » Plusieurs autres voyageurs rendent le *même* témoignage. « Je ne crois pas, dit « *Regnard*, qu'il y ait pays au monde

« plus abondant en canards, sarcelles et « autres oiseaux d'eau que la Lapponie ; « les rivières en sont toutes couvertes. . . . « et au mois de mai, leurs nids s'y trouvent « en telle abondance, que le désert en « paroît rempli ». Néanmoins il reste dans nos contrées tempérées quelques couples de ces oiseaux, que quelques circonstances ont empêchées de suivre le gros de l'espèce, qui nichent dans nos marais. Ce n'est que sur ces traîneurs isolés qu'on a pu observer les particularités des amours

Le mâle paroît s'occuper du choix d'un lieu propre à placer le produit de leurs amours; il l'indique à la femelle, qui l'agrée et s'en met en possession : c'est ordinairement une touffe épaisse de joncs, élevée et isolée au milieu du marais. La femelle perce cette touffe, s'y enfonce et l'arrange en forme de nid en rabattant les brins de joncs qui la gênent. Mais, quoique la cane sauvage, comme les autres oiseaux aquatiques, place de préférence sa nichée près des eaux, on ne laisse pas d'en trouver quelques nids dans les bruyères assez éloignées, ou dans les champs sur ces tas de paille que le laboureur y élève en meules, ou même dans les forêts sur des chênes tronqués, et dans de vieux nids abandonnés. On trouve ordinairement dans chaque nid dix à quinze et quelquefois jusqu'à dix-huit œufs ; ils sont d'un blanc verdâtre, et le moyeu est rouge. On a observé que la ponte des vieilles femelles est plus nombreuse et commence plus tôt que celle des jeunes.

Chaque fois que la femelle quitte ses

œufs, même pour un petit temps, elle les enveloppe dans le duvet qu'elle s'est arraché pour en garnir son nid. Jamais elle ne s'y rend au vol; elle se pose cent pas plus loin, et, pour y arriver, elle marche avec défiance, en observant s'il n'y á point d'ennemis : mais lorsqu'une fois elle est tapie sur ses œufs, l'approche même d'un homme ne les lui fait pas quitter.

Le mâle ne paroît pas remplacer la femelle dans le soin de la couvée; seu- [redacted]

les prennent à leur bec, et les tran
portent l'un après l'autre sur l'eau ;
soir la mère les rallie et les retire dans l
roseaux, où elle les réchauffe sous s
ailes pendant la nuit : tout le jour i
guettent, à la surface de l'eau et sur l
herbes, les moucherons et autres men
insectes qui font leur première nourr
ture; on les voit plonger, nager, et fai
mille évolutions sur l'eau, avec auta
de vîtesse que de facilité.

La Nature, en fortifiant d'abord en eu
les muscles nécessaires à la natation
semble négliger, pendant quelque temp
la formation ou du moins l'accroisseme
de leurs ailes. Ces parties restent près d
six semaines courtes et informes : le jeun
canard a déja pris plus de la moitié d
son accroissement, il est déja emplum
sous le ventre et le long du dos avan
que les pennes des ailes ne commencen
à paroître; et ce n'est guère qu'à troi
mois qu'il peut s'essayer à voler. Dan
cet état, on l'appelle *halbran,* nom qu
paroît venir de l'allemand, *halber-en*
(*demi*-canard); et c'est d'après cet

impuissance de voler que l'on fait aux halbrans une petite chasse aussi facile que fructueuse sur les étangs et les marais qui en sont peuplés. Ce sont apparemment aussi ces mêmes canards trop jeunes pour voler, que les Lappons tuent à coups de bâton sur leurs lacs.

La même espèce de ces canards sauvages qui visitent nos contrées en hiver, et qui peuplent en été les régions du nord de notre continent, se trouve dans les régions correspondantes du nouveau

que nous décrirons ci-après, et qui sont en effet propres à ces climats; nous devons au moins le présumer ainsi, jusqu'à ce que nous connoissions plus particulièrement l'espèce de ces canards qui se trouvent dans l'archipel austral. Nous savons que ceux auxquels on donne à Saint-Domingue le nom de *canards sauvages*, ne sont pas de l'espèce des nôtres; et par quelques indications sur les oiseaux de la zone torride, nous ne croyons pas que l'espèce de notre canard sauvage y ait pénétré, à moins qu'on n'y ait transporté la race domestique. Au reste, quelles que soient les espèces qui peuplent ces régions du Midi, elles n'y paroissent pas soumises aux voyages et migrations, dont la cause, dans nos climats, vient de la vicissitude des saisons.

Par-tout on a cherché à priver, à s'approprier une espèce aussi utile que l'est celle de notre canard; et non seulement cette espèce est devenue commune, mais quelques autres espèces étrangères, et dans l'origine également

sauvages, se sont multipliées en domesticité, et ont donné de nouvelles races privées ; par exemple, celle du canard musqué, par le double profit de sa plume et de sa chair, et par la facilité de son éducation, est devenue une des volailles les plus utiles et une des plus répandues dans le nouveau monde *.

Pour élever des canards avec fruit et en former de grandes peuplades qui prospèrent, il faut, comme pour les oies, les établir dans un lieu voisin des eaux,

blessé, parce que tout est contraint; et des canards ainsi nourris ne pourront jamais donner ni un aussi bon duvet ni une aussi forte race que ceux qui jouissent d'une partie de leur liberté et peuvent vivre dans leur élément : ainsi, lorsque le lieu ne fournit pas naturellement quelque courant ou nappe d'eau, il faut y creuser une mare dans laquelle les canards puissent barboter, nager, se laver et se plonger, exercices absolument nécessaires à leur vigueur et même à leur santé. Les anciens, qui traitoient avec plus d'attention que nous les objets intéressans de l'économie rurale et de la vie champêtre, ces Romains qui d'une main remportoient des trophées, et de l'autre conduisoient la charrue, nous ont ici laissé, comme en bien d'autres choses, des instructions utiles.

Columelle et Varron nous donnent en détail et décrivent avec complaisance la disposition d'une basse-cour aux canards (*nessotrophium*): ils y veulent de l'eau, des canaux, des rigoles, des gazons, des ombrages, un petit la

avec sa petite île * ; le tout disposé d'une manière si entendue et si pittoresque, qu'un lieu semblable seroit un ornement pour la plus belle maison de campagne.

* « Mediâ parte defoditur lacus......... ora « cujus clivo paulatim subsideant, ut tanquam è « littore descendatur in aquam..... media pars « terrena sit, ut colocasiis aliisque familiaribus « aquæ viridibus conseratur, quæ inopacent avium « receptacula..... per circuitum unda pura vacet,

[redacted]

Il ne faut pas que l'eau sur laquelle on établira ses canards soit infectée de sangsues, elles font périr les jeunes en

« potestas domesticis avibus, aut aquilis vel acci-
« pitribus involandi. »

Je ne puis résister au plaisir de traduire librement ce morceau, sans espérer d'en rendre toute la grace.

« Autour d'un lac à rives en pente douce, et du « milieu duquel s'élève une petite île ombragée de « verdure et bordée de roseaux, s'étendra l'en- « ceinte, percée dans son contour de loges pour « nicher; devant ces loges coulera une rigole, où « chaque jour sera jeté le grain destiné aux canards, « nulle pâture ne leur étant plus agréable que celle « qu'ils puisent et qu'ils pêchent dans l'eau : là « vous les verrez s'ébattre, se jouer, se devancer « les uns les autres à la nage; là vous pourrez « élever et voir se former sous vos yeux une race « plus noble, éclose d'œufs dérobés aux nids des « sauvages : l'instinct de ces petits prisonniers, « farouche d'abord, se tempère et s'adoucit; mais, « pour mieux assurer vos captifs, et les défendre « en même temps de l'oiseau ravisseur, il convient « *que tout* l'espace soit enveloppé et couvert d'un « *filet ou* d'un treillis. »

s'attachant à leurs pieds; et pour les détruire on peuplera l'étang de tanches ou d'autres poissons qui en font leur pâture. Dans toutes les situations, soit d'une eau vive ou au bord d'une eau dormante, on doit placer des paniers à nicher couverts en dômes, et qui offrent intérieurement une aire assez commode pour inviter ces oiseaux à s'y placer: la femelle pond de deux en deux jours, et produit dix, douze ou quinze œufs; elle en pondra même jusqu'à trente

est le même lorsque c'est une poule qu
a couvé les œufs : la poule s'attache pa
ce soin et devient pour les petits canard
une mère étrangère, mais qui n'en es
pas moins tendre; on le voit par sa sol
licitude et ses alarmes, lorsque, conduit
pour la première fois au bord de l'eau
ils sentent leur élément et s'y jetter
poussés par l'impulsion de la Nature
malgré les cris redoublés de leur co
ductrice, qui du rivage les rappelle e
vain, en s'agitant et se tourmentai
comme une mère désolée.

La première nourriture qu'on donn
aux jeunes canards est la graine de mill
ou de panis, et bientôt on peut le
jeter de l'orge : leur voracité naturel
se manifeste presque en naissant; jeun
ou adultes, ils ne sont jamais rassasiés; i
avalent tout ce qui se rencontre, comm
tout ce qu'on leur présente; ils déch
rent les herbes, ramassent les graines

leur artificielle, suivant cette notice de Franç
Camel : *Anas domestica* ytic *Luzoniensibu*
cujus ova Sinæ calore fovent et excludunt.

gobent les insectes et pèchent les peti
poissons, le corps plongé perpendicu
lairement et la queue seule hors de l'eau
ils se soutiennent dans cette attitude for
cée pendant plus d'une demi-minute
par un battement continuel des pieds.

Ils acquièrent en six mois leur grandeur et toutes leurs couleurs : le mâle se distingue par une petite boucle de plumes relevée sur le croupion; il a de plus la tête lustrée d'un riche verd d'émeraude et l'aile ornée d'un brillant miroir; le demi-collier blanc au mili
le bea

un peu exercé ne sauroit s'y méprendr
Dans ces chasses où les canards domes
tiques vont chercher les sauvages, et le
amènent avec eux sous le fusil du chasseu
une condition ordinaire est de payer a
canardier un prix convenu pour chaqu
canard privé qu'on aura tué par méprise
mais il est rare qu'un chasseur exercé s'
trompe, quoique ces canards domestique
soient pris et choisis de même couleu
que les sauvages ; car, outre que ceux
ci ont toujours les couleurs plus vives
ils ont aussi la plume plus lisse et plu
serrée, le cou plus menu, la tête plu
fine, les contours plus nettement pronon
cés ; et, dans tous leurs mouvemens, o
reconnoît l'aisance, la force et l'air d
vie que donne le sentiment de la liberté
« A considérer ce tableau de ma gué
« rite, dit ingénieusement M. Hébert
« je pensois qu'un habile peintre auroi
« dessiné les canards sauvages, tandis qu
« les canards domestiques me sembloien
« l'ouvrage de ses élèves ». Les petits mêm
que l'on fait éclore à la maison d'œuf
de sauvages, ne sont point encore par

de leurs belles couleurs, que déja on les distingue à la taille et à l'élégance des formes; et cette différence dans les contours se dessine non seulement sur le plumage et la taille, mais elle est bien plus sensible encore lorsqu'on sert le canard sauvage sur nos tables; son estomac est toujours arrondi, tandis qu'il forme un angle sensible dans le canard domestique, quoique celui-ci soit surchargé de beaucoup plus de graisse que le sauvage, qui n'a que de la chair aussi

e, dans lesquels la femelle est constamment plus grande que le mâle. Une autre remarque générale sur la famille entière des canards et des sarcelles, c'est que les mâles sont parés des plus belles couleurs, tandis que les femelles n'ont presque toutes que des robes unies, brunes, grises ou couleur de terre; et cette différence, bien constante dans les espèces sauvages, se conserve et reste empreinte sur les races domestiques, autant du moins que le permettent les variations et altérations de couleurs qui se sont faites par le mélange des deux races sauvages et privées.

En effet, comme tous les autres oiseaux privés, les canards ont subi les influences de la domesticité; les couleurs du plumage se sont affoiblies, et quelquefois même entièrement effacées ou changées : on en voit de plus ou moins blancs, bruns, noirs ou mélangés; d'autres ont pris des ornemens étrangers à l'espèce sauvage; telle est la race qui porte une huppe. Dans une autre race encore plus profondément travaillée

déformée par la domesticité, le bec s'est tordu et courbé; la constitution s'est altérée, et les individus portent toutes les marques de la dégénération; ils sont foibles, lourds et sujets à prendre une graisse excessive; les petits, trop délicats, sont difficiles à élever. M. Frisch, qui a fait cette observation, dit aussi que la race des canards blancs est constamment plus petite et moins robuste que les autres races, et il ajoute que dans le mélange des individus de différentes couleurs, les petits ressemblent générale-

[redacted]

accidentelles, ou qui tiennent peut-être à son commerce sur les étangs avec les races privées. En effet, M. Frisch observe que les sauvages et les privés se mêlent et s'apparient; et M. Hébert a remarqué qu'il se trouvoit souvent dans une même couvée de canards nourris près de grands étangs, quelques petits qui ressemblent aux sauvages, qui en ont l'instinct farouche, indépendant, et qui s'enfuient avec eux dans l'arrière-saison : or ce que le mâle sauvage opère ici sur la femelle domestique, le mâle privé peut l'opérer de même sur la femelle sauvage, supposé que quelquefois celle-ci cède à sa poursuite; et de là proviennent ces différences en grandeur et en couleurs*, que l'on a remarquées entre quelques individus sauvages.

Tous, sauvages et privés, sont sujets,

* *Schwartze wilde gans* (le canard sauvage noir), dans Frisch.

Nous avons vu nous-mêmes, sur l'étang d'Armainvilliers, dont tous les canards ont la livrée *sauvage*, deux variétés, l'une appelée *rouge*, dont les flancs sont en plumes d'un beau bai brun; un

[redacted]

comme les oies, à une mue presque subite, dans laquelle leurs grandes plumes tombent en peu de jours, et souvent en une seule nuit; et non seulement les oies et les canards, mais encore tous les oiseaux à pieds palmés et à bec plat, paroissent être sujets à cette grande mue. Elle arrive aux mâles après la pariade, et aux femelles après la nichée; et il paroît qu'elle est causée par le grand épuisement des mâles dans leurs amours, et par celui des femelles dans la ponte et l'incubation.

[redacted]

« sentir leur foiblesse, n'osoient étendre
« leurs ailes, lors même qu'on les pour-
« suivoit, et sembloient en avoir oublié
« l'usage. Ce temps de mélancolie duroit
« environ trente jours pour les canards,
« et quarante pour les cravans et les oies :
« la gaieté renaissoit avec les plumes ;
« alors ils se baignoient beaucoup, et
« commençoient à voleter. Plus d'une fois
« j'en ai perdu faute d'avoir remarqué le
« temps où ils s'éprouvoient à voler : ils
« partoient pendant la nuit ; je les enten-
« dois s'essayer un moment auparavant :
« je me gardois de paroître, parce que
« tous auroient pris leur essor. »

L'organisation intérieure, dans les espèces du canard et de l'oie, offre quelques particularités : la trachée-artère, avant sa bifurcation pour arriver aux poumons, est dilatée en une sorte de vase osseux et cartilagineux, qui est proprement un second larynx placé au bas de la trachée, et qui sert peut-être de magasin d'air pour le temps où l'oiseau plonge, *et donne* sans doute à sa voix cette réson-*nance bruy*ante et rauque qui caractérise

[redacted]

cri. Aussi les anciens avoient-ils ex-
né par un mot particulier la voix des
ards; et le silencieux Pythagore vou-
qu'on les éloignât de l'habitation où
sage devoit s'absorber dans la médi-
on: mais pour tout homme, philo-
ie ou non, qui aime à la campagne
ui en fait le plus grand charme, c'est-
re, le mouvement, la vie et le bruit
a Nature, le chant des oiseaux, les
des volailles, variés par le fréquent
bruyant *kankan* des canards, n'of-

[redacted]

dans l'eau peu profonde, pour déchausser les racines, ou pour déterrer les insectes et les coquillages.

Il y a dans les deux sexes deux longs cœcums aux intestins, et l'on a observé que la verge du mâle est tournée en spirale*.

Le bec du canard, comme dans le cygne et dans toutes les espèces d'oies, est large, épais, dentelé par les bords, garni intérieurement d'une espèce de palais charnu, rempli d'une langue épaisse et terminée à sa pointe par un onglet corné, de substance plus dure que le reste du bec. Tous ces oiseaux ont aussi la queue très-courte, les jambes placées fort en arrière et presque engagées dans l'abdomen. De cette position des jambes, résulte la difficulté de marcher et de garder l'équilibre sur terre; ce qui leur donne des mouvemens mal dirigés, une démarche chancelante, un air lourd

* Dans certains momens, elle paroît assez longue et pendante; ce qui a fait imaginer aux gens de *la campagne* que l'oiseau ayant avalé une petite *couleuvre*, on la lui voit ainsi pendue vive à l'anus.

qu'on prend pour de la stupidité, tandis qu'on reconnoît au contraire, par la facilité de leurs mouvemens dans l'eau, la force, la finesse et même la subtilité de leur instinct.

La chair du canard est, dit-on, pesante et échauffante; cependant on en fait grand usage, et l'on sait que la chair du canard sauvage est plus fine et de bien meilleur goût que celle du canard domestique. Les anciens le savoient comme nous; car l'on trouve dans Apicius jusqu'à quatre diffé-

en passant que la dénomination d'*anas Ponticus* des anciens ne désigne pas une espèce particulière, comme l'ont cru quelques nomenclateurs, mais l'espèce même de notre canard sauvage, qui fréquentoit les bords du Pont-Euxin comme les autres rivages.

Les naturalistes ont cherché à mettre de l'ordre et à établir quelques divisions générales et particulières dans la grande famille des canards. Willughby divise leurs nombreuses espèces en *canards marins* ou qui n'habitent que la mer, et en *canards fluviatiles* ou qui fréquentent les rivières et les eaux douces : mais comme la plupart de ces espèces se trouvent également et tour-à-tour sur les eaux douces et sur les eaux salées, et que ces oiseaux passent indifféremment des unes aux autres, la division de cet auteur n'est pas exacte, et devient fautive dans l'application ; d'ailleurs les caractères qu'il donne aux espèces, ne sont pas assez constans. Nous partagerons donc cette très-nombreuse famille par ordre de grandeur, en la divisant d'abord en canards et sarcelles,

et comprenant sous la première dénomination toutes les espèces de canards qui, par la grandeur, égalent ou surpassent l'espèce commune; et sous la seconde, toutes les petites espèces de ce même genre, dont la grandeur n'excède pas celle de la sarcelle ordinaire : et comme l'on a donné à plusieurs de ces espèces des noms particuliers, nous les adopterons, pour rendre les divisions plus sensibles.

[redacted]

LE CANARD MUSQUÉ *.

Ce canard est ainsi nommé, parce qu'il exhale une assez forte odeur de musc. Il est beaucoup plus grand que notre canard commun; c'est même le plus gros de tous les canards connus : il a deux pieds de longueur, de la pointe du bec à l'extrémité de la queue. Tout le plumage est d'un noir brun, lustré de verd sur le

* Voyez les planches enluminées, nº 989.

Vulgairement, *canard d'Inde, cane de Guinée canard de Barbarie;* par les Anglois, *guiny duck, muscovy-duck, indian-duck;* par les Allemands, *endianischer entrach, teurkisch endte;* par les Italiens, *anatre d' India, anatre di Libia;* par les François de la Guiane, *canard franc* ou simplement *canard.* Il nous semble qu'on doit y rapporter ces canards appelés au Chili, *patos reales*, qui ont sous le bec une crête rouge, et *peut-être* aussi l'*anas magna regia* de Fr. Camel appelé *papan* à Luçon.



dos et coupé d'une large tache blanche sur les couvertures de l'aile ; mais dans les femelles, suivant Aldrovande, le devant du cou est mélangé de quelques plumes blanches. Willughby dit en avoir vu d'entièrement blanches : cependant la vérité est, comme l'avoit dit Belon, que quelquefois le mâle est, comme la femelle, entièrement blanc, ou plus ou moins varié de blanc ; et ce changement des couleurs en blanc est assez ordinaire dans les races devenues domestiques. Mais le caractère qui distingue celle du

la mandibule supérieure du bec soit garnis d'une forte dentelure, et un onglet tranchant et recourbé en arme la pointe.

Ce gros canard a la voix grave et si basse, qu'à peine se fait-il entendre, à moins qu'il ne soit en colère ; Scaliger s'est trompé en disant qu'il étoit muet. Il marche lentement et pesamment ; ce qui n'empêche pas que, dans l'état sauvage, il ne se perche sur les arbres. Sa chair est bonne et même fort estimée en Amérique, où l'on élève grand nombre de ces canards ; et c'est de là que vient en France leur nom de *canard d'Inde* : néanmoins nous ne savons pas d'où cette espèce nous est venue ; elle est étrangère au nord de l'Europe, comme à nos contrées, et ce n'est que par une méprise de mots, contre laquelle Ray sembloit s'être inscrit d'avance, que le traducteur d'Albin a nommé cet oiseau *canard de Moscovie*. Nous savons seulement que ces gros canards parurent pour la première fois en France du temps de Belon, qui les appela *canes de Guinée* ; et en même

[redacted]

temps Aldrovande dit qu'on en apportoit du Caire, en Italie ; et tout considéré, il paroît par ce qu'en dit Marcgrave, que l'espèce se trouve au Bresil dans l'état sauvage ; car on ne peut s'empêcher de reconnoître ce gros canard dans son *anas sylvestris magnitudine anseris*, aussi-bien que dans l'*ypeca-guacu* de Pison : mais, pour l'*ipecati-apoa* de ces deux auteurs, on ne peut douter, par la seule inspection des figures, que ce ne soit une espèce différente, que M. Brisson

[redacted]

femelles lui conviennent ; il ne dédaigne pas celles des espèces inférieures ; il s'apparie avec la cane commune, et de cette union proviennent des métis qu'on prétend être inféconds, peut-être sans autre raison que celle d'un faux préjugé. On nous parle aussi d'un accouplement de ce canard musqué avec l'oie : mais cette union est apparemment fort rare, au lieu que l'autre a lieu journellement dans les basses-cours de nos colons de Cayenne et de Saint-Domingue, où ces gros canards vivent et se multiplient comme les autres en domesticité. Leurs œufs sont tout-à-fait ronds ; ceux des plus jeunes femelles sont verdâtres, et cette couleur pâlit dans les pontes suivantes. L'odeur de musc que ces oiseaux répandent, provient, selon Barrère, d'une humeur jaunâtre filtrée dans les corps glanduleux du croupion.

Dans l'état sauvage, et tels qu'on les trouve dans les savanes noyées de la Guiane, ils nichent sur des troncs d'arbres pourris, et la mère, dès que les petits sont éclos, les prend l'un après l'autre

avec le bec et les jette à l'eau. Il paroît que les crocodiles-caïmans en font une grande destruction; car on ne voit guère de familles de ces jeunes canards de plus de cinq à six, quoique les œufs soient en beaucoup plus grand nombre. Ils mangent dans les savanes la graine d'un gramen qu'on appelle *riz sauvage*, volant le matin sur ces immenses prairies inondées, et le soir redescendant vers la mer; ils passent les heures de la plus grande chaleur du jour perchés sur des

LE CANARD SIFFLEUR, ET LE VINGEON OU GINGEON [1].

UNE voix claire et sifflante, que l'on peut comparer au son aigu d'un fifre,

[1] Voyez les planches enluminées, n° 825.

On a rapporté au canard siffleur le nom grec πηνέλοψ, qui vraisemblablement appartient au canard à tête rousse, mais qu'à ce titre l'on peut rapporter aussi-bien au millouin. Ion appelle l'oiseau penelops φοινικόδειρον, *collum phœnicei coloris*. Suivant Tzetzès, ces oiseaux avoient porté au rivage Pénélope, encore enfant, jetée dans la mer par la barbarie de son père Icare. Le penelops est donc certainement un oiseau d'eau. Pline dit plus expressément, *penelops ex anserino genere* (lib. X, cap. 22). Mais comme la grande affinité des deux genres de l'oie et du canard peut les faire aisément confondre, et qu'il faut trouver au pe-





...... son vol le soir et mêr
a l'air plus gai que les autre

nelops un cou *phœnicei coloris*
rencontre pas parmi les oies, rien
chercher cet oiseau parmi les espè
mais de décider si c'est en effet le
plutôt que le millouin, c'est ce que
cation laissé là-dessus par les ancien
rendre possible.

En quelques unes de nos provinces
fleur s'appelle *oignard*; en basse Pica
basse Bretagne, *penru*, ce qui veut d
sur la côte du Croisic on l'appelle *n*
appliqué ailleurs au millouin; en ca
vers Strasbourg, *schmey* et *pfeif*...

est très-agile et toujours en mouvement. Sa taille est au-dessous de celle du canard commun, et à peu près pareille à celle du souchet. Son bec, fort court, n'est pas plus gros que celui du garrot; il est bleu, et la pointe en est noire. Le plumage sur le haut du cou et la tête est d'un beau roux; le sommet de la tête est blanchâtre; le dos est liséré et vermiculé finement de petites lignes noirâtres en zigzags sur un fond blanc; les premières couvertures forment sur l'aile une grande tache blanche, et les suivantes un petit miroir d'un verd bronzé; le dessous du corps est blanc, mais les deux côtés de la poitrine et les épaules sont d'un beau roux pourpré. Suivant M. Baillon, les femelles sont un peu plus petites que les mâles, et demeurent toujours grises, ne prenant pas en vieillissant, comme les femelles des souchets, les couleurs de leurs mâles. Cet observateur aussi exact qu'attentif, et en même temps très-judicieux, nous a plus appris de faits sur les oiseaux d'eau que tous les naturalistes qui en ont écrit; il a reconnu, par des observations bien

suivies, que le canard siffleur, le canard à longue queue, qu'il appelle *penard*, le chipeau et le souchet, naissent gris et conservent cette couleur jusqu'au mois de février, en sorte que dans ce premier temps l'on ne distingue pas les mâles des femelles : mais au commencement de mars leurs plumes se colorent, et la Nature leur donne les puissances et les agrémens qui conviennent à la saison des amours; elle les dépouille ensuite de cette parure vers la fin de juillet; les mâles ne

cette c...
Lorsque tous ... la fin de ... ils sont par...
dans le Nord vers la fin de mars, ils sont par...
commencement de mars, et font sans cesse
de leurs belles couleurs, et font sans cesse
entendre leur voix, leur sifflet ou leurs
cris; les vieux sont déja appariés, et il
ne reste dans nos marais que quelque
souchets, dont on peut observer la pon
et la couvée.

Les canards siffleurs volent et nag
toujours par bandes. Il en passe cha
hiver quelques troupes dans la plupa
nos provinces, même dans celles qu
... nées de la mer, comme en Lor
... ils passent en plus ... otamm

« Ces oiseaux voient très-bien pendant « la nuit, à moins que l'obscurité ne soit « totale ; ils cherchent la même pâture « que les canards sauvages, et mangent « comme eux les graines de joncs et d'au- « tres herbes, les insectes, les crustacées, « les grenouilles et les vermisseaux. Plus le « vent est rude, plus on voit de ces canards « errer. Ils se tiennent bien à la mer et à « l'embouchure des rivières malgré le gros « temps, et sont très-durs au froid.

« Ils partent régulièrement vers la fin [redacted]

à la domesticité ;
e l'orge, du pain,
si nourri. Il lui faut
y fait sans cesse
nuit comme de jour.
s fois dans ma cour;
plu à cause de leur

ard siffleur se trouve
ıme en Europe ; nous
ısieurs individus de la
e nom de *canard jensen**
s. Il semble aussi qu'on
ître sous le nom de *wigeon*
t les Anglois, et sous ceux
gingeon de nos habitans de
ue et de Cayenne; et ce qui
er que ces oiseaux des cli-
sont en effet les mêmes que

planches enluminées, n° 955.
verons néanmoins plusieurs traits de
re ce canard jensen de la Louisiane,
ci représenté, et notre canard siffleur,
s différences puissent et doivent s'ex
celle des climats, soit qu'il se soit i
ne erreur dans les dénominations..

les canards siffleurs du Nord, c'est qu'on les a reconnus dans les latitudes intermédiaires : d'ailleurs ils ont les mêmes habitudes naturelles, avec les seules différences que celle des climats doit y mettre. Néanmoins nous ne prononçons pas encore sur l'identité de l'espèce du canard siffleur et du vingeon des Antilles. Nos doutes à ce sujet et sur plusieurs autres faits seroient éclaircis, si la guerre, entre autres pertes qu'elle a fait essuyer à l'histoire naturelle, ne nous avoit enlevé

[redacted]

M. le chevalier Deshayes, est une espèce particulière de canard, qui n'a pas le goût des voyages de long cours, comme « le canard sauvage, et qui borne ordi- « nairement ses courses à passer d'un étang « ou d'un marécage à un autre, ou bien « à aller dévaster quelque pièce de riz, « quand il en a découvert à portée de sa « résidence. Ce canard a pour instinct « particulier de se percher quelquefois « sur les arbres; mais, autant que j'ai « pu l'observer, cela n'arrive que durant « les grandes pluies, et quand le lieu où il « avoit coutume de se retirer pendant le « jour est tellement couvert d'eau, qu'il « ne paroît aucune plante aquatique pour « le cacher et le mettre à l'abri, ou bien « lorsque l'extrême chaleur le force à « chercher la fraîcheur dans l'épaisseu « des feuillages.

« On seroit tenté de prendre le vingec « pour un oiseau de nuit, car il est ra « de le voir le jour; mais aussitôt que « soleil est couché, il sort des glaïeul « *des roseaux* pour gagner les bords « *couverts* des étangs, où il barbo

[redacted]

« pâture comme le reste des canards. On « auroit de la peine à dire à quoi il s'oc- « cupe pendant le jour ; il est trop diffi- « cile de l'observer sans être vu de lui : « mais il est à présumer que, quoique « caché parmi les roseaux, il ne passe pas « son temps à dormir ; on en peut juger « par les gingeons privés, qui ne paroissent « chercher à dormir pendant le jour que « comme les autres volailles, lorsqu'ils « sont entièrement repus.

« Les gingeons volent par bandes comme

[redacted]

« bruit cesse, chacun se remet à la pâ-
« ture ; mais si le signal redouble et an-
« nonce un véritable danger, l'alarme est
« donnée par un cri aigu et perçant ; et
« tous les gingeons partent en suivant le
« donneur d'avis, qui prend le premier
« sa volée.

« Le gingeon est babillard : lorsqu'une
« bande de ces oiseaux paît ou barbote,
« on entend un petit gazouillement con-
« tinuel qui imite assez le rire suivi, mais
« contraint, qu'une personne feroit en-
« tendre à basse voix ; ce babil les décèle
« et guide le chasseur. De même quand
« ces oiseaux volent, il y a toujours
« quelqu'un de la bande qui siffle ; et dès
« qu'ils se sont abattus sur l'eau, leur
« babil recommence.

« La ponte des gingeons a lieu en jan-
« vier ; et en mars on trouve des petits
« gingeonneaux. Leurs nids n'ont rien
« de remarquable, sinon qu'ils contien-
« nent grand nombre d'œufs. Les Nègres
« sont fort adroits à découvrir ces nids,
« *et les* œufs donnés à des poules cou-
« *veuses* éclosent très-bien ; par ce moyen

[redacted]

« l'on se procure des gingeons privés :
« mais on auroit toutes les peines du
« monde à apprivoiser des gingeonneaux
« pris quelques jours après leur naissance ;
« ils ont déja gagné l'humeur sauvage et
« farouche de leurs père et mère , au lieu
« qu'il semble que les poules qui couvent
« des œufs de gingeon , transmettent à
« leurs petits une partie de leur humeur
« sociale et familière. Les petits gingeon-
« neaux ont plus d'agilité et de vivacité
« que les canetons ; ils naissent couverts

[redacted]

« Il seroit extrêmement précieux d'ob-
« tenir une race domestique de ces oi-
« seaux, parce que leur chair est excel-
« lente, et sur-tout celle de ceux qu'on a
« privés; elle n'a point le goût de maré-
« cage que l'on peut reprocher aux sau-
« vages; et une raison de plus de desirer
« de réduire en domesticité cette espèce,
« est l'intérêt qu'il y auroit à la détruire
« ou l'affoiblir du moins dans l'état sau-
« vage; car souvent les gingeons viennent
« dévaster nos cultures, et les pièces de
« riz semées près des étangs échappent
« rarement à leurs ravages: aussi est-ce
« là que les chasseurs vont les attendre
« le soir au clair de la lune; on leur
« tend aussi des lacets et des hameçons
« amorcés de vers de terre.

« Les gingeons se nourrissent non seu-
« lement de riz, mais de tous les autres
« grains qu'on donne à la volaille, tels
« que le maïs et les différentes espèces
« de mil du pays; ils paissent aussi l'herbe;
« ils pêchent les petits poissons, les écre-
« visses, les petits crabes.

« Leur cri est un véritable sifflet, qu'on

« peut imiter avec la bouche au point
« d'attirer leurs bandes quand elles pas-
« sent. Les chasseurs ne manquent pas de
« s'exercer à contrefaire ce sifflet, qui
« parcourt rapidement tous les tons de
« l'octave du grave à l'aigu, en appuyant
« sur la dernière note et en la prolon-
« geant.

« Du reste, on peut remarquer que
« le gingeon porte en marchant la queue
« basse et tournée contre terre, comme la
« peintade, mais qu'en entrant dans l'eau

[redacted]

« beaucoup près, que les canards des pays
« froids.

« Loin que les gingeons dans nos basses-
« cours, continue M. Deshayes, aient
« cherché à s'accoupler avec le canard
« d'Inde ou avec le canard commun,
« comme ceux-ci ont fait entre eux, ils
« se montrent au contraire les ennemis
« déclarés de toute la volaille, et font
« ligue ensemble lorsqu'il s'agit d'atta-
« quer les canards et les oies; ils par-
« viennent toujours à les chasser, et à se
« rendre maîtres de l'objet de la querelle,
« c'est-à-dire du grain qu'on leur jette, ou
« de la mare où ils veulent barboter; et
« il faut avouer que le caractère du gin-
« geon est méchant et querelleur: mais
« comme sa force n'égale pas son animo-
« sité, dût-il troubler la paix de la basse-
« cour, on n'en doit pas moins souhaiter
« de parvenir à propager en domesticité
« cette espèce de canard, supérieure en
« bonté à toutes les autres. »

LE SIFFLEUR HUPPÉ *.

Ce canard siffleur porte une huppe, et il est de la taille de notre canard sauvage. Il a toute la tête coiffée de belles plumes rousses, déliées et soyeuses, relevées sur le front et le sommet de la tête en une touffe chevelue, qui pourroit avoir servi de modèle à la coiffure en cheveux dont [redacted]

ou noirâtre qui, sur le ventre, est légè
rement ondé ou nué de gris; il y a du
blanc aux flancs et aux épaules, et le do
est d'un gris brun; le bec et l'iris de l'œi
sont d'un rouge de vermillon.

Cette espèce, quoique moins commun
que celle du canard siffleur sans huppe
a été vue dans nos climats par plusieur
observateurs.

LE SIFFLEUR

A BEC ROUGE ET NARINES JAUNES *.

APPAREMMENT que cette dénomination de *siffleur* est fondée dans cette espèce, comme dans les précédentes, sur le sifflement de la voix ou des ailes. Quoi qu'il en soit, nous adoptons, pour la [redacted]

qui se fond dans du gris sur la poitr
les couvertures de l'aile, lavées de r
sâtre sur les épaules, prennent ens
un cendré clair, puis un blanc pur;
pennes sont d'un brun noirâtre, et
plus grandes portent du blanc dans
milieu du côté extérieur; le ventre
queue sont noirs; la tête est coiffée d'
calotte roussâtre, qui se prolonge pa
long trait noirâtre sur le haut du c
tout le tour de la face et la gorge son
plumes grises.

Cette espèce se trouve dans l'Améri
septentrionale, suivant M. Brisson: n
moins nous l'avons reçue de Cayenn

[redacted]

LE SIFFLEUR A BEC NOIR *.

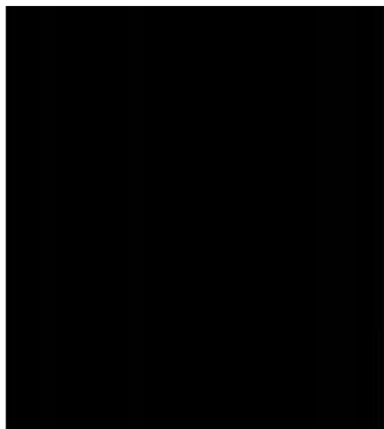
Nous adoptons encore ici la dénomination d'Edwards, parce que l'indication de climat, donnée dans nos planches enluminées et dans l'ouvrage de M. Brisson, ne peut servir à distinguer cette espèce, non plus que la précédente, puisqu'il

[redacted]

sont teints de roux; et les plumes noires du sommet de la tête se portent en arrière en forme de huppe.

Suivant Hans Sloane, ce canard, qui se voit fréquemment à la Jamaïque, se perche et fait entendre un sifflement. Barrère dit qu'il est de passage à la Guiane, qu'il pâture dans les savanes, et qu'il est excellent à manger.







LE CHIPEAU

ou RIDENNE. *Femelle*.

J. Panquet S.

LE CHIPEAU,

OU

LE RIDENNE *.

Le canard appelé *chipeau* n'est pas si grand que notre canard sauvage. Il a la tête finement mouchetée et comme pi-

[redacted]

les canards, le chipeau est celui qui c
serve le plus long-temps les belles c
leurs de son plumage, mais qu'enfi
prend, comme les autres, une robe g
après la saison des amours. La voix d
canard ressemble fort à celle du can
sauvage; elle n'est ni plus rauqu
plus bruyante, quoique Gesner sem
vouloir le distinguer et le caractériser
le nom d'*anas strepera*, et que ce nom
été adopté par les ornithologistes.

Le chipeau est aussi habile à plon
qu'à nager; il évite le coup de fusi
s'enfonçant dans l'eau. Il paroît cra
et vole peu durant le jour; il se t
tapi dans les joncs, et ne cherch
nourriture que de grand matin ou le s
et même fort avant dans la nuit: on l
tend alors voler en compagnie des
fleurs; et comme eux, il se prend à l
pel des canards privés. « Les can
« chipeaux, que nous appelons *riden*
« dit M. Baillon, arrivent sur nos c
« de Picardie au mois de novemb
« *par les* vents de nord-est; et lors
« *ces* vents se soutiennent pendant

« ques jours, ils ne font que passer et ne « séjournent pas. Dès la fin de février, « aux premiers vents de sud, on les voit « repasser retournant vers le Nord.

« Le mâle est toujours plus gros et plus « beau que la femelle : il a, comme les « canards millouins et siffleurs mâles, le « dessous de la queue noir, et dans les « femelles cette partie du plumage est « toujours de couleur grise.

« Elles se ressemblent même beaucoup « dans toutes ces espèces ; néanmoins un

« sieurs mois, continue M. Baillon, deu
« chipeaux mâle et femelle ; ils ne veulen
« pas manger de grain, et ne vivent que d
« son et de pain détrempé. J'ai eu de mêm
« des canards sauvages qui ont refusé l
« grain ; j'en ai eu d'autres qui ont véc
« d'orge dès les premiers jours de leu
« captivité. Cette différence vient, ce m
« semble, des lieux où ces oiseaux son
« nés : ceux qui viennent des marais inh
« bités du Nord, n'ont pas dû connoîtr
« l'orge et le blé ; et il n'est pas étonna
« qu'ils refusent, sur-tout dans les pr
« miers temps de leur détention, un
« nourriture qu'ils n'ont jamais connue
« ceux au contraire qui naissent en pay
« cultivé, sont menés la nuit dans l
« champs par les pères et mères, lorsqu'i
« ne sont encore que halbrans; ils y ma
« gent du grain, et le connoissent trè
« bien lorsqu'on leur en offre dans l
« basse-cour, au lieu que les autres s
« laissent souvent mourir de faim, quo
« qu'ils aient devant eux d'autres volaill
« qui ramassant le grain, leur indique
« l'usage de cette nourriture. »

[redacted]

LE SOUCHET, OU LE ROUGE *.

Le souchet est remarquable par son grand et large bec épaté, arrondi et dilaté par le bout, en manière de cuiller;

[redacted]

thète de *très-beau* que Ray lui donne : la tête et la moitié supérieure du cou sont d'un beau verd ; les couvertures de l'aile près de l'épaule sont d'un bleu tendre ; les suivantes sont blanches, et les dernières forment sur l'aile un miroir verd bronzé ; les mêmes couleurs se marquent, mais plus foiblement, sur l'aile de la femelle, qui, du reste, n'a que des couleurs obscures d'un gris blanc et roussâtre, maillé et festonné de noirâtre ; la poitrine et le bas du cou du mâle sont blancs, et tout le dessous du corps est d'un beau roux ; cependant il s'en trouve quelquefois à ventre blanc. M. Baillon nous assure que les vieux souchets, ainsi que les vieux chipeaux, conservent quelquefois leurs belles couleurs, et qu'il leur vient des plumes colorées en même temps que les grises, dont ils se couvrent chaque année après la saison des amours ; et il remarque, avec raison, que cette singularité dans les souchets et les chipeaux a pu tromper et faire multiplier, par les *nomenclateurs*, le nombre des espèces de ces oiseaux : il dit aussi que de très-

vieilles femelles qu'il a vues, avoient, comme le mâle, des couleurs sur les ailes; mais que, durant leur première année d'âge, ces femelles sont toutes grises : du reste, leur tête demeure toujours de cette couleur. Nous devons encore placer ici les bonnes observations qu'il a bien voulu nous communiquer sur le souchet en particulier.

« La forme du bec de ce bel oiseau, « dit M. Baillon, indique sa manière de [redacted]

« eût dû les forcer de s'en nourrir : on ne
« les trouve alors qu'auprès des sources ;
« ils y maigrissent beaucoup ; ils se refont
« au printemps en mangeant des gre-
« nouilles.

« Le souchet barbote sans cesse, prin-
« cipalement le matin et le soir, et même
« fort avant dans la nuit. Je pense qu'il
« voit dans l'obscurité, à moins qu'elle
« ne soit absolue. Il est sauvage et triste ;
« on l'accoutume difficilement à la domes-
« ticité ; il refuse constamment le pain et
« le grain : j'en ai eu un grand nombre
« qui sont morts après avoir été embéqués
« long-temps, sans qu'on ait pu leur
« apprendre à manger d'eux-mêmes. J'en
« ai présentement deux dans mon jardin ;
« je les ai embéqués pendant plus de
« quinze jours : ils vivent à présent de
« pain et de chevrettes, dorment presqu
« tout le jour, et se tiennent tapis contr
« les bordures des buis ; le soir, ils tro
« tent beaucoup, et se baignent plusieu
« fois pendant la nuit. Il est fâche
« qu'un aussi bel oiseau n'ait pas la gai
« de la sarcelle ou du tadorne, e

[redacted]

« puisse devenir un habitant de nos basses-
« cours.

« Les souchets arrivent dans nos can-
« tons vers le mois de février ; ils se ré-
« pandent dans les marais, et une partie
« y couve tous les ans : je présume que
« les autres gagnent le Midi, parce que
« ces oiseaux deviennent rares ici après
« les premiers vents de nord qui soufflent
« en mars. Ceux qui sont nés dans le pays
« en partent vers le mois de septembre.
« Il est très-rare d'en voir pendant l'hiver;

[redacted]

« volontiers que l'incubation ne doit être
« que de vingt-quatre à vingt-cinq jours,
« vu que ces oiseaux tiennent le milieu
« entre les canards et les sarcelles, quant
« à la taille.

« Les petits naissent couverts d'un du-
« vet gris taché, comme les canards, et
« sont d'une laideur extrême: leur bec
« est alors presque aussi large que le
« corps, et son poids paroît les fatiguer;
« ils le tiennent presque toujours appuyé
« contre la poitrine. Ils courent et nagent
« dès qu'ils sont nés : le père et la mère
« les mènent, et paroissent leur être fort
« attachés ; ils veillent sans cesse sur l'oi-
« seau de proie ; au moindre danger, la
« famille se tapit sous l'herbe, et les père
« et mère se précipitent dans l'eau et s'y
« plongent.

« Les jeunes souchets deviennent d'a-
« bord gris comme les femelles : la pre-
« mière mue leur donne leurs belles plu-
« mes ; mais elles ne sont bien éclatantes
« qu'à la seconde. »

Quant à la couleur du bec, les obser-
vateurs ne sont pas d'accord : Ray dit

qu'il est tout noir ; Gesner, dans Aldrovande, assure que la lame supérieure est jaune ; Aldrovande dit qu'il est brun. Tout cela prouve que la couleur du bec varie suivant l'âge, ou par d'autres circonstances.

Schwenckfeld compare le battement des ailes du souchet à un choc de *crotales* ; et M. Hébert, en voulant nous exprimer le cri de cet oiseau, nous a dit qu'il ne pouvoit mieux le comparer qu'au craquement d'une crécelle à main, tournée par [redacted]

logistes, une variété du souchet, dont toute la différence consiste en ce que le ventre est blanc, au lieu d'être roux marron.

L'*yacapatlahoac* de Fernandès, canard que ce naturaliste caractérise par son bec singulièrement épaté et par les trois couleurs qui tranchent sur son aile, nous paroît devoir être rapporté à l'espèce du souchet, à laquelle nous rapporterons aussi le *tempatlahoac* du même auteur, dont M. Brisson a fait son *canard sauvage du Mexique*, quoiqu'à la ressemblance des traits caractéristiques, à la dénomination d'*avis latirostra* que lui donne Nieremberg, et au soin que prend Fernandès d'avertir que plusieurs donnent à l'*yacapatlahoac* ce même nom de *tempatlahoac*, il eût pu reconnoître qu'il ne s'agissoit ici que d'un seul et même oiseau; et nous nous croyons d'autant plus fondés à le juger ainsi, que les observations de M. le docteur Mauduit ne nous laissent aucun doute sur l'existence de l'espèce du souchet en Amérique. « Les individus de cette « espèce, dit-il, sont sujets en Europe à

« ne se pas ressembler parfaitement dans « le plumage. Quelques-uns ont dans leur « robe un mélange de plumes grises qui « ne se trouve pas dans les autres. J'ai « remarqué dans sept ou huit souchets « envoyés de la Louisiane, les mêmes va- « riétés dans le plumage, qu'on peut ob- « server dans un pareil nombre de ces oi- « seaux tués au hasard en Europe; et cela « prouve que le souchet d'Europe et celui « d'Amérique ne sont absolument qu'une « seule et même espèce *. »

[redacted]

LE PILET,

OU

CANARD A LONGUE QUEUE *.

Le canard à longue queue, connu en Picardie sous les noms de *pilet* et de *pennard*, est encore un excellent gibier et un très-bel oiseau. Sans avoir l'éclat des couleurs du souchet, son plumage est très-joli ; c'est un gris tendre, ondé de petits traits noirs qu'on diroit tracés à la plume. Les grandes couvertures des ailes sont, par larges raies, noir de jayet et blanc de neige. Il a sur les côtés du cou deux

* Voyez les planches enluminées, nº 954.
Pilet, en Picardie ; par quelques uns, *coque de mer ;* à Rome, *coda lancea ;* en allemand, *fasan-ente, meer-ent, see-vogel,* et en quelques endroits, *spitz-schwantz* ; en anglois, *sea-pheasant, cracker ;* et par les oiseleurs de Londres, gaddel.



[redacted]

que dans aucune autre espèce
Son cou est singulièrement lo
menu. La tête est petite et de c
marron. La queue est noire et bl
se termine par deux filets étroit
pourroit comparer à ceux de
delle : il ne la porte point hor
ment, mais à demi retroussée.
est en tout préférable à celle du
sauvage; elle est moins noire, et la
ordinairement dure et tendineuse
canard, est aussi tendre que l'ai
e pilet.

« On voit, nous dit M. ...

« canards aux sarcelles, et s'approcher, « par plusieurs rapports, de ces dernières. « La distribution de ses couleurs est ana- « logue à celle des couleurs de la sarcelle : « il en a aussi le bec ; car le bec de la sar- « celle n'est point précisément le bec du « canard. »

La femelle diffère du mâle autant que la cane sauvage diffère du canard : elle a, comme le mâle, la queue longue et pointue, sans cela on pourroit la confondre avec la cane sauvage; mais ce caractère de la longue queue suffit pour faire distinguer ce canard de tous les autres, qui généralement l'ont très-courte. C'est à raison de ces deux filets qui prolongent la queue du pilet, que les Allemands lui ont donné, assez improprement, le nom de canard-faisan (*phasan-ente*), et les Anglois celui de faisan de mer (*sea-pheasant*). La dénomination de *winterand*, qu'on lui donne dans le Nord, semble prouver que ce canard ne craint pas les plus grands froids; et en effet, Linnæus dit qu'on le *voit en Suède* au plus fort de l'hiver. Il *paroît* que l'espèce est commune aux

...ud sous le no
paille-en-queue; d'où l'on pe
que, quoiqu'habitant natur
il se porte jusque dans les clim

LE CANARD A LONGUE QUEUE
DE TERRE-NEUVE *.

Ce canard, très-différent du précédent par le plumage, n'a de rapport avec lui que par les deux longs brins qui de même lui dépassent la queue.

La figure coloriée que donne Edwards de cet oiseau, présente des teintes brunes sur les parties du plumage où le canard nommé *de Miclon* dans nos planches enluminées, a du noir. Néanmoins on reconnoît ces deux oiseaux pour être de la même espèce, aux deux longs brins qui dépassent leur queue, ainsi qu'à la belle distribution de couleurs : le blanc couvre la tete et le cou jusqu'au haut de la poitrine et du dos; il y a seulement une

* *Voyez* les planches enluminées, nº 1008, sous le nom de *canard de Miclon*.

[redacted]

bande d'un fauve orangé, qui c
depuis les yeux le long des deux c
cou : le ventre, aussi-bien que deu
ceaux de plumes longues et étroite
chées entre le dos et l'aile, sont du
blanc que la tête et le cou; le res
plumage est noir, aussi-bien que le
les pieds sont d'un rouge noirâtre,
remarque un petit bord de membran
règne extérieurement le long du
intérieur, et au-dessous du petit doig
derrière. La longueur des deux [redacted]
la queue de ce [redacted]

la même espèce se reconnoît dans le *ha-velda* des Islandois et de Wormius, il paroît que cette espèce est, comme plusieurs autres de ce genre, habitante des terres les plus reculées du Nord. Elle se retrouve à la pointe nord-est de l'Asie; car on la reconnoît dans le *sawki* des Kamtchadales, qu'ils appellent aussi *kiangitch*, ou *acangitch*, c'est-à-dire, *diacre*, parce qu'ils trouvent que ce canard chante comme un diacre russe : d'où il paroît qu'un diacre russe chante comme un canard.

Fin du tome dix-septième.

TABLE

Des articles contenus dans ce volume.

